



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



A

3 9015 00391 509 0

University of Michigan - BUHR





L'EMPIRE DE LA LOGIQUE

ESSAI

D'UN

NOUVEAU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE

PAR

SÉBASTIEN TURBIGLIO

Professeur libre de la Philosophie de l'Histoire
à l'Université royale de Turin.

PAIX F. 3.

1870

CHEZ J.-B. PARAVIA ET COMP.

FLORENCE	✦	TURIN	✦	MILAN
Rue Ghibellina,		Rue Doragrossa,		Galerie De-Cristoforis,
N. 440.		N. 23.		N. 46 et 47.

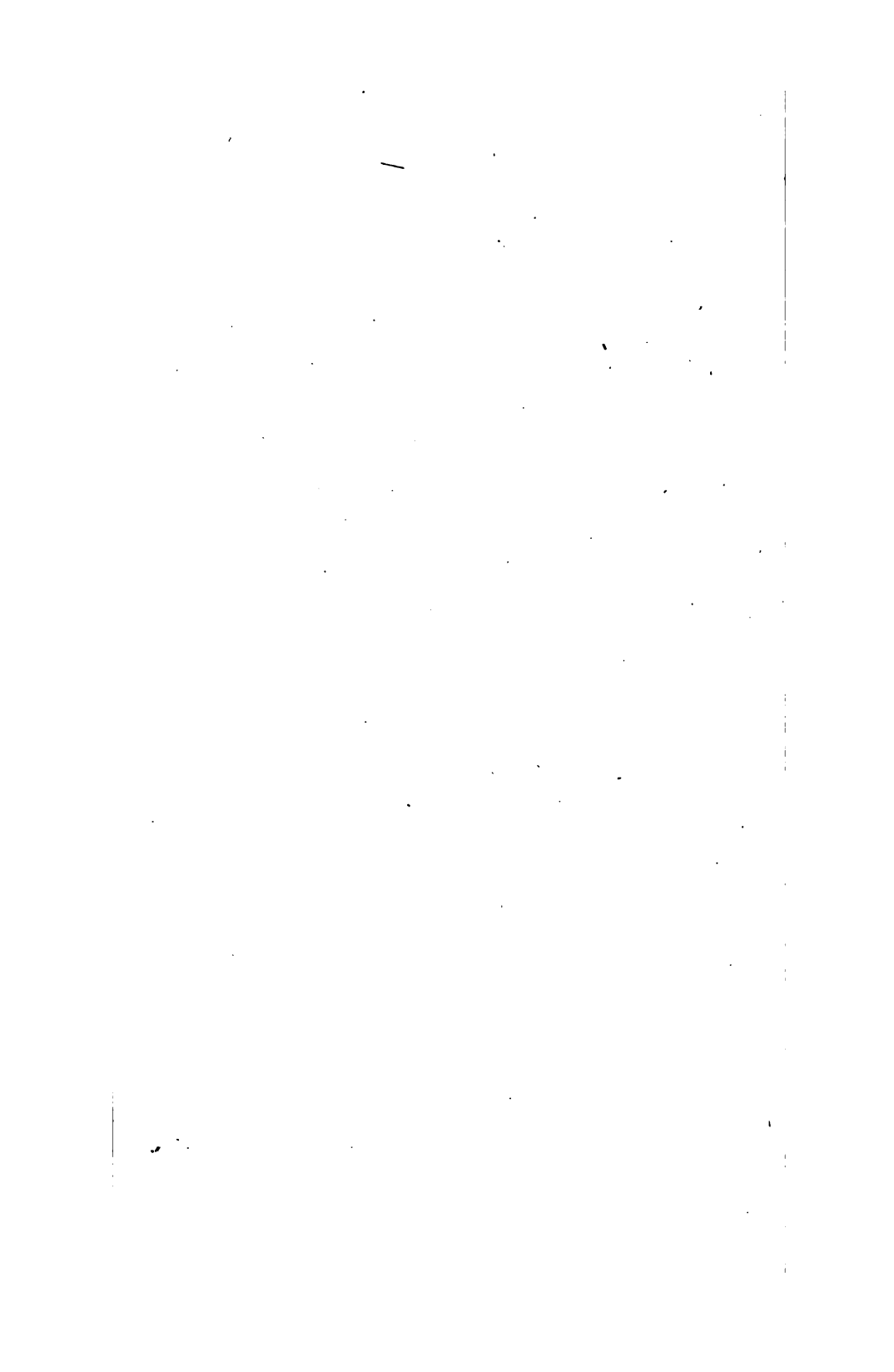
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910

À
HERMANN LOTZE

LETTRE

DE

SÉBASTIEN TURBIGLIO



5-29-11 10:10

Vignaud
1-10-30

Monsieur,

En acceptant la dédicace de cette lettre, vous m'avez fait un honneur dont je ne puis assez vous remercier ; je serais heureux si la matière que je traite ne paraît pas trop indigne de votre nom.

Cette lettre, je l'avais préparée pour H. Ritter, envers qui je devais acquitter une dette de reconnaissance. D'au-delà des Alpes, il avait donné le baptême scientifique à mes travaux historiques ; avec cette finesse d'appréciation et cette profondeur de science qu'on admire dans tous ses ouvrages, il avait reconnu que mon travail critique et négatif devait aboutir à un travail positif. Il était donc juste que mon premier ouvrage de philosophie positive fût dédié à l'homme qui durant de longues années a été l'honneur de l'Allemagne et de l'Université de Göttingue, au critique bienveillant, au juge indulgent de mes ouvrages.

Dans une belle lettre qu'il m'écrivait peu de mois avant sa mort, il me faisait pressentir sa fin prochaine ; hélas ! aujourd'hui il n'est plus, mais il survit dans ses ouvrages ; le soleil se couche, mais ne s'éteint pas. En vous adressant cette lettre, à vous, son ami et son digne collègue, permettez-moi de lui payer dans ces pages un tribut d'admiration et de reconnaissance.

On honore les morts en honorant les vivants: telle était ma pensée. Vous avez daigné agréer cette dédicace, et en accepter la signification, par une lettre où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la modestie, de la délicatesse des sentiments, ou de la grandeur d'âme. Honneur à vous, Monsieur ¹!

En vous saluant d'ici, de cette belle Italie que vous avez visitée avec tant d'amour et qui serait heureuse de fêter votre retour, il ne me reste plus qu'un vœu à former: puisse mon système de philosophie que je publie pour la première fois dans son ensemble, être jugé digne de vous!

¹ Voici la lettre que M. H. Lotze m'a fait l'honneur de m'écrire :

• Je connaissais déjà vos deux premiers ouvrages, et pourtant je suis tout heureux de les avoir maintenant comme un hommage de l'auteur, et je suis heureux aussi d'avoir une occasion de lier d'amicales relations avec un philosophe de ce beau pays, où mes souvenirs me rappellent si souvent et avec tant de force. Bientôt peut-être je pourrai satisfaire ce désir et vous saluer à Turin. Pour le moment je dois me contenter de vous exprimer de loin la joie que j'éprouve en voyant chaque jour se multiplier et se resserrer davantage les relations amicales entre les savants de l'Allemagne et ceux de l'Italie.

• Vous voudriez me faire l'honneur de m'adresser une lettre, dans laquelle pour la première fois vous exposeriez votre système de philosophie; je vous réponds par les plus sincères remerciements: car même en ce cas je ne ferai, que prendre la place de mon regretté collègue H. Ritter, dont le souvenir vivra toujours, et avec qui j'ai vécu à Gottingue pendant plus de vingt-cinq ans dans une amitié que rien n'est jamais venu troubler. C'est à ce titre que je désire figurer dans votre lettre, et je m'en tiendrai doublement honoré, et pour le nom de celui qui me l'adressera, et pour le nom de celui pour qui je la recevrais ».

EXPOSITION DU SYSTÈME

Quel est mon programme ? — Quelles sont mes intentions ? Comprendre l'univers et en chercher une explication qui suffise pour satisfaire ma raison et qui ne répugne pas à la raison de mon époque, à l'esprit de civilisation qui en est l'âme, aux besoins intimes des générations présentes, aux tendances légitimes de la société moderne.

Quels sont mes problèmes ? — La nature et l'humanité, l'homme et Dieu, le créé et l'incréé, le monde réel et l'idéal, le temporaire et l'éternel, le simple et le composé, l'un et le multiple.

Il n'y a point d'idées innées ; — l'expérience est l'origine de toutes nos idées ; — l'induction est l'unique instrument de la science ; — donc toutes les sciences sont inductives, expérimentales, c'est-à-dire, elles se réduisent à l'affirmation des faits, à leur comparaison et à la recherche de leurs lois par voie de généralisation ; — la démonstration est impossible, le syllogisme absurde, la déduction inutile ; — rien d'éternel, rien d'absolu dans l'ordre des vérités, puisque la base

de la connaissance et de la science est chose relative et conditionnelle.

C'est de la valeur du syllogisme, de l'efficacité de la démonstration et de la déduction que dépendent la valeur absolue et relative de nos pensées générales et le caractère éternel ou transitoire de la science. De là dépendent aussi l'existence d'un absolu dans l'ordre du vrai, du beau et du bon et l'existence d'une divinité.

Bien plus : — nous pourrions sans l'aide du syllogisme et de la déduction avoir des connaissances, mais jamais de la science, parce que l'idée de science embrasse, renferme l'idée de l'absolu et de l'éternel. Il n'y a de vrai démonstrativement que ce qui est et ne peut être autrement ; — le vrai inductif est ce qui est et peut être autrement. La science inductive est contingente, — la déductive est nécessaire. Celle-ci seule mérite le nom de science, seule, elle est une vraie science parce qu'elle est nécessaire ; les vérités nécessaires ont seules le droit d'être appelées vérités scientifiques.

Pour admettre la possibilité d'une vraie science humaine, faudra-t-il donc admettre l'existence d'idées innées ? — Ne peut-on avoir d'ailleurs des vérités nécessaires ? — Quel sera le fondement des vérités nécessaires ? — Voilà le problème ; voilà l'importance de la question de l'origine des idées ; voilà la gravité de la question de la méthode de la science ; — de ces deux questions dépendent la valeur de nos pensées et la possibilité d'une science humaine.

Quel est l'objet de la science ? Quel est l'objet de la connaissance ? — Est-ce le réel ou le possible ?

On appelle réel tout ce qui est ou a été, tout ce qui arrive ou est arrivé ; — par possible on entend gé-

néanmoins tout ce qui, pour avoir déjà été ou être déjà arrivé, peut encore être ou arriver, soit tel qu'auparavant, ou d'une manière semblable.

Ce possible, aussi bien que le réel sur lequel il se fonde, est contingent; — pourrions-nous cependant admettre que le réel, que l'existence actuelle constitue tout le possible? N'y a-t-il pas des choses ou des faits possibles en dehors des choses ou des faits qui sont et arrivent, — ou pourraient être ou arriver suivant les lois de notre univers?

Où la déduction n'est pas possible, il faut recourir à l'induction, — et là où l'induction est impossible, on peut recourir à l'analogie qui en est un mode. Que nous enseigne l'analogie? Que nous enseigne cette éternelle actualisation des choses dans l'ordre de la nature et cette incessante réalisation des pensées humaines dans l'ordre des faits humains? — Elle nous enseigne la source inépuisable des possibilités par lesquelles de l'ordre des choses contingentes passant à l'ordre des choses nécessaires, nous sommes amenés à croire que les idées divines, que les possibilités éternelles, universelles, que les types souverains non réalisés dans la création sont infinis, car la source en est inépuisable.

Mais ici je parle de Dieu, d'idées divines et de création: — il y a donc un Dieu? il y a donc un créateur? Il y a eu une création?

Rationnellement nous avons raison de le croire, non par démonstration, mais par induction, par analogie.

Considérons l'homme; — rien ne se fait par l'homme qui n'ait été pensé auparavant; l'homme n'a pas toujours la conscience de ses pensées; parfois, il agit et ne pense pas à l'œuvre, mais il est à son insu

dominé par la pensée, par l'idée de l'œuvre. Toutes les œuvres humaines sont modelées sur une idée et sont précédées d'une idée qui en est et en reste l'exemple.

De là je déduis encore que là où il n'y a pas d'idée, il ne peut y avoir d'action, pas d'activité, pas de vie. Les choses mêmes, que le vulgaire, égaré par les sens, a l'habitude de comprendre sous le nom générique de matière brute, informe, ne sont pas sans idée, puisque nous les voyons soumises à la loi du mouvement. Chaque chose, chaque espèce de chose a son type, est dominée par son idée qui la caractérise; qui la fait ce qu'elle est. C'est cette idée qui, en constituant l'essence spécifique, en constitue la loi.

A mesure que cette idée se fait plus claire et plus distincte, à mesure qu'on avance dans l'ordre des créatures, sur lesquelles l'idée se fait sentir, — l'ordre et l'harmonie du mouvement s'accroissent et s'augmentent, et la vie se perfectionne. C'est ainsi que de la nature inorganique on monte à l'organique, et de celle-ci, à la vie végétative, puis à la vie animale, et enfin à la vie rationnelle de l'homme. Dans l'homme l'idée n'est pas seulement sentie; elle est vue, elle est connue; l'homme se connaît et peut se connaître lui-même et partant aussi ses effets: — voilà le secret de l'intelligence. Dieu peut se connaître lui-même et ses effets, c'est-à-dire, l'univers entier, le réel et le possible, l'incréé et le créé; c'est pourquoi il est la suprême sagesse.

J'ai parlé de la vie; — la vie consiste dans la production, dans la génération. La vie intellectuelle consiste dans la génération des idées; éteinte est l'intelligence où les idées ne germent plus, ne s'engendrent

plus. — La vie morale ou sociale consiste dans la libre production de faits humains et sociaux; — la vie physique dans la génération de choses physiques. Ainsi dans l'ordre des choses intellectuelles et morales comme dans l'ordre des choses physiques, il n'y a ni ordre, ni harmonie, où il n'y a pas unité; — il n'y a pas unité où il n'y a pas génération; — dans la génération est la loi, et là est le principe de l'ordre et de l'harmonie.

En outre, — dans l'ordre des choses physiques aussi bien que dans l'ordre des choses intellectuelles et morales, où il y a génération, il y a aussi un organisme; — connaître une chose, un système d'idées, une science, c'est savoir cette génération, c'est connaître cet organisme; — où il y a formation d'un organisme, il y a eu un certain germe initial.

Mais comment expliquer par un certain germe le développement d'un certain organisme, et non d'un autre ?

Retournons au principe déjà posé; — de même qu'à chaque œuvre humaine correspond une idée, ainsi à chaque œuvre naturelle correspond une idée qui la précède; — à chaque germe, d'où se développe un tel organisme correspond une idée qui le précède, qui en constitue l'essence et la loi; — ainsi à chaque organisme correspond un système d'idées; — à chaque tout organique, une science qui est l'explication de la génération de ce tout.

Toutes ces idées, qui correspondent à chaque chose, à chaque espèce de choses, à chaque système de choses, à l'univers entier, et le précédent, et en constituent tout à la fois l'essence et la loi, ces idées où sont-elles ? — Certainement dans une intelligence qui a pré-existé à leur actualisation, de la même manière que sont

en nous, dans l'intelligence humaine, les idées qui ont présidé à nos œuvres avant même que celles-ci fussent. Tel est l'enseignement de l'analogie; — voilà pourquoi je parlais d'idées divines, de types éternels des choses, de possibilités universelles; — voilà pourquoi je plaçais en tête l'existence de Dieu.

J'ai dit où sont ces idées, et maintenant je me demande: — sont elles liées entre elles? quel en est le lien? — Je parle de ces idées divines qui ont été actualisées et auxquelles répond une réalité.

Il y a un lien de causalité entre les idées divines. Comme il n'y a pas d'unité, où il n'y a pas de variété, de même il n'y a pas de variété où il n'y a pas d'unité; — il n'y aurait pas le nombre s'il n'y avait pas un; — où il y a plusieurs idées, il y a une idée génératrice de toutes.

La considération des phénomènes naturels semble nous autoriser à une hypothèse hardie: — Toute la matière concourt à la formation des organismes; l'inorganique se transforme en organique, et celle-ci, se corrompant quand elle manque au principe qui l'avait organisée, redevient inorganique. Les transformations de la matière n'ont pas de limites: elle peut prendre toutes les formes depuis la forme humaine et animale, jusqu'à celle végétale et minérale. Or toutes les choses sont par la génération, qui est le développement d'un organisme de son germe. Nous pouvons admettre pour hypothèse un premier germe, duquel, se distinguant successivement et graduellement de la même manière dont elles étaient initialement distinguées dans le germe, et se développant indéfiniment, ont été engendrées toutes les choses, et de degré en degré se sont constituées les espèces.

Au commencement toute la vie du monde consiste dans le mouvement; puis, peu à peu il s'y est manifesté une vie plus grande, ainsi les choses allèrent toujours se perfectionnant, jusqu'à ce qu'enfin se forma l'homme et qu'on en vint ainsi à la vie rationnelle, qui progresse indéfiniment dans son développement. — Voilà comment je place le progrès dans les créations et comment j'affirme l'unité primitive des espèces.

Cela posé, suivant la logique de ces principes, il y a une première idée dans l'intelligence divine, qui fut actualisée dans un premier germe; — et comme de ce germe ont été engendrées toutes les choses et sont allées se formant toutes les espèces, ainsi de cette idée, dans laquelle elles étaient déjà originellement contenues, ont pu se développer et s'engendrer logiquement toutes les idées qui correspondent à la multitude innombrable des choses existantes. On pourra donc admettre l'actualisation de cette idée représentante de l'univers, c'est-à-dire, la création, et partant l'existence primitive d'un germe, qui dans le cours des siècles se développe sous l'empire de cette idée, — et de là résulte le monde avec toute l'infinie variété des choses et des espèces.

Acceptant cette doctrine, que je présente comme une pure et simple hypothèse, nous pourrions nous convaincre qu'entre les idées divines qui sont les exemplaires de chaque chose créée et de chaque espèce de créatures, il y a un lien de causalité; — il y a génération, unité, ordre, harmonie; — ainsi l'unité morale et physique, aussi bien que l'ordre et l'harmonie de l'univers, seraient expliquées d'une manière naturelle et facile à comprendre.

Dieu, voyant en lui l'idée représentante du monde,

contemple le monde et le gouverne; — comme en l'actualisant il a créé le monde, ainsi il le gouverne. Je fais de la loi logique la loi de l'univers; une nécessité logique et rationnelle gouverne le monde intellectuel aussi bien que le monde moral, le monde physique aussi bien que le monde humain et social.

C'est une question bien débattue par les philosophes modernes: — si l'homme est fils du singe, — si les orang-outangs ont été nos pères, — s'il y a et s'il y a eu un mélange d'espèces. De là sont nés deux systèmes opposés; — je les déclare faux l'un et l'autre; je nie et je démontre l'impossibilité du mélange des espèces, comme le lecteur le verra bientôt, et j'affirme l'unité primitive des espèces; entre les espèces aussi bien qu'entre les individus, il me semble voir une grande et merveilleuse unité au milieu de leur innombrable et presque infinie variété.

Supposons l'impossibilité de l'unité primitive des espèces; supposons l'absurdité de mon hypothèse; quelles conséquences en aurons-nous? — L'homme a été; entre l'existence de l'homme et l'existence des espèces animales il n'y a pas de lien de causalité; loin de là, l'espèce humaine et les espèces animales ne sont pas dérivées du même genre. Et comme à chaque œuvre ou humaine ou divine doit correspondre une idée préexistante, ainsi l'homme a été parce que Dieu a voulu en actualiser l'idée. L'idée de l'homme et l'idée de chaque espèce animale ne se sont pas engendrées l'une de l'autre; ce ne sont pas même des filiations successives mais en même temps parallèles et indépendantes d'une même idée mère. Dieu a tiré du néant les idées aussi bien que les choses; — il y a eu autant de créations partielles qu'il y a d'espèces; — bien plus, la génération, ce mystère

de la nature, est, elle aussi, une fausse apparence; il y a eu et il y a autant de créations partielles qu'il y a eu et qu'il y a d'individus. L'unité du monde, l'ordre et l'harmonie qui y règnent ne sont que des apparences. Tout ce qui existe au monde, tout ce qui s'y fait est l'œuvre de Dieu; — les miracles sont continuels, innombrables, permanents; — un voile mystérieux qu'aucun génie ne saura jamais soulever, nous cache et nous cachera éternellement Dieu et le monde. Les plus absurdes superstitions, les religions les plus immorales sont aussi vraies que les croyances les plus raisonnables, que les religions les plus saintes. — Voilà les conséquences que je suis logiquement forcé de déduire de l'hypothèse contraire à la mienne.

Nie-t-on l'unité primitive des individus de chaque espèce? — Il n'y a plus au monde de vraie unité; il n'y a plus rien qui soit incompatible avec les choses déjà existantes, il n'y a plus d'idée qui soit inconciliable avec l'idée de l'univers.

Nie-t-on l'unité primitive des espèces? — Il n'y a plus une idée complexe et générale de l'univers; chaque espèce constitue un monde à elle, indépendant, gouverné par ses propres lois, et comment pourra-t-on expliquer l'unité, l'harmonie et l'ordre de l'univers sans recourir au système de l'harmonie préétablie, — à celui des causes occasionnelles — ou à un autre semblable? La vie de la nature devra être expliquée par un miracle. — La science et le bon sens reprouvent de pareils moyens. Si la vie de la nature était un fait surnaturel, que pourrions-nous encore comprendre et savoir? — Une logique sévère nous conduirait à un scepticisme universel et absolu.

Cette seconde hypothèse par ses funestes consé-

quences nous reconduit à la première. Toutes les idées divines sont liées par un lien de causalité; — l'intelligence divine est une; — son unité est absolue, il y a une première idée en Dieu, dans laquelle il voit et contemple le créé et l'incréd, le réel et tous les possibles; — c'est cette idée qui en constitue l'essence.

Fort bien; mais comment expliquer l'actualisation d'une seule d'entre les idées divines, de l'idée représentante de l'univers? — S'il y a un lien de causalité entre toutes les idées divines, comment Dieu a-t-il pu en actualiser une sans actualiser les autres? — Peut-on admettre que le monde présent n'est pas le seul monde possible, et qu'il y a une infinité d'autres mondes dans l'ordre des possibilités? — Peut-on admettre l'existence d'idées divines en dehors de celles qu'il a réalisées dans la création de cet univers?

La question peut revêtir deux formes et se présenter sous deux aspects: — Peut-on admettre l'existence de possibilités éternelles non encore réalisées? — Peut-on admettre l'existence d'idées divines non réalisables?

Les idées divines se réduisent toutes à une unité parfaite, et s'accordent parfaitement entre elles; — il n'y en a pas qui soient inconciliables entre elles; — il n'y en a pas d'irréalisables; — on ne peut en admettre de telles.

Peut-on admettre des idées divines non encore réalisées?

Qu'on me permette une similitude grossière, mais vraie et opportune. — Dans les bois plus que dans les champs, dans les lieux incultes plus que dans les lieux cultivés, il arrive souvent de voir et d'observer de nombreux petits rameaux qui partent d'un même tronc noueux et qui, à l'exception de la racine, sont

indépendants entre eux ; — et par fois, dans la saison opportune, le cultivateur habile coupe ces rameaux et les plante dans son jardin, dans son champ, où ils poussent des racines, croissent et se ramifient plus ou moins suivant la fertilité du sol où ils se trouvent, — et à la saison des fleurs et des fruits, ils s'embellissent et produisent. Chacun de ces rameaux vit de sa vie à lui, indépendante de sa racine primitive, et constitue un tout complet, organique, qui a ses lois et son harmonie. En outre, — chacun de ces rameaux, devenu maintenant un arbre couvert de feuilles et de fruits, vit de sa vie à lui, et indépendamment de tous les autres arbres, avec lesquels il a eu par hasard une racine commune. Le tronc radical et primitif qui à chacun de ces arbres, — quand ils étaient rameaux, imposa la loi de son développement, est celui qui, lié indissolublement à eux par un lien de causalité (car il en a été le principe, le père commun), — prescrit et maintient, bien que séparé d'eux et n'existant plus, une concorde et une harmonie parfaites dans le développement de tous et de chacun des rameaux, dans la formation de tous et de chacun de ces arbres. L'arbre abandonne à la terre ses feuilles, ses fleurs, ses semences, et quelquefois aussi il lui abandonne ses fruits, — quand ils ne sont pas recueillis par les hommes ou par les animaux ; et toutes ces dépouilles déposées sur le sol deviennent autre chose, jusqu'à ce qu'au retour du printemps, — de nouvelles feuilles, de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits et de nouvelles semences, aillent se formant et se préparant ; et arrivés à maturité, ils seront à leur tour déposés et deviendront autre chose ou partie d'autre chose. L'action des forces naturelles

ne s'interrompt jamais, — et quand elle a produit, elle mûrit, et quand elle a mûri, — continuant à agir, elle défait ce qu'elle a fait, de telle sorte qu'un tout meurt et que de sa mort d'autres tous reçoivent la vie. Ainsi les espèces peuvent vivre autant que vivra le monde, — mais les individus ne vivent pas au-delà de leur moment; l'existence d'une matière brute, informe est impossible; — au monde il ne peut y avoir que des individualités; et bien que les espèces se conservent, les individualités qui existent en ce moment ne sont pas celles qui ont existé le moment précédent, ou qui existeront le moment après; — la naissance et la vie des choses nouvelles sont perpétuées; — la nature se renouvelle à chaque instant.

Maintenant si de l'intelligence de la partie on peut déduire l'intelligence du tout, — si la compréhension du plus petit peut élever l'imagination à la compréhension du plus grand, — si à l'aide d'un fait matériel nous pouvons nous représenter un fait purement spirituel, dans cette racine primitive et commune des petites branches, qui, détachées du tronc par l'agriculteur et transplantées dans un autre sol, sont devenues des arbres, nous pouvons nous représenter l'idée mère, l'idée plus compréhensive de l'intelligence divine, celle qui en constitue l'essence et de laquelle s'engendrent en nombre infini toutes les autres; — dans chacune de ces petites branches qui sont nées du tronc primitif, en les supposant infinies en nombre et en puissance compréhensive, nous nous représentons les innombrables idées secondaires, dont chacune, l'intelligence divine étant infinie et inépuisable, est encore si grande, si compréhensive qu'elle peut exprimer un monde entier.

De la même manière que les petites branches, — ces idées secondaires, bien qu'elles aient eu une origine commune, ont une existence indépendante, et l'actualisation, la réalisation de l'une ne suffit pas pour affirmer l'actualisation ou la réalisation de toutes les autres ou de quelques unes d'elles. Une idée secondaire a été actualisée, l'idée représentant notre univers, et les autres, — en vertu desquelles sont possibles encore infinités d'autres mondes différents du nôtre, mais non incompatibles avec lui, loin de là, en parfaite harmonie avec lui, — constituent pour nous les possibilités éternelles, universelles, non encore réalisées.

Admettez mon hypothèse, et vous pourrez concevoir et comprendre toute l'infinie variété des individus comme des espèces, toute la vie et l'harmonie des parties de la nature; — vous pourrez concevoir l'origine, le premier principe de cette vie et de cette harmonie, — vous pourrez concevoir la création, — vous pourrez sentir l'existence d'un Dieu et en être convaincus. Différemment, avec un autre système, il n'est pas possible, à mon avis, de résoudre rationnellement tous ces problèmes si importants de la philosophie.

Dieu posa un certain germe, d'où naquit un certain monde; — aux choses répondent les idées, — à la génération des choses, la génération logique des idées; — à la première des choses, la première des idées; — ainsi dans l'unité de la pensée divine et dans son infinité inépuisable se trouve l'explication de la grande unité morale du monde au milieu de l'immense et indéfinie variété des choses du monde.

Toutes les possibilités relatives à ce monde, — si elles ne sont déjà prévues, sont rationnellement prévoyables. Les réalités de ce monde se connaissent par cela

même, qu'elles ont déjà été senties ; — c'est par le sens que nous en acquérons l'idée ; — plus notre expérience s'étend, plus s'étend et s'accroît aussi le patrimoine de nos idées naturelles ; — chaque génération nous transmet son héritage ; — ainsi au travail des siècles passés s'ajoute celui du siècle présent, auquel suivra le travail des siècles futurs. Ainsi les sciences naturelles marcheront de progrès en progrès ; — le nombre des faits connus et des choses s'accroîtra sans cesse ; — l'induction produira à chaque pas de nouveaux fruits, jusqu'à ce que le ciel et la terre soient complètement explorés, pour autant sans doute que peut s'étendre l'observation de l'homme. Alors on obtiendra la plus grande généralisation des lois qui régissent la nature, et des essences ou idées sur lesquelles sont modelées les choses ; — et alors par celles-ci et par celles-là on verra, si, malgré l'innombrable quantité de choses et de faits qui sont ou qui arrivent au-delà de la terre, au-delà de notre système planétaire, il sera possible d'induire la loi suprême dans laquelle toutes les lois de l'univers ont leur principe et leur raison, — et la suprême essence, l'idée suprême qui représente l'univers et dans laquelle sont contenues les idées de chaque espèce et de chaque chose. Jusqu'à ce jour, — on pourra dire que toutes les possibilités relatives à ce monde sont rationnellement prévoyables, mais on ne pourra pas dire que l'humanité qui vit sur ce globe puisse jamais les prévoir.

La connaissance de notre monde ne s'étend pas pour nous au-delà de l'expérience ; — ce sont là et ce seront peut-être pour toujours nos bornes ; — à cet égard toutes nos idées sont expérimentales ; cependant on peut bien dire et avec raison que le progrès des

sciences naturelles continuera sans interruption et indéfiniment.

Mais si jamais un jour la science parvient à comprendre et à expliquer le développement de toutes les choses et de toutes les espèces d'un premier et unique germe, par la corrélation qu'il y a entre l'ordre des choses et l'ordre des idées, — l'idée première une fois acquise, nous pourrons en déduire les idées de toutes les choses, nous pourrons expliquer la génération logique de toutes ces idées, et, par déduction, guidés seulement par la nécessité logique qui gouverne le monde, nous pourrons construire la science de la nature; — car il n'y a pas de science où il n'y a pas certitude, où il n'y a pas de nécessité logique, — où il n'y a pas génération d'idées, — où il n'y a pas de démonstration, et tout cela ne s'acquiert que par la déduction. Par l'induction nous acquérons des connaissances, mais nous ne formons pas une science; — la méthode de Bacon est le facteur des connaissances, mais elle n'est pas et ne peut pas être facteur de science.

Comme on le voit, à ces types, à ces possibilités actualisées en quelque partie de notre univers il y a une route ouverte et on y peut arriver rationnellement; — mais quelle route prendre pour contempler ces idées divines qui n'ont jamais été actualisées et ne le seront jamais dans notre système, qui sont parties d'autres systèmes, si pourtant il y en a d'autres, — ou qui restent à l'état de possibilités dans l'intelligence divine?

Serait-ce peut-être la déduction? — Non certainement; quand même nous parviendrions un jour à construire la science de la nature, — quand même ce désir, ce vœu de tant de puissants génies qui recherchent les

secrets de la nature deviendrait un fait ; — quand même un jour nous pourrions voir et contempler l'idée sur laquelle a été modelé l'univers et d'où il a tiré toutes ses formes et ses infinies manifestations qu'on ne peut contempler sans ravissement, — nous pourrions bien voir et contempler une idée divine, mais une seulement des infinies idées secondaires que renferme l'idée première, l'idée mère, et non celle-ci qui, — constituant l'essence de l'intelligence divine et réduisant à une parfaite et simple unité la sagesse infinie de Dieu, pourrait seule nous révéler les secrets de toutes les possibilités éternelles et nous rendre capables de comprendre et d'embrasser l'infini par notre pensée. La déduction ne va jamais au-delà de l'induction ; — on ne peut descendre qu'autant qu'on peut monter.

.. Sera-ce l'induction ? — Si la raison se complète par la déduction, elle avance aussi par l'induction. Hors de l'induction et de la déduction il n'y a plus rien ; — où il n'y a pas de puissance inductive et déductive, il n'y a plus d'intelligence, plus de raison, plus de pensée. Où l'induction est impossible, est impossible la moindre connaissance ; — où la déduction est impossible, est impossible aussi la science ; — la science commence où commence la déduction, puis elle marche et s'avance par la même voie que celle-ci.

Mais revenons à notre question.

Pourrons-nous peut-être par l'induction comprendre l'infini ? — Admettons l'hypothèse la plus favorable, c'est-à-dire, qu'on peut arriver à l'idée première qui représente l'univers, qui est aussi une idée divine ; — pourrons-nous de celle-ci induire les autres idées divines, qui descendent de la même source, qui dérivent de la même idée mère ?

Comme de la connaissance d'une espèce on ne peut induire la connaissance d'une espèce différente; — comme entre les idées d'espèces différentes il n'y a pas lien de causalité, et que ce lien existe seulement entre les idées de chaque espèce et l'idée primitive, type de notre univers; — comme une espèce n'est pas engendrée de l'autre, mais toutes progressivement s'engendrent d'une unité primitive, de même les idées divines non actualisées dans la création, les possibilités éternelles, ou sont antérieures à l'idée créée et en sont les génératrices, ou elles sont issues parallèlement de la même idée mère; et partant le passage de l'idée créée aux idées incréées n'est pas rationnellement possible; — on ne peut y passer par induction, parceque celle-ci se nourrit de l'expérience, et nous, nous n'avons aucune expérience d'aucune idée divine; nous ne connaissons pas même celle dont la réalisation commença avec la création; — on ne peut y passer par déduction, parceque par la déduction on descend, mais on ne monte pas; et pourtant, supposé que les idées incréées soient toutes logiquement antérieures à l'idée créée, la déduction ne peut pas pour cela remonter; — et supposé que toutes s'engendrent parallèlement de la même idée mère, de l'idée primitive, essentielle, constitutrice de l'intelligence divine, une et simple, et tout à la fois si grande et si variée, on ne peut passer aux idées incréées, sans s'élever auparavant à l'idée mère, génératrice de ces mêmes idées, — sans la connaître; ce qui est impossible, parceque, je le répète, par la déduction on peut bien descendre, mais non monter.

Concevons une mer immense, infinie d'où partent

et dérivent les eaux des fleuves innombrables qui baignent et arrosent la terre; — de chacun de ces fleuves vont de loin en loin se formant plusieurs torrents; — chaque torrent divise ses eaux en petits ruisseaux; — chaque ruisseau alimente plusieurs filets d'eau, et chaque filet, plusieurs fontaines. Or de la même manière qu'il n'y a pas lien de causalité entre les eaux des fleuves et celles des torrents, — entre les eaux des ruisseaux et celles des filets et des sources, — ainsi il y a une telle corrélation entre les eaux des sources et celles de leur respectif filet d'où elles dérivent, — entre les eaux des filets et celle du ruisseau qui les leur fournit, — entre les eaux des ruisseaux et celles du torrent qui les a formés, — entre les eaux des torrents et celles du fleuve qui alimente ces torrents et auxquels il a donné naissance, — et enfin il y a un lien de causalité entre les eaux des fleuves et celles de l'immense mer, qui est le réservoir des fleuves, et par conséquent il y a aussi une telle corrélation entre les eaux de cette mer et celles de tous les torrents, de tous les ruisseaux, de tous les filets d'eau, de toutes les sources. Eh bien? — cette mer est une image de l'intelligence divine; il en est des innombrables idées divines par rapport à l'idée première de Dieu, comme de ces eaux par rapport à la mer; il en est de même des innombrables idées de chaque chose, de chaque espèce de choses qui composent l'univers par rapport à l'idée mère, par rapport à l'idée type génératrice de l'univers.

Donc Dieu est l'éternel, l'inépuisable, l'infini où l'intelligence humaine se perd, — dont nous sentons l'existence dans nous, dans le monde, partout, parce que toute chose est marquée de son nom, parce que

sans lui, il n'y aurait rien de possible, pas même la pensée; — sans lui, nous ne pourrions jamais avoir ni idée, ni science: mais Dieu nous est inconnu, — et rationnellement, dans notre état terrestre, le seul sur lequel à présent il nous soit permis de prononcer un jugement rationnel, nous ne pourrions jamais parvenir à le connaître. Dieu est le surnaturel, auquel la raison humaine, dans sa condition présente, n'atteindra jamais; — il est le surrationnel;

Matto è chi spera che nostra ragione
Possa trascorrer la infinita via
Che tiene una sostanza in tre persone ¹,

et si les philosophes ont raisonné de Dieu et des choses surnaturelles, ce fut faute de logique, et ce qu'ils en dirent ne fut pas le fruit de la raison, mais d'une imagination ardente, — ou une fiction d'intelligences égarées, comme dans le paganisme, — ou le fruit de la révélation, comme dans le christianisme. Celui qui en raisonnant ne commettrait jamais une faute de logique, — ne parviendrait jamais par le raisonnement au monde surnaturel, il n'envahirait jamais le domaine de la théologie; il pourrait disputer avec la plus grande liberté, avec la liberté la plus illimitée, sans crainte aucune d'aller jamais se heurter par son raisonnement contre la religion et la foi qu'il professerait, quelle qu'elle fût: car le naturel, le rationnel est le domaine de la raison, — tandis que le domaine de la foi est le surnaturel, le surrationnel.

Ainsi dans ce système, la plus grande liberté de pensée se concilie avec la plus grande liberté de foi; — la religion ne met aucune entrave à la science, ni la

¹ DANTE, *Purgatoire*, chant III^e.

science à la religion; — leurs limites sont tracées par la nature même des choses. Ce n'est que par ce système qu'on peut fonder sur des bases solides le principe de la pensée libre dans la foi libre, — principe qui détournant l'intelligence de certaines investigations sublimes, mais nébuleuses, trop indéterminées pour aboutir à quelque chose, la rappelle au domaine de la réalité, — et la consacrant tout entière à la recherche des choses dont la connaissance est possible et utile, en fait un puissant instrument de civilisation et de progrès. Laissons une bonne fois la théologie aux théologiens, et philosophes, — contentons-nous d'être philosophes. La théologie n'est pas et ne peut être une science philosophique; la théologie naturelle ne peut être qu'une science négative; — posé l'existence de Dieu, elle se réduit à dire que nous ne pouvons rien connaître de Dieu par le moyen de la raison; — elle se nie elle-même et se sépare de la philosophie et de la science.

Adoptez un autre système que le mien, qu'obtiendrez-vous? — La raison humaine peut connaître Dieu; — elle a un critère rationnel pour juger de la bonté d'une foi plutôt que d'une autre, de la vérité d'une religion plutôt que d'une autre; — aux yeux de celui qui professe une religion ou une foi, ceux qui en professent une autre sont dans l'erreur; — en matière de religion l'erreur est une faute; — l'erreur doit être corrigée, la faute punie; c'est là le devoir de toute société; — la négation du principe: la pensée libre dans la foi libre, entraîne la négation du principe: l'église libre dans l'état libre; — vous avez une religion dominante, un gouvernement qui fait profession d'une foi religieuse, un gouvernement qui est convaincu que

tous ceux qui professent une autre religion commettent une erreur et une faute, — un gouvernement qui est tenu par son principe même à rétablir les tribunaux de l'inquisition, à remettre en usage les tortures et les bûchers, à rallumer les funestes guerres de religion; et s'il ne le fait pas, ce gouvernement n'est plus conséquent à ses principes; — il commet à son tour une faute; — il est coupable devant Dieu et devant les hommes; toute erreur, toute incohérence rationnelle est une faute, est un délit aussi bien pour les individus que pour les gouvernements et pour les nations¹.

Ce n'est que dans mon système qu'a droit d'exister la tolérance religieuse. Elle est un fruit de la civilisation moderne; — elle n'est plus une aspiration, un désir, elle est un fait. Il n'y a pas d'état, pas de gouvernement, où le principe de la tolérance religieuse, ne soit admis sans discussion, comme un de ces principes dont la justice est d'une évidence immédiate;

1 En affirmant la nécessité et l'honnêteté de l'athéisme des Etats, — ce que la science ne discute plus, car il y a là une évidence telle qu'on n'a jamais discuté; de la même manière qu'on n'a jamais discuté quelle est la religion que doivent avoir la Banque nationale, ou le Crédit mobilier, ou l'Académie des sciences; — en affirmant, dis-je, cette vérité qui maintenant est solennellement reconnue par la science et qui sert de base à la politique civile de tous les états modernes, je crois devoir ajouter que l'Etat a envers la société religieuse des devoirs analogues, sinon identiques, à ceux qu'il a envers toute autre société légitimement constituée et reconnue. Ces devoirs consistent non-seulement à lui garantir le plein et libre exercice de tous ses droits vis-à-vis des autres sociétés aussi bien que des individus, mais il consistent encore et plus spécialement à respecter lui-même scrupuleusement ces droits quels qu'ils soient, sans quoi, — que le pape ait ou non un pouvoir temporel, — l'Eglise sera toujours l'esclave de l'Etat, si ce n'est

— il est admis sans discussion, même dans ces états, où le prince est le chef de l'église officielle, en Europe aussi bien qu'en Asie. Si je voulais recourir aux arguments inutiles et surannés de l'école, je dirais moi aussi : ce consentement unanime de tous les Etats, de tous les gouvernements dans la vérité de la conséquence, — n'est-il pas une preuve de la vérité du principe ? Je me passe d'un tel genre d'arguments, parce que je m'adresse à un célèbre philosophe et que je parle aux savants en général.

J'ai dit qu'il n'y a pas un critère rationnel pour découvrir la religion vraie et pour la distinguer des fausses ; — j'ai dit qu'on ne peut arriver à ce résultat ni par induction, ni par déduction. Mais je n'ai pas dit encore qu'il n'y eût pour cela aucun critère ; — s'il n'y a pas un critère spéculatif, il y a cependant un critère pratique très-certain et indubitable. Dieu, dit Leibnitz, a fait de façon que tout bien plût, que tout ce qui est honnête fût utile. De l'utilité on peut donc

dans les Etats pontificaux qui ne sont qu'une très-petite partie de l'univers catholique, elle le sera presque partout ailleurs. C'est là le point naturel, et le seul sur lequel la société religieuse aurait le devoir sacré et le droit imprescriptible de combattre la société civile.

Pour pouvoir imposer aux autres des devoirs, et en obtenir ou en espérer l'accomplissement, l'Etat doit lui-même donner aux sociétés reconnues, aussi bien qu'aux individus, l'exemple du respect de leurs droits, de l'observance des lois, de l'honnêteté civile. En politique les conjurations appellent et légitiment presque les conjurations ; les violations de la loi appellent les violations de la loi, les homicides et les vols appellent les homicides et les vols et leur donnent une quasi légitimité. Il n'y a pas d'individu, pas de société dont puisse obtenir de l'honnêteté, de la moralité, de la légalité, un gouvernement qui ne serait pas lui-même honnête, moral, légal. Voulez-vous connaître le degré d'éducation morale d'une société ? — Regardez son gouvernement ; il en est le miroir fidèle.

reconnaître le bon et l'honnête; — c'est ce que je dis. Or la meilleure des religions est à mes yeux celle qui est la plus utile à l'humanité, — et telle est suivant moi la religion catholique. Maintenant que l'enthousiasme religieux qui a créé les martyrs, a presque disparu, les conversions n'ont plus d'autre mobile que l'utile, — et quand la civilisation et l'éducation populaire auront fait plus de progrès, je crois qu'alors l'utilité de la religion catholique apparaissant aux populations en caractères plus lumineux, elle luttera victorieusement contre les autres traditions religieuses. Les utilités se sentent, mais ne se discutent pas; — à défaut de la raison, c'est la nature qui nous y porte; — c'est donc une espèce d'instinct qui doit conduire l'humanité à la vraie religion, et non un raisonnement pensé qui en cette question serait impossible. N'est-ce pas là d'ailleurs ce que nous enseignent les histoires ecclésiastiques de tous les temps, de tous les pays? Est-ce les profonds raisonnements, l'éloquence des Apôtres qui convertirent le monde romain au christianisme et qui transformèrent des milliers d'hommes ignorants et de la lie du peuple en autant de héros capables de souffrir les plus cruels martyres pour rendre hommage à leur foi?

Je me suis arrêté sur ce point plus que ne le demanderait mon sujet, — plus même que je ne l'aurais désiré, parceque, habitant un pays où sont en grand nombre ceux qui perpétuent par leurs préjugés et par leurs superstitions une lutte contre nature, — la lutte entre la pensée et la foi, il m'importait de démontrer avec une évidence mathématique qu'on peut être libres penseurs, philosophes vierges de préjugés, sans que la foi du penseur ou du philosophe puisse jamais être

offensée par la liberté de la pensée ou de la philosophie.

Les philosophes ont inventé de fausses doctrines, des théories plus fausses encore; — ils ont imaginé le matérialisme, le panthéisme et d'autres semblables systèmes, dont il n'est pas difficile de reconnaître l'impossibilité rationnelle. Alors surgissent des opposants qui animés d'une sainte indignation combattent avec fureur les auteurs et les souteneurs de ces doctrines; — et ils ne s'aperçoivent pas que leur colère est injuste; car ils sont eux-mêmes la première cause de toutes les erreurs qui se sont commises dans la science. Le spiritualisme a légitimé le matérialisme, l'idéalisme a légitimé le panthéisme. Enlevez à la raison et à la science les limites du rationnel; posez le principe: — *verum est quia impossibile est*; — *cela est vrai parcequ'il est impossible*, — et il n'y aura plus d'erreurs, plus d'absurdités impossibles, ou que vous ayez le droit de combattre ou de tourner en ridicule. — En contemplant les hallucinations de l'esprit humain, avouez votre faute; — vous pouviez en empêcher les égarements, vous pouviez rendre impossibles même à la seule imagination certains systèmes extrêmement funestes, en vous tenant dans les limites du rationnel, et en affirmant que le rationnel est la limite de la raison et de la science; — vous avez enlevé à la raison tout frein, et il lui est arrivé ce qui arriverait à une machine à vapeur, à laquelle, à la descente rapide d'une montagne, on enlèverait les frains; la science entassa erreurs sur erreurs et se gorgea de fausses doctrines; — tous les philosophes de tous les partis payèrent un large et indu tribut d'erreurs à la science; mais la faute en doit retomber sur ceux

qui poussés par un aveugle fanatisme ont enlevé aux hommes tout critère humain pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, conciliant la vérité avec l'impossible, avec l'absurde, — d'autant plus que cette conciliation monstrueuse est la source de tant d'immoralités et d'impiétés. Entre cette proposition et celle par laquelle un illustre philosophe allemand commençait ses leçons dans une célèbre université de son pays : — *ce qui est, n'est pas ; ce qui n'est pas, est* ; — il n'y a aucune différence, (en supposant même qu'elle ne dût avoir qu'une signification littérale). Et pourtant on a applaudi à la proposition de Tertullien, et l'on a blâmé celle de Hégel ; — celle-là a été crue et proclamée comme une vérité, celle-ci a paru une erreur abominable. On ne vit pas que de la vérité de Tertullien était issue l'erreur d'Hégel ; bien plus, — on ne vit pas que l'erreur d'Hégel n'était qu'une forme, qu'un aspect de la vérité de Tertullien. Le défaut de logique a toujours été la source de toutes les discordes en philosophie et de toutes les erreurs dans la philosophie aussi bien que dans toutes les autres sciences ; — une logique sévère doit nous conduire à l'union et à l'harmonie de tous les philosophes aussi bien qu'à l'unité de la science.

Posez l'existence de Dieu, et affirmez l'impossibilité rationnelle de le connaître, vous rayez la théologie du nombre des sciences, — et surtout de la classification des sciences philosophiques. Maintenant pour déterminer les limites de l'intelligence humaine — et les bornes de la connaissance humaine, il ne faut pas moins rechercher quelle est la part du monde et de lui-même que l'homme peut connaître par le moyen de la raison ; la nécessité logique que nous

avons placée comme hypothèse inductive au gouvernement de l'intelligence divine, — et que nous avons proclamée comme étant la loi qui gouverne le monde, est aussi la loi qui gouverne l'intelligence humaine et la formation de la science; — elle sera notre guide dans cette recherche.

Nous avons démontré que les choses sont entre elles dans les mêmes rapports qu'ont eu — et qu'ont les idées types des choses. Et comme toutes les idées sont potentiellement contenues dans une première idée, ainsi toutes les idées représentatrices des choses sont contenues potentiellement dans une première idée, unique et très-simple, représentatrice de l'univers; — et de même que l'intelligence divine en contemplant celle-ci voit celles-là, ainsi l'intelligence humaine par sa vertu rationnelle tire celles-là de celle-ci, — ainsi toutes les choses qui ont été, sont et seront dans l'univers, non autrement qu'Adam contenait potentiellement en lui tout le genre humain, étaient potentiellement contenues dans une première chose, d'où toutes sont écloses et se sont graduellement engendrées par cette même vertu, par cette même loi, par laquelle les idées éclosent et s'engendrent des idées, — c'est-à-dire par la loi logique, à laquelle se réduisent substantiellement toutes les lois naturelles; — le monde est *devenu*, et *devient* par génération. Et comme une grande unité et une harmonie morale parfaite ont présidé à la formation du monde, ainsi le monde nous présente une harmonie, un ordre parfaits et une grandiose, une splendide unité physique.

Ce sont là les principes, d'où je déduirai tout ce que nous savons — et pouvons savoir du monde.

Avant tout je rencontre cette question: arrivons-

nous à l'acquisition des idées des choses par la connaissance des choses, — ou à la connaissance des choses par la contemplation des idées ? En d'autres termes : les idées des choses, les voyons-nous en Dieu, — ou sont-elles en nous, innées dans notre intelligence, — ou s'acquièrent-elles par l'expérience ? Voilà la question de l'origine des idées, qui ne peut pas être proposée en termes absolus et abstraits — pour qu'elle ait une solution pratique, mais il faut la diviser suivant la nature, ou pour mieux dire, suivant l'espèce des idées. Or les idées des choses, qui font partie de l'univers créé, sont-elles innées, — ou acquises ? Les acquérons-nous par une expérience surnaturelle, — ou par une expérience naturelle ? C'est ainsi que je pose la question.

Qu'on observe que je cherche ce que l'homme peut connaître et connaît de l'univers, — et que je ne cherche pas encore pour le moment, ce qu'il peut connaître et connaît de lui-même ; pour le moment j'élimine le moi de l'univers.

Si l'on établit qu'une seule idée des choses a été originairement imprimée dans l'âme humaine, il n'y a plus de raison à nier que toutes y aient été originairement imprimées, — que toutes y soient innées. Examinons cependant toutes les hypothèses qui sont possibles sur ce sujet.

S'il n'y a d'inné que cette idée-ci ou celle-là d'une chose particulière, nous pourrions peut-être par induction acquérir l'idée générale de l'espèce ; — mais comment et par quelle voie pourrions-nous avancer et connaître les autres espèces de choses créées ? Ni par induction, ni par déduction, comme nous l'avons démontré par rapport aux idées divines ; — le passage d'une espèce à l'autre n'est pas possible ; l'univers,

le monde nous restera donc à jamais inconnu presque dans sa totalité.

Supposons innée l'idée de telle ou telle espèce de choses; — supposition impossible et absurde, comme on pourra le voir par ce que nous dirons plus tard, puisqu'on ne peut connaître une espèce physique que par induction, c'est-à-dire, après avoir fait une longue et complète expérience d'innombrables individus de l'espèce; — quoi qu'il en soit, faisons encore cette supposition. Nous pourrions avoir la science de cette espèce, — nous pourrions comprendre la génération des individus de cette espèce, — nous pourrions contempler dans l'idée de l'espèce les idées de tous ses individus réduites à leur plus simple unité, — nous pourrions développer les idées de ceux-ci et les engendrer de l'idée de celle-là; mais tout le reste de l'univers nous restera toujours inconnu, puisqu'il ne nous est pas possible de passer logiquement d'espèce en espèce, et de remonter ensuite à l'idée de l'univers.

Supposons encore que toutes les idées des espèces réalisées en ce monde, ou dont la réalisation est possible, soient innées, — nous saurons certainement une grande partie de l'univers, mais nous n'en aurons pas encore la science, parce que la raison première de chacune de ces espèces, leur cause, leur principe générateur nous seraient aussi toujours inconnus. Pourrions-nous peut-être y arriver par induction? Cette connaissance serait-elle jamais implicitement innée en nous?

Supposons innée dans notre esprit l'idée première, l'idée mère de l'univers; — dans ce cas, pouvant développer toutes les idées qui y sont renfermées, — pouvant comprendre la génération de toutes les espèces qui en sont déjà écloses dans l'univers, ou y

écloront, — pouvant comprendre la génération de toutes les choses particulières, à quelque espèce qu'elles appartiennent, nous pourrions par déduction construire *a priori* la science de la nature. Dans ce cas les expériences des naturalistes seraient inutiles; — l'homme pourrait fermer les yeux et voir et contempler l'univers au-dedans de soi. Mais cette hypothèse, — sur laquelle, à mon avis, se base aussi la doctrine de Leibnitz, est démentie par les faits et par l'histoire des sciences naturelles.

On ne peut donc admettre comme innée l'idée totale de l'univers; des raisons pratiques, des raisons de fait incontestables s'y opposent; — et il n'y a pas de raison qui puisse nous amener à admettre comme innée l'idée d'une partie plus ou moins grande de l'univers, et non l'idée du tout.

Les idées des choses sont donc acquises. Maintenant sont-elles acquises surnaturellement ou naturellement? — En d'autres termes : l'intelligence humaine les voit-elle en Dieu, ou les acquiert-elle par une expérience sensible?

Supposons que l'intelligence humaine voie en Dieu les idées des choses, et qu'il y ait une communication de l'intelligence humaine avec Dieu. Cette communication est naturelle et nécessaire, — ou bien elle dépend du plaisir de Dieu. Examinons la première hypothèse; il n'y a en Dieu qu'une seule idée, l'idée-mère de toutes les idées, — qui renferme toutes les possibilités éternelles et universelles, dans laquelle Dieu d'un seul regard voit et contemple tout le créé et l'incréd; maintenant si l'intelligence était en communication naturelle et nécessaire avec Dieu, elle pourrait voir cette idée qui est l'idée de l'infini, qui est

l'idée de Dieu, — elle pourrait comprendre l'infini et Dieu ; ce qui est impossible, comme nous l'avons déjà démontré ; — elle pourrait en outre par le raisonnement (et en cela l'intelligence humaine se distingue de la divine, le créé et le fini de l'incrée et de l'infini), elle pourrait, dis-je, en déduire une à une toutes les idées qui y sont contenues, et comprendre par déduction non-seulement l'incrée, mais encore la génération du créé, de toutes ses espèces et de toutes ses individualités ; — ce que nous avons vu aussi être impossible.

Il ne nous reste donc que la seconde hypothèse ; c'est-à-dire, que la communication de l'intelligence humaine avec Dieu dépend du plaisir de Dieu ; — en ce cas, elle est une révélation. Je n'affirme pas, je ne nie pas la révélation ; elle est l'œuvre de la foi ; elle est un fait ; — les faits ne s'induisent pas, ne se déduisent pas ; ils ne sont pas la conclusion d'un raisonnement : on les voit, on les touche, on y croit. Mais j'observe seulement qu'une fois qu'on a admis la possibilité et la réalité d'une révélation, elle ne peut, de l'avis même des théologiens, concerner que les connaissances qui sont nécessaires à la vie morale de l'homme, — et auxquelles l'homme ne peut pas logiquement atteindre. Or la connaissance des choses naturelles n'est pas nécessaire à la vie morale de l'homme, et on ne peut la dire suprarationnelle, — comme je l'ai observé ailleurs, et comme je le démontrerai encore ci après. Nous ne pouvons donc pas non plus admettre cette hypothèse ; — donc les idées des choses ne s'acquièrent pas par une expérience surnaturelle.

Reste une dernière hypothèse, — c'est-à-dire, que ces idées s'acquièrent naturellement, qu'elles sont le

fruit d'expériences sensibles; il paraît qu'à l'exclusion de toutes les autres hypothèses, on devrait regarder celle-ci comme prouvée. Je ne veux pas moins en déduire les preuves de ces mêmes principes fondamentaux dans lesquels s'incarne mon système, et qui lui donnent une unité logique parfaite.

Par induction on acquiert des idées; par déduction se forme la science; — comme les limites de l'induction sont aussi ceux de notre connaissance, ainsi là où cesse le lien logique et nécessaire entre les idées, cesse la science. Or entre l'induction et la déduction, il n'y a pas de milieu, de moyen terme; — ou l'on induit, ou l'on déduit. Le point de départ de la raison humaine est ou le général, ou le particulier; — de celui-là on déduit, de celui-ci on induit. Les idées générales sont ou innées, ou le fruit de l'induction; les idées générales des choses sensibles ne sont pas innées; — donc, si nous en avons, elles sont le fruit de l'induction. Donc c'est par les sens que s'ouvre à nous la voie de l'univers; — c'est par eux que notre intelligence en voit et contemple l'immense spectacle, en recherche et en connaît les raisons et les modes. L'expérience sensible est la source de toutes nos connaissances relativement à l'univers créé (duquel j'exclus encore le moi). Ainsi plus notre expérience est étendue, plus le seront aussi nos connaissances à cet égard, — rechercher la part que nous avons connue, ou pouvons connaître de cet univers, c'est rechercher la part de l'univers de laquelle nous avons fait ou pouvons faire expérience.

L'expérience n'est pas un fruit qui meurt à peine né; — l'expérience vit éternellement; — les traditions scientifiques ne sont et ne seront jamais interrompues;

— l'imprimerie en est le monument éternel qui les rappelle aux générations présentes, et les rappellera à la postérité la plus éloignée.

L'individu transmet son expérience à l'individu, et celui-ci à ses contemporains; de génération en génération se transmet l'expérience des siècles passés, s'accroissant continuellement — et notre science de la nature s'accroît et progresse aussi avec elle. Mais quelle est la loi de ce progrès? quelles en sont les limites?

Si par le moyen des sens nous voyons et connaissons les choses naturelles, — si l'objet des sens est le particulier, — si le particulier est à cet égard notre point de départ, comment du particulier l'intelligence s'élève-t-elle au général? Comment du sensible s'élève-t-elle à l'intelligible? Comment de la nature s'élève-t-elle à Dieu? Voilà le grand et l'unique problème que la philosophie doit résoudre par rapport à la science de la nature.

Le but de la connaissance est la science, — l'intelligence aspire constamment à la science et ne se repose que dans la science; c'est là que tendent toutes ses facultés. Ainsi l'induction est subordonnée à la déduction, — la connaissance du particulier, à la connaissance du général, — la connaissance des individus, à la connaissance des espèces, — la connaissance des faits, à la connaissance des lois. Ainsi par rapport à la nature, une fois que l'intelligence a connu une multitude de choses particulières, elle tend à les diviser; à les classier en formant les espèces; — une fois qu'elle a connu une multitude de faits, elle tend à en rechercher les lois. Or les espèces dans lesquelles la science naturelle classifie les choses ont-elles un fon-

dement réel? La raison humaine peut-elle par induction arriver à la connaissance des espèces éternelles?

La matière informe est impossible, est absurde, est inintelligible; de là, la nécessité rationnelle et physique, non d'une matière éternelle, — mais d'un germe unique, primitif et parfaitement organique de l'univers; de là la nécessité rationnelle et logique d'une première chose créée, où étaient les germes de toutes les choses de l'univers, — des créatures insensibles aussi bien que des sensibles, des rationnelles aussi bien que des irrationnelles. Si la nature était un grand et infini amas de matière uniforme, toujours égale à elle-même et monotone, — si elle ne présentait aucune variété d'apparences sensibles et de phénomènes, nous n'y trouverions rien à étudier. Une telle matière est le rien; — il n'y a pas d'idée qui y corresponde. Comme il n'y a pas de génération d'idées où il n'y a pas génération de choses, ainsi l'idée est impossible là où il n'y a pas de différence; — là où il n'y a pas plusieurs choses diverses, ou plusieurs espèces différentes, il ne peut y avoir plusieurs idées. C'est donc la variété qui fournit matière à nos observations; — c'est la variété d'aujourd'hui qui ne s'accorde pas avec la variété de demain et ne s'accordera pas avec celle des jours suivants. C'est donc la force qui transforme la matière, qui la modifie, — qui de la première chose créée a tiré tant et tant d'autres choses et qui fait maintenant qu'il existe une variété infinie de choses toujours diverses entre elles, suivant la variété presque inépuisable des formes qu'elle peut prendre et des actions qu'elle peut produire, — actions et formes dans lesquelles on observe constamment une loi de progression successive, par laquelle du *minimum* on va au *maximum*, — c'est cette force que

nous recherchons et dont ceux qui cultivent les sciences naturelles suivent les traces comme l'enfant,

Che dietro l'uccellin sua vita perde ¹.

Les phénomènes de cette force sont l'objet de l'étude des sciences naturelles; — dès que nous la connaissons, dès que nous en saurons les lois, nous pourrions expliquer toute l'immense variété des espèces, nous pourrions classifier les choses — et nous pourrions dire que notre classification a un fondement réel, que les espèces humaines ont une parfaite corrélation avec les espèces éternelles.

Cette force est la vertu génératrice de l'univers; — tout *devient* dans l'ordre des idées comme dans l'ordre des choses et des faits; expliquer les causes et les lois de ce *devenir*, la génération des choses et des faits, voilà l'éternel problème à la solution duquel ont consumé et consomment encore leur vie tant d'illustres génies. La génération est le grand problème de la science; — il faut connaître la génération des choses pour connaître la génération des idées; il faut induire pour pouvoir déduire; il faut connaître pour pouvoir savoir.

Or l'intelligence humaine peut-elle arriver à la connaissance complète de la force génératrice de l'univers? Un progrès indéfini dans la science de la nature est-il rationnellement possible? Quelle est la loi, — quel est le mode de ce progrès? Quelles en sont les limites?

L'induction est la loi et le mode de ce progrès; — la puissance inductive en marque les limites, qui se mesurent à l'étendue de notre expérience. Si donc nous pouvions avoir l'expérience de toutes et de chacune des choses créées, de tous et de chacun des faits

¹ DANTE, *Purgatoire*, chant XXIII.

qui arrivent — ou sont arrivés jusqu'à présent dans chaque partie de l'univers, nous pourrions peut-être en connaître les lois suprêmes, nous pourrions en comprendre la génération, en prévoir tous les développements futurs; — nous aurions une connaissance complète de la nature. Mais cette expérience, nous ne l'avons pas, — nous ne pourrions jamais l'avoir entière: car nous sommes circonscrits sur cette terre, où notre œil ne peut s'étendre bien au loin dans l'immensité des espaces, et en contempler les merveilles. Les moyens mécaniques viennent en aide aux moyens naturels dont l'homme dispose, — et la science progresse indéfiniment. Si un jour ce progrès vient à avoir son terme, si des faits que verront les générations futures, — de ceux qu'ont vus les générations passées, ou que verront les présentes, on peut arriver à induire les lois suprêmes de cet univers, en comprendre la formation, en connaître les lois de la génération et voir l'idée qui a été le type modèle de ce premier germe, d'où est éclos le monde, — l'idée qui en fut la loi et qui en est encore maintenant la loi primitive et fondamentale, dont toutes les lois que nous observons et que nous connaissons ne sont que des formes multiples, — si un jour, connaissant cette première idée, nous pouvons en déduire la science du monde, c'est là une chose que nous ne pouvons pas savoir rationnellement, dont nous ne pouvons rien dire *a priori*; l'expérience et les inductions futures en donneront la réponse à ceux qui viendront après nous.

En attendant je dois revenir à la philosophie — et examiner si au nombre des sciences philosophiques on peut ranger la cosmologie, ainsi qu'on l'a fait jusqu'à présent. La réponse à cette question est toute

faite dans les raisonnements qui précèdent. Une cosmologie déduite *a priori* est chose impossible ; — ce ne peut être autre qu'une fiction, ou une aberration mentale. Aucune autre voie que l'induction ne peut nous y conduire ; — elle ne peut s'appuyer ailleurs que sur des faits, et ceux-ci ne peuvent être fournis que par les sciences naturelles. Pour former une cosmologie, nous devons donc nous transformer d'abord en naturalistes, — et comme une cosmologie présupposerait une connaissance complète des sciences naturelles, on ne pourrait rationnellement ranger la cosmologie parmi les sciences philosophiques sans y ranger encore toutes les sciences naturelles, comme la physique, la chimie, l'histoire naturelle. Et qui jamais voudra admettre cela ? Quel philosophe aura le courage d'assumer cette charge ? Enfermons-nous donc en nous-mêmes ; — et pour ne pas nous exposer à être à autrui un objet de risée, n'envahissons pas le domaine d'autrui.

J'ajouterai encore une autre considération ; — la philosophie a été jusqu'ici regardée comme une vraie science. En ce sens elle est entièrement œuvre de déduction ; comment donc en ferait partie la cosmologie qui ne peut être produite autrement que par une diligente induction, si toutefois l'intelligence humaine peut un jour y parvenir, — car jusqu'ici certes elle n'y est pas arrivée et nous ne pouvons pas espérer comme prochain le moment où elle y parviendra ?

Quelle est donc la tâche de la philosophie par rapport à la cosmologie, qui est la science de la nature ? — En affirmer la possibilité et le progrès indéfini, en nier la réalité et l'exclure du nombre des sciences philosophiques.

Reste l'anthropologie, — de laquelle nous verrons nat-

tre la logique, l'ontologie et la science morale; par une abstraction momentanée nous avons exclu de l'univers le moi; — maintenant considérons le moi, en faisant abstraction de l'univers. Qu'est-ce-que l'homme peut connaître de lui-même? Peut-il en avoir la science et l'a-t-il réellement? Ou a-t-il seulement de lui une simple connaissance? Jusqu'où s'étend la connaissance de la raison humaine par rapport au moi? Quelles sont les limites de la réflexion?

Tels sont les problèmes ardues qui se présentent maintenant à nous et qui sont l'objet propre de la philosophie. C'est là le véritable domaine de notre science; — c'est là qu'est son vrai principe.

Il n'y a pas opération où il n'y a pas activité; — il n'y a pas activité où il n'y a pas idée. La nature vit, les espèces vivent, les individus vivent, parceque la nature, chaque espèce, chaque individu de l'espèce sont dominés par une idée. Où il y a conscience de cette idée, il y a sensibilité; — où il y a connaissance de l'idée, il y a intelligence. Les intelligences supérieures et l'intelligence divine, sont totalement indépendantes des sens; — l'intelligence humaine les présume; dans l'ordre des choses humaines, on peut dire en partie que comprendre, c'est sentir; car si nous n'avions pas eu la faculté de sentir, nous n'aurions pu avoir celle de comprendre. Dans l'ordre des créations, l'intelligence est une preuve de la sensibilité; — l'existence d'un être intelligent prouve l'existence d'un être sentant; — l'existence de l'homme prouve l'existence de l'animal; — l'existence du plus prouve l'existence du moins.

Dans l'ordre des choses créées le parfait naît de l'imparfait, — le général du particulier, — l'intel-

ligence émane des sens. Les sens fournissent à l'intelligence tous ses aliments : — cependant sur ces aliments, sur cette matière l'intelligence agit d'une manière entièrement indépendante des sens.

Sentir une idée particulière, c'est la connaître ; — et c'est-là la véritable connaissance. Les êtres sentants ont donc des choses particulières, qu'elles soient internes ou externes, — pour lesquelles sentir c'est connaître, — une connaissance aussi parfaite que les êtres raisonnants ; mais quant aux généralités, quant à leur être, et à l'être des autres espèces physiques, quant à l'être de l'univers, — où sentir n'est plus connaître, — la connaissance des êtres sentants n'est plus parfaite, n'est plus vraie connaissance. Chaque individu est l'empreinte de son espèce ; — dans chaque idée particulière est renfermée l'idée générale ; les êtres sentants voient l'idée générale dans l'idée particulière, c'est-à-dire, la sentent et ne la connaissent pas, tandis que les esprits raisonnables peuvent voir l'idée particulière dans l'idée générale, c'est-à-dire, — comme eux-seuls ayant la faculté de raisonner peuvent induire le général des particuliers, ainsi eux-seuls peuvent avoir une connaissance parfaite des généralités.

Le plus suppose le moins ; — l'intelligence présuppose la sensitivité ; — une grande sensitivité en présuppose une moindre ; — une grande intelligence dans l'ordre des créatures ne pourrait exister, si une moindre n'avait déjà existé auparavant. D'abord l'animal sent, mais ne s'aperçoit pas de sentir ; — d'abord l'homme comprend et raisonne, mais n'a pas la conscience de ses compréhensions et de ses raisonnements. Les premières compréhensions sont des choses particulières ; — d'abord l'homme vit une vie animale, puis ses pre-

miers raisonnements sont des inductions, — et quand l'homme commence à déduire, il commence à être à l'âge qu'on appelle de raison.

Chaque chose qui existe exprime une idée; — mais chaque chose n'a pas la conscience de cette idée. Là où cette conscience se manifeste dans les choses, là commence le monde spirituel; — c'est une substance qui vit d'une vie spirituelle. Voilà le grand fait qui sépare la matière de l'esprit; — les âmes animales, purement sensibles, par le moyen de leurs infinies gradations sont ce qui lie l'âme humaine à l'âme végétative, la vie humaine à la vie des plantes.

Chaque chose est un organisme; — l'idée de chaque chose est donc une idée composée; or les idées composées, toutes les fois qu'elles représentent une unité organique, une substance engendrée, une vraie unité dans la multiplicité, non autrement que les idées générales, se connaissent et ne se sentent pas; — pour expliquer leur naissance et leur formation, la sensibilité ne suffit pas. Y a-t-il un fait particulier? — J'en vois les éléments parceque je les ai sentis; par la raison je comprends le développement graduel de ces éléments et la génération du fait. Y a-t-il une chose particulière? — J'en vois les parties, parceque je les ai senties: par la raison je comprends le développement graduel des parties et la génération du tout. Cependant les éléments, les parties ne peuvent pas exister séparément du tout; — au monde il n'y a que des choses, que des tous, que des organismes. Enlevez du monde les organismes, il n'y reste rien; si vous éliminez le composé, vous éliminez le simple. Donc le simple existe en vertu du composé, et la raison humaine parvient à connaître le composé par la voie

du simple qui sent : — donc la proposition de Leibnitz *s'il y a des composés, il y a aussi des simples* est absurde. Il aurait pu et dû se borner à dire : *s'il y a des simples, il y a aussi des composés.*

La connaissance intuitive est le plus haut degré de connaissance ; — les connaissances de Dieu sont toutes intuitives ; Dieu est donc la plus grande intelligence.

La connaissance déductive est le degré le plus élevé de connaissance rationnelle ; — les connaissances des esprits supérieurs sont toutes de raison déductive ; les sens n'y ont aucune part ; les esprits supérieurs voient le général avant le particulier.

La connaissance inductive est le plus bas degré de connaissance rationnelle ; — la puissance inductive est l'anneau intermédiaire qui lie la vie purement sensitive à la vie rationnelle ; c'est par elle que l'esprit s'élève à la contemplation des généralités, d'où par la déduction il redescend ensuite aux particularités.

L'induction tend à la déduction, dans laquelle seulement consiste la vraie vie rationnelle. L'âme humaine déduit pour avoir induit, elle induit pour avoir senti ; — elle part du simple pour arriver au composé ; du particulier, pour arriver au général. Leibnitz a dit que — *dans chaque âme comme dans chaque monde il y a la représentation de l'univers* ; moi, je dis : *dans l'âme est toujours représentée une partie de l'univers, de l'âme elle-même et de l'humanité, proportionnée à la partie qu'elle en a sentie* ; — car pour nous l'induction marque les limites de la déduction, et nos inductions peuvent être vraies, si elles ne sont pas arbitraires.

Or il n'y a pas de sensitivité, — pas de raison, — pas d'intelligence, où il n'y a pas conscience de sensations, de raisonnements, de compréhensions ; cette conscience qui est indice de vie spirituelle commence à exister là où commence à exister une substance spirituelle. Un être qui sent et qui ne sait pas de sentir, — qui raisonne et ne sait pas de raisonner, — qui comprend et ne sait pas de comprendre, est impossible. Cependant dans le monde tout se fait par gradations : — la clarté émane de l'obscurité, le distinct du confus, l'être du rien. La conscience est d'abord obscure et confuse, puis elle devient claire et distincte ; — ainsi notre être se développe, se perfectionne ; du moins on s'élève au plus. Mais tandis que l'homme sentait et induisait d'abord, puis déduisait, sans avoir une connaissance claire et distincte de toutes ses sensations, de toutes ses inductions et déductions, — de nombreuses idées particulières naquirent dans l'intelligence humaine ; beaucoup d'idées générales y furent induites ; — il s'y est formé un système plus ou moins parfait, suivant la puissance inductive de l'individu : système dont le *substratum* sont les sensations de l'âme, — système qui exprime en plus ou moins grande partie, suivant le plus ou moins d'expérience, et avec plus ou moins de véracité suivant la plus ou moins grande puissance inductive ou déductive de l'âme, l'être interne de l'âme et le monde externe physique et social, dans lequel il naquit, vit et respire.

Les sensations physiques que chaque âme peut avoir sont restreintes ; — elles ne suffisent pas pour dire avec Leibnitz, que dans l'âme l'univers est exprimé. Les sensations produites en nous par le monde humain et social sont sans doute plus nombreuses ; — en outre

elles sont de telle nature qu'elles servent parfois à synthétiser un temps, un âge; et puisque chaque temps et chaque âge sont le développement naturel des temps et des âges précédents, — puisque le présent est pour ainsi dire la synthèse du passé, nous pouvons dire qu'en chaque âme plus ou moins complètement suivant le plus ou moins d'expériences faites, — suivant le plus ou moins de force inductive et déductive, sont exprimés le temps, la société, la civilisation au milieu desquelles elle naquit et se forme, non moins que les temps précédents et la société et la civilisation antérieures; — chaque âme exprime le passé et le présent.

Au milieu cependant de toute la multitude d'idées qui y ont été recueillies — et dont, pour n'en avoir pas eu une conscience claire et distincte, l'âme ne vit pas l'origine et la formation, — il y a des vérités et des erreurs, des préjugés et des superstitions. Or le premier devoir de la philosophie est d'éliminer les erreurs, de détruire les préjugés et les superstitions, avant de marcher à la recherche de nouvelles vérités, — avant de poursuivre ultérieurement l'étude de l'homme: la philosophie atteint ce résultat, en examinant ces idées, — en cherchant le lien de causalité, en les représentant dans leur génération logique.

Retournons aux considérations générales sur l'âme. L'idée-modèle de chaque chose se confond avec la chose, elle est la chose même; — acquérir une telle idée, c'est connaître la chose; acquérir l'idée-modèle de l'âme, c'est connaître l'âme et en acquérir une vraie science. L'âme peut acquérir une telle idée, et des autres choses et d'elle-même, par la voie de l'induction. L'idée de chaque chose est donc innée dans la chose; — en avoir

conscience, c'est le propre des choses spirituelles ; cette conscience d'abord obscure et confuse devient claire et distincte à mesure que la chose vit en se réalisant, — à mesure que les idées particulières germent des générales, et les simples des composées, — à mesure que notre expérience s'augmente. Ainsi il en est de la chose dans l'ordre de la connaissance humaine, — mais il en est bien autrement dans l'ordre de la connaissance absolue.

Nous pouvons induire des idées particulières une idée générale, — en tant qu'elle est une idée générale renfermant les idées particulières qu'on peut en déduire. L'intelligence divine est le lieu propre et originaire des idées générales ; — l'intelligence des esprits supérieurs en est le lieu propre et dérivé. Là les idées particulières des individus se déduisent de l'idée générale de l'espèce ; — ce qui prouve l'unité substantielle de l'espèce.

L'idée type d'une espèce ne dérive d'aucune des idées types des autres espèces créées ; — ce qui prouve que les individus d'une espèce ne peuvent avoir été engendrés par les individus d'une autre espèce et que les espèces n'ont entre elles rien de commun — si ce n'est la filiation commune d'une même unité primitive. Là finalement, c'est-à-dire dans l'intelligence divine et dans celle des esprits supérieurs, les idées simples et élémentaires renfermées dans l'idée type de chaque chose, de chaque substance, s'engendrent de l'idée type de la même ; — ce qui prouve l'unité substantielle de chaque chose ou substance.

Nous connaissons notre être, l'être de notre âme, — la philosophie aura atteint son but, quand nous aurons trouvé cette première idée, d'où sont logiquement dérivées toutes les idées qui ont déjà existé dans l'in-

telligence humaine, ou qui pourront y exister. Il en est de même si, — au lieu de considérer l'individu, nous considérons l'espèce, l'humanité; connaître l'espèce humaine, — faire la science de l'humanité, construire la philosophie de l'histoire, c'est étudier un à un tous les faits humains, toutes les institutions humaines, — tirer de chaque fait, de chaque institution, l'idée qui y est exprimée, chercher le lien de causalité entre toutes les idées issues de ce premier travail, représenter ce lien, et avancer ainsi de pas à pas — jusqu'à ce qu'on ait trouvé la première idée, qui est la source de toutes, le premier fait, qui est le principe de tous les faits. Une telle idée, qui sera le fruit de la philosophie de l'histoire, devra s'accorder pleinement avec la première idée qui sera le fruit de la philosophie pure.

Celle-là considère l'espèce, — celle-ci l'individu; le point de départ en est divers, le résultat en doit être un et toujours le même. Une anthropologie complète est une philosophie complète de l'histoire construite *a priori*; — une philosophie complète de l'histoire est une anthropologie complète construite *a posteriori*; une anthropologie sage doit nous donner l'histoire de l'humanité. Naît-il un fait? Il est né une idée; — et tandis que dans toute autre branche du savoir humain nous tâchons de savoir les faits pour connaître les idées, en philosophie, nous étudions les idées pour connaître les faits.

Rien n'existe au monde en dehors des unités substantielles. L'âme est une substance non autrement que toutes les autres substances créées; — mais est-elle, elle aussi, une substance matérielle? Voilà le grave problème qui depuis tant de siècles défie les philosophes, — le problème, dont la discussion commença

avec les premiers bégaiements de la philosophie, — problème qui donna naissance aux deux sectes philosophiques; celle des matérialistes et celle des spiritualistes. Travaillons à détruire les sectes, qui ont toujours été enfantées et alimentées par les passions humaines ou par les préjugés, — et efforçons-nous de concourir en quelque manière à la formation de la science.

L'âme est-elle une substance matérielle? — Cette question, qui a été discutée pendant tant de siècles et à laquelle on a répondu si différemment, peut être comprise en sens divers :

1° Si l'âme est matière; — en ce sens la question est absurde: car la matière pure n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais; — elle est une impossibilité, on ne peut la concevoir, il n'y a pas d'idée qui puisse la représenter dans notre intelligence, ni dans l'intelligence divine;

2° Si l'âme est une de ces nombreuses choses matérielles qui existent, si elle appartient à une de ces nombreuses espèces, auxquelles elles appartiennent; — dans ce sens, la question est aussi absurde: — ce serait dire que l'âme est de l'or, de l'argent, de la pierre, de l'herbe, ou choses semblables;

3° Si l'âme est un phénomène particulier de ces substances matérielles dont l'organisation est la plus parfaite; — en ce sens encore la question est absurde et impossible, parcequ'elle part de l'hypothèse que l'âme est un phénomène et non une substance. Or cette hypothèse est absurde et impossible; — car l'âme est une substance, comme je l'ai déjà démontré en partie, et comme je le démontrerai plus solidement encore; et quand-même on voudrait le nier, tous devraient re-

connaître qu'une telle hypothèse n'a aucun fondement rationnel. Comment prouve-t-on que la vertu sensitive de l'animal, ou la vertu rationnelle de l'homme naissent et s'engendrent de l'organisme? Quelle physiologie animale ou humaine a jamais pu expliquer ce fait? Qui a jamais vu une connexion nécessaire entre l'idée de l'organisme et l'idée de la pensée? La raison ne donne donc à personne le droit d'affirmer la matérialité de l'âme.

Nous ne pouvons pas dire que l'âme est une substance matérielle; — la possibilité du matérialisme est détruite. Pourrons-nous donc dire que l'âme est une substance spirituelle? Le spiritualisme a-t-il un fondement plus rationnel que le matérialisme?

La question si l'âme est matérielle ou spirituelle prouve que dans l'âme il y a quelque chose qui n'est pas dans les autres substances; — rechercher si l'âme est spirituelle, c'est la même chose que rechercher quelles sont les propriétés qui se rencontrent dans l'âme, et qui ne se rencontrent pas dans les autres substances dites communément matérielles.

Voilà comment je résouds la question de la spiritualité de l'âme; — la raison ne me permet pas de la comprendre autrement, si ce n'est en recourant à des hypothèses plus ou moins arbitraires.

L'âme est certainement quelque chose de substantiel; — elle est donc quelque chose d'organique: car il n'y a pas de vie, pas d'idée possible où il n'y a pas d'organisme; car il n'existe rien qui ne soit organisme. L'âme humaine est un organisme, aussi bien que l'âme animale, que l'âme végétative; — elle est un organisme mis en accord avec un autre organisme, avec le corps humain. Mais l'âme est-elle encore, non au-

trement que le corps, un organisme de parties, dont l'expérience nous rend successivement et graduellement conscients — et d'où naît en nous par le travail inductif de notre esprit un organisme d'idées ? Ou bien l'âme n'est-elle pas simplement un organisme d'idées ? Bien plus, — le corps humain pourrait-il être, suivant mon système, un organisme de parties, s'il n'avait déjà été auparavant un organisme d'idées ? Et l'inconnu que renferment ces interrogations peut-il être rationnellement connu ?

La vertu génératrice, productrice, de laquelle le monde prend naissance et forme, a son type dans la vertu par laquelle les idées s'engendrent des idées dans le domaine de l'intelligence ; — comme l'idée naît de l'idée, ainsi une chose naît d'une chose. Entre le monde idéal et le monde réel il y a un parallélisme parfait ; — de la même manière que la chose est l'idée traduite en réalité, ainsi la vertu génératrice des choses est la vertu génératrice des idées transformées en réalités. Donc elle est, elle aussi, quelque chose de substantiel, — et comme cette vertu génératrice des idées est chose distincte des idées, bien qu'elle en soit inséparable, de même la vertu génératrice des choses est une chose distincte des choses, bien qu'elle en soit inséparable ; — de telle façon que là où il n'y a pas génération d'idées, il n'y a pas d'idée possible ; de même où il n'y a pas génération de choses, il n'y a pas chose possible. La matière primitive, informe, indistincte est une impossibilité rationnelle et réelle.

Voilà quelques principes fondamentaux qui ne sont pas moins féconds en graves conséquences que tous les autres énoncés plus haut.

Toute chose s'engendre; — toute transformation est aussi une génération; la transformation se fait en vertu d'un simple mouvement; — la génération en vertu d'un mouvement plus parfait. Le monde est en perpétuelle formation; — il se transforme, il s'engendre, il *devient* perpétuellement. Toute chose qui *devient* est quelque chose de substantiel; — elle est une substance; il y a en elle une vertu transformatrice ou génératrice, par laquelle elle naquit, — par laquelle elle est ce qu'elle est, par laquelle elle mourra, quand son être sera accompli et parfait, par laquelle d'autres substances surgiront de ses éléments morts, qui à leur tour seront plus tard détruits; donc, toutes les substances produites par la vertu transformatrice ou génératrice de l'univers sont des manifestations des formes inépuisables qu'elle peut prendre; — formes dans lesquelles se révèle un tel ordre, un telle harmonie qu'elles sont le cachet du plus parfait, du plus immense, du plus majestueux organisme; toutes ces substances naissent et meurent par la vertu de la même loi; — mais leur vertu génératrice, bien que présentant une infinie variété de formes, reste toujours la même. Il y eut une substance unique et primitive, et par conséquent il y eut une primitive vertu génératrice; la substance primitive se transforme, — les substances se multiplient, les espèces se forment, des milliers et des milliers d'individus naissent, mais la vertu, par laquelle se font tous ces miracles de la création, reste toujours une seule et toujours la même; — le principe qui produit les substances est un seul et toujours le même pour toutes. Cependant, et telle est la nature des forces — en se développant, il devient toujours plus grand. Ainsi, d'abord se formèrent les substances où

l'organisme est plus simple et plus imparfait, — c'est-à-dire, les substances dominées seulement par la loi du mouvement; — puis naquirent les substances, dans lesquelles se manifesta un principe reproducteur toujours plus parfait; — puis se développa dans les substances la vie sensitive, et enfin, la vie rationnelle. La vie et la vertu rationnelles sont le plus haut point de vie et de vertu; elles sont la vie de Dieu circonscrite, la vertu de Dieu limitée, — de la même manière que la nature des créatures est circonscrite et limitée. Il y a donc un *minimum* et un *maximum* de vie et de vertu, — et le *maximum* ne serait pas possible sans le *minimum*.

Le monde est-il donc un animal? Et devons nous retourner à l'ancienne doctrine déjà depuis longtemps répudiée par les modernes de l'âme du monde? — Telle n'est pas mon opinion. Le monde n'est pas un animal; car l'animal est de telle nature qu'il engendre un individu comme lui, et continue l'espèce, — ou meurt, et avec lui meurt l'espèce; tandis que du monde primordial, tel que je l'ai conçu, c'est-à-dire de la substance primitive, s'engendrent une innombrable multitude de substances spécifiquement diverses, et une multitude infinie d'individus.

En outre il n'y a pas, au jugement des hommes, d'animalité là où il n'y a pas de sensitivité, — et la sensitivité ne se manifeste que dans une très-petite partie de mon monde et après un long développement de la substance primitive; quant à la rationalité, elle ne se manifeste que dans une partie plus petite encore, — quand la substance primitive est arrivée au dernier période de son développement.

Pourquoi faire Dieu à la façon des hommes et lui

attribuer un gouvernement continu et une création continue du monde? — Pourquoi admettre une providence veillant à chaque instant à l'existence de ce monde, comme si Dieu n'avait pas su, n'avait pas pu tout prévoir et même y pourvoir dès le commencement? N'est-ce pas l'accuser implicitement ou de manque de sagesse, ou de manque de puissance?

Dans mon système, Dieu réalise une idée qui lui est propre, idée qui est unique et fort simple, — l'idée du monde; et comme par suite de l'inépuisable de l'intelligence divine — qui est infinie par rapport au *minimum* aussi bien que par rapport au *maximum* cette idée renferme une infinité d'autres idées spécifiquement et individuellement diverses, — ainsi la première substance actualisée par Dieu en vertu de la création renferme une infinité d'autres substances spécifiquement et individuellement différentes. Cependant là où dans l'ordre des idées, les moins générales naissent des plus générales, et les dernières à naître sont les particulières qui ne représentent plus autre chose que l'individu, — qui n'ont plus aucune vertu génératrice, qui sont les moindres pensées et les moindres qu'on puisse penser; là enfin où dans l'ordre de la pensée la moindre naît de la plus grande, — dans l'ordre des substances créées, de la substance primitive naissent d'abord les substances moindres, celles qui ont un organisme plus simple et imparfait, celles qui sont le fruit d'une moindre vertu génératrice, et ainsi — de pas à pas, à mesure que cette vertu se développe, se perfectionne et s'accroît, il en naît successivement et par degré des substances plus grandes, où l'organisme est plus parfait; lorsque cette vertu s'élève au plus haut point de son développement, se

produit de la manière que nous verrons, la plus grande des créatures, — l'âme rationnelle et immortelle. Dans l'ordre des idées, la plus grande est antérieure à la moindre, — dans l'ordre des choses, la plus grande est postérieure à la moindre; dans celui-là, du plus grand on descend au plus petit; — dans celui-ci, on monte du plus petit au plus grand; c'est en quoi se manifeste la moindre puissance du créé par rapport à l'incrée.

En expliquant l'origine et le développement du monde, on part de Dieu et de son intelligence infinie, — puis par une série infinie des créatures graduellement plus parfaites, du *minimum* de l'existence on monte au *maximum*; on parvient à l'âme rationnelle, — on revient contempler une intelligence dans laquelle l'intelligence infinie de Dieu réfléchit éternellement ses rayons. On part d'une idée et on retourne à l'idée; — on part de l'un et par la voie du nombre on retourne à l'un; — on part de l'éternel et par la voie du temporaire et du successif on retourne à un élément de l'éternité. Je ne crois pas qu'on puisse par un autre système manifester mieux le but moral de la création; — il ne me paraît pas que dans un autre système l'harmonie de l'univers puisse paraître plus merveilleuse et plus splendide; ici, la gradation de l'espèce est démontrée, et chaque pensée, chaque théorie a son fondement rationnel; — rien n'y est arbitraire; admettez mes principes, et, si vous êtes raisonnables, je vous forcerai à admettre les conséquences. Veuillez réfléchir sur ce qui suit, qui a une importance plus grande que ce qui précède, bien qu'il en soit une conséquence nécessaire et légitime.

La vertu génératrice des substances est une chose substantiellement diverse des substances engendrées ; — mais elle se fonde et s'identifie en elles, et elle en est inséparable. C'est elle qui fait que chaque chose est ce qu'elle est et devient ce qu'elle sera ; — c'est elle qui, inépuisable dans son être primitif, parce qu'elle part de Dieu, prescrit à chaque espèce des choses et à chaque chose, sa forme particulière, toujours diverse, — d'où résulte une variété infinie de formes, qui, émanées du même principe, se réduisent toutes à la plus simple unité, et entre elles apparaît le meilleur accord, l'harmonie la plus parfaite, la plus merveilleuse. C'est cette vertu génératrice qui donne l'être à toutes les substances — et qui ensuite les détruit toutes, quand elles sont arrivées à la maturité et à la perfection ; mais la mort d'une substance marque toujours la naissance de quelques autres. Les substances n'existent pas au-delà du moment, mais leur vertu génératrice ne meurt pas, — mais elle existe à chaque instant et en toute substance qui existe ou *devient*. Mais s'ensuivrait-il de là que si un jour toutes les substances qui sont au monde étaient détruites, la vertu génératrice de ces substances et du monde cesserait avec elles ?

Je n'ai pas encore poussé le développement de mon système au point de pouvoir logiquement affirmer que cette vertu survit dans nos âmes à la destruction de toutes ces choses, que nous avons jusqu'ici appelées substances. Mais toutes ces choses, auxquelles jusqu'ici nous avons donné le nom de substances, pourraient-elles être détruites ?

Comme il a fallu une création pour donner l'existence à ces choses — et à la vertu qui les a engendrées,

de même il faudrait, pour qu'elles cessassent d'exister, un acte d'égale puissance. De la même manière que nous pouvons faire et détruire nos œuvres, ainsi Dieu peut faire et détruire son œuvre, — mais il faut pour cela de sa part un acte positif. Sans cet acte, le monde continuera toujours, avec son organisation harmonique et parfaite, jusqu'à ce qu'apparaisse sur l'horizon le rayon de la liberté, jusqu'à ce qu'il naisse une vie morale, — sans aucune intervention de sa part; et pour parler de lui à notre façon, — il pourrait même dormir en toute quiétude pendant plusieurs siècles, sans que le monde pût jamais sortir de la voie que sa sagesse lui a tracée dès le commencement.

Admettons en hypothèse que le monde est détruit. De la vertu, d'où le monde et chacune de ses créatures tiraient leur mouvement et leur vie, ne restera-t-il plus rien? Périra-t-elle avec ses substances?

On pourrait admettre qu'elle ne périt pas toute entière, si l'on admettait que cette vertu arrivée à un certain degré de développement, — comme à la sensibilité ou à la rationabilité, cesse d'être identifiée avec les substances dans lesquelles s'est manifestée son action; — et se partageant pour ainsi dire, elle produit d'un côté une substance organisée, qui est le corps humain, le plus parfait des organismes, — et de l'autre côté, elle produit une autre substance qui s'accouple avec lui et s'y harmonise parfaitement, mais qui, la première détruite, continue à exister et à vivre de sa vie à elle; quand on admettrait que cette substance ne serait plus anéantie par la vertu qui la produit et lui donne sa forme, pour en engendrer d'autres de la même espèce, mais qu'elle serait permanente et vivrait éternellement comme Dieu, — qu'elle est elle-même principe

de génération et de vie; quand on admettrait que cette substance est, elle aussi, principe et source de générations intelligibles; — qu'en engendrant les idées des idées, qu'en induisant et déduisant, elle vit d'une vie intellectuelle, d'où naît un petit monde idéal, — un reflet du monde infini des idées, celui de l'intelligence divine, d'où dépend un certain ordre de mœurs, de faits et d'institutions civiles et religieuses.

Comme Dieu a créé le monde, de même l'homme fait ses œuvres; — il les modèle sans cesse sur ses idées; et comme l'histoire des œuvres divines, — de celles qui sont déjà accomplies aussi bien que de celles qui sont encore pour le moment dans l'ordre des possibilités, — n'est autre que l'histoire des idées de Dieu, de même l'histoire des faits humains n'est autre que l'histoire de la pensée humaine. Ainsi l'homme est une image de Dieu, — et le règne humain, une image du règne de Dieu; dans quel autre système peut-on trouver mieux que dans celui-ci une explication rationnelle de ces propositions de la Bible? Dans quel autre système en apparaît aussi clairement que dans celui-ci la nécessité logique?

Donc, si mon hypothèse est vraie et raisonnée, il naît une substance qui ne meurt plus, — il existe une substance spirituelle. Or quel est le fondement logique de cette hypothèse? Comment s'accorde-t-elle avec la généralité de mes pensées? Comment en démontre-t-on la nécessité logique? Comment l'hypothèse se traduit-elle en vérité?

C'est là un problème d'une haute gravité; — et la nouveauté, l'importance de la solution, non moins que la nouveauté et l'importance des principes sur lesquels il se fonde, m'obligent à revenir fréquemment

sur des propositions déjà énoncées, afin de me rendre plus clair en développant plus amplement ma pensée. Que le lecteur veuille bien excuser ces redites, et pour me juger qu'il ait toujours les yeux fixés sur la conclusion et sur le résultat final de mes raisonnements, en le considérant dans ses rapports avec ses principes logiques; — de cette manière, il pourra facilement éviter les fausses interprétations et les appréciations erronées. Et ici je crois à propos de répéter encore une fois que s'il arrivait au lecteur de ne pas voir un instant le lien de mes pensées et leur développement logique, — soit que ce lien soit trop subtil, ou trop rapide le passage d'une idée à l'autre, ou pour toute autre de ces mille causes qui rendent obscur un raisonnement, il ne doit pas cesser d'y réfléchir — de le chercher, parcequ'entre mes idées il y a un enchaînement, une connexité logique; l'une naît de l'autre par une nécessité logique, de telle façon qu'ensuite toutes naissent et se développent d'une seule. Cette connexion, je la vois, je la sens vivement, — et c'est pourquoi j'en suis convaincu.

J'ai dit que la vertu génératrice en se développant monte du *minimum* au *maximum*. Son *minimum* se manifeste par le mouvement qui transforme les choses; un degré déjà plus élevé en est le principe par lequel les organismes se forment et s'engendrent successivement; — et ici je ferai observer un autre parfait accord entre l'ordre des choses et l'ordre des idées. Comme l'idée individuelle n'a plus la puissance d'engendrer d'autres idées, — et qu'il n'y a que les idées plus ou moins générales qui soient capables d'engendrer d'autres idées, de même la vertu génératrice de l'individu n'est plus par soi-même capable d'une autre

génération; mais, l'individu étant un être très-imparfait, il faut que deux individus de sexe différent s'unissent pour que ce qui manque à l'un lui soit donné par l'autre de la même espèce; — pour que la compensation soit possible, il faut qu'ils déterminent, non autrement que les idées correspondantes, l'existence d'une réalité plus parfaite, c'est-à-dire, d'une généralité; alors a lieu la génération, — et de la généralité se développe un nouveau particulier, un individu. Comme on voit, dans l'ordre des choses se passe tout ce qu'on observe dans l'ordre des idées.

Enfin le *maximum* de la puissance que peut atteindre la vertu génératrice, se déploie dans la production du plus parfait organisme — et dans la substantiation de cette vertu qui s'individualisant, revêt forme et nature de substance; alors elle n'engendre plus d'autre substance, — mais elle devient le fondement, le principe et la loi d'un monde spécial, d'un monde d'idées, auquel correspond le monde humain et social.

Mais dans ce système, qui pour le moment est encore hypothétique, et dont nous ne voyons pas encore les raisons logiques, — comment explique-t-on l'union de l'âme et du corps et leur commerce ?

Pour expliquer ce fait, devons-nous encore recourir au système de l'harmonie préétablie de Leibnitz, — ou à celle des causes occasionnelles de Malebranche et de l'école cartésienne, — ou à autre semblable ? Devons-nous encore recourir à un miracle de Dieu ?

Rien de tout cela; — dans mon système tout s'explique naturellement; rien n'arrive qui ne soit une conséquence des lois de la nature, — et rationnellement nous ne pouvons comprendre comment dans notre

monde il peut arriver quelque chose qui soit contraire à la nature de ce monde. Ce qui est contre nature, est rationnellement inconcevable, — et est réellement impossible.

Or, comme l'ordre rationnel et l'ordre naturel sont parallèles, et qu'il y a entre eux une correspondance parfaite et nécessaire, dans l'éternité aussi bien que dans le temps, — comment expliquer rationnellement et naturellement l'union intime et personnelle de l'âme et du corps ?

La vertu qui engendra l'organisme corporel et en constitua même les moindres parties, — et étendit à toutes son action individuelle, en l'individualisant, est aussi celle qui pour produire le plus grand des organismes, ayant dû atteindre son plus haut développement, s'est transformée en substance. Il y a donc entre l'organisme corporel et la substance spirituelle, c'est-à-dire, l'âme, un point commun de contact et de vie, qui est précisément le point d'où peu à peu et presque parallèlement ont germé l'organisme et l'âme ; — ici, en ce germe, l'organisme et l'âme sont représentés dans leur plus parfaite et simple unité.

L'âme est dans l'organisme comme une lumière qui a forme et nature de substance, — qu'on sent et qu'on voit, dans une lanterne, qui en circonscrit les rayons et en modifie l'action — et par laquelle elle voit tous les objets externes qui s'y dépeignent.

Le corps meurt-il ? L'organisme se dissout-il en vertu de ce même principe, en vertu duquel il est né et s'est formé ? — L'âme qui est devenue une, indépendante, et qui vit d'une vie à elle, ne meurt pas avec lui, mais elle lui survit.

Mais pourquoi l'organisme corporel meurt-il, — et

l'âme, devenue substance, pourquoi lui survit-elle? C'est-à-dire, — par quelle loi se fait cette substantiation de la vertu génératrice?

Le vaisseau est prêt; — la mer est calme; — sillonnons les ondes; — élevons-nous et volons dans l'atmosphère métaphysique qui nous environne; — déchirons le voile nuageux qui la recouvre, jusqu'à ce que nous voyions le soleil brillant et splendide de la vérité.

La raison, en vertu de laquelle l'organisme meurt, est la raison même pour laquelle l'âme ne meurt pas. Les organismes, — et en général tout ce qui *devient* ou s'engendre, paraissent des substances, mais ne le sont pas. Substance est ce qui n'engendre plus de substance, — mais dans laquelle s'engendre un monde divers de celui où elle existe et dans lequel la substance a été engendrée; — la substance est le réel, qui n'engendre plus le réel, — mais dans lequel de l'idée même de la substance vue et sue, naît et s'engendre tout un monde d'idées.

Les substances qui *deviennent* primitivement, meurent comme elles naissent; — elles n'existent pas au-delà du moment. Mais la vertu qui était dans la première substance créée, — d'où *devinrent* et *nacquirent* toutes les autres, passe dans celles qui *devinrent* ensuite, en s'élevant sur les ruines de la première; de la première génération elle passe à la seconde, de la seconde à la troisième et ainsi de suite; — elle ne meurt jamais, mais elle se partage, se divise, se multiplie, et donne lieu à des existences, qui sont toujours entre elles harmoniques, bien qu'elles soient diverses spécifiquement et individuellement; car cette vertu est toujours une et bien simple, nonobstant toutes ses diverses apparences, — comme quand elle était dans

la première substance créée. Donc cette vertu ne naît pas, ne meurt pas, tandis que les choses devenues ou engendrées par elle naissent et meurent; et à chacun de ses instants, — par cela-même qu'elle est une, elle nous représente toutes ces substances infinies en nombre et en qualité, comme rangées et parfaitement en harmonie entre elles. Or cette vertu génératrice par laquelle les choses naissent et sont ce qu'elles sont, — par laquelle le monde, qui est un physiquement, est un aussi moralement dans l'ordre des idées, cette vertu qui naquit au monde, quand Dieu voulut en réaliser l'idée, — par laquelle, la première chose créée devait contenir potentiellement une infinité de choses, de même que cette idée renfermait potentiellement une infinité d'idées, — cette vertu qui a été actualisée au monde avec la création, et par laquelle les choses naissent et meurent, et n'existent plus au delà de leur moment, — cette vertu ne meurt pas. Elle est comme un rayon de la fécondité toute-puissante de Dieu, — rayon auquel la création impose des limites qui restreignent son étendue; mais l'origine, la nature en est immortelle; — ayant son principe en Dieu, il vit et agit constamment; le travail en est perpétuel; peu à peu il vainc l'obscurité des mondes, dissipe les ténèbres des siècles et se montre; — sa splendeur croît, elle se fait plus vive, plus éblouissante; — l'œil ne peut plus la soutenir, comme lorsqu'on la contemple en Dieu avant que de la contempler dans l'ordre des créatures; — cette vertu a passé à l'état de substance; sa nature s'est démontrée immortelle; l'âme existe; — dans l'ordre de l'éternité le *minimum* n'est pas possible sans le *maximum*; dans l'ordre du temps le *maximum* n'est pas possible sans le *minimum*.

L'âme est le couronnement du monde ; — il n'y a pas de toit sans maison, pas de hauteur sans base, pas de fin sans commencement ; — l'existence de l'âme pré-suppose l'existence d'une infinité de natures inférieures, de tout un monde. Comme toute chose, quelque petite qu'elle soit, — qui existe, ou ait déjà existé, ou doive exister, prouve dans mon système l'existence d'un Dieu créateur, ainsi — l'existence de l'âme prouve dans mon système l'existence de tout un monde.

La vertu dont nous avons parlé jusqu'ici est essentielle aux choses — et en est inséparable ; les choses une fois détruites, elle serait détruite à son tour, si, — restant unie aux choses, — elle ne devenait elle-même une chose, si elle ne s'individualisait pas, si elle ne passait pas à l'état de substance ; seulement dans ce cas, le corps cessant de vivre au delà de son moment, — si une cause spéciale et diverse de celle qui a fait mourir le corps, ne la condamnait pas elle aussi à la mort, elle continuerait de vivre.

La vertu génératrice qui, en agissant, fait d'abord naître les choses dites matérielles, — quand celles-ci sont complètement développées, continue toujours à agir ; — l'organisme formé et mûri, se dissout ; cependant sa dissolution est une production d'autres organismes, — l'analyse est une synthèse, — diviser, c'est unir, — séparer, c'est joindre, — composer, c'est simplifier, — détruire, c'est engendrer, — mourir, c'est naître. Ainsi on explique la naissance et la mort des choses ; — ainsi on comprend que les choses dites matérielles ne pourraient être immortelles ; il serait impossible qu'elles pussent avoir une personnalité et une existence immortelle ; — ce serait une chose contraire aux lois naturelles et aux principes les plus élémentaires de la

raison. Cependant, comme dans l'ordre créé il n'existe rien autre de naturel, la vertu génératrice, seule, pourrait avoir une existence immortelle, si elle venait à passer à l'état de substance, et dans ce cas, — quand elle deviendrait substance, elle ne serait plus le principe et la forme essentielle des choses, mais elle deviendrait le principe et la forme d'elle-même, et c'est sur l'idée d'elle-même qu'elle exercerait son activité; de là naîtrait l'intelligence, — et ainsi commencerait le monde des idées.

Tout consiste donc à prouver par quelle loi, — par quelle nécessité logique la vertu génératrice passe à l'état de substance. Cette vertu, petite d'abord, monte ensuite au *maximum* de sa puissance — et alors elle produit le plus grand de ses fruits. Or le plus grand de ses fruits ne peut être qu'une substance qui existe et ne passe pas; la matière ne peut se transformer en une telle substance, — et hors des choses matérielles, il n'y a rien autre au monde que la vertu génératrice; voilà pourquoi je dis qu'elle s'engendre elle-même, c'est-à-dire, qu'elle est une substance qui n'engendre plus d'autres substances, mais dans laquelle les idées engendrent les idées, d'où naît le monde des idées; — ainsi les faits engendrent les faits, d'où naît le monde humain et social. Si cette hypothèse ne se réalise pas, il faudra dire qu'il n'existe pas au monde des substances spirituelles, — que tout y est temporaire et transitoire, — que le monde n'a pas un but, — que la pensée créatrice de Dieu est vide de sens, qu'elle est fantasmatique, puérile; — que la création n'a pas eu une intention morale, qu'il n'y a pas d'êtres capables de moralité, qu'il n'y a pas d'ordre moral au monde.

Si au contraire cette hypothèse se réalise, — outre

l'existence dans le monde créé d'un monde spirituel qui en est la cause finale, nous pourrons aussi — (et le lecteur s'en persuadera, en se rappelant la manière dont, suivant notre hypothèse, la substance spirituelle naît d'abord et existe), nous pourrons, disons-nous, affirmer que la métempsycosé ou la transmigration des âmes est impossible, qu'elle est absurde dans l'ordre des choses aussi bien que dans l'ordre des idées et des faits. Et ce n'est pas là le dernier, — ni le moins important des résultats déductifs de ma théorie.

J'ai dit qu'une force passe à l'état de substance, — que son activité ne se déploie plus dans la génération physique de choses en choses, mais dans la génération mentale d'idée en idée; — qu'elle ne sort plus de son être pour produire de nouveaux êtres, mais qu'elle reste en elle-même, — qu'elle est à elle-même son principe et sa fin, qu'elle devient un petit monde; et comme des idées naissent les faits, et de l'intelligence la volonté, de même naissent les actions, — naît un monde artificiel qui est le fruit de la volonté, de telle manière que le monde idéal qui l'a précédé et y correspond, a été un fruit inductif et déductif de son intelligence; j'ai dit qu'une force acquiert la conscience d'elle-même, se sent, se voit, se contemple, devient intelligence — quand dans son exercice elle est arrivée à son plus haut période. Pour une force, devenir substance et devenir intelligence, c'est la même chose; — où il y a une intelligence, il y a une substance, il y a une vraie réalité, et non ailleurs. Dieu est la substance vraie et première; — les âmes, les esprits sont aussi des substances; les choses matérielles sont des apparences des substances. Dieu ne naît pas et ne meurt pas; — dans la Bible il dit:

Ego sum qui sum. Il se définit par l'idée du temps; — une autre définition est impossible pour les hommes; elle ne serait pas intelligible. Dieu est la substance vraie et première; — il est ce qui ne naît pas, ce qui vit, et ne mourra jamais. Les âmes, les esprits sont aussi des substances, bien qu'ils soient nés, parcequ'ils sont immortels; — eux aussi ne peuvent se définir que par l'idée du temps, et non autrement. C'est donc par l'idée du temps que dans mon système on définit l'idée de substance. Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que l'esprit? Nous ne le savons pas. Les choses matérielles sont des faits aussi vrais, aussi positifs que les esprits; — celles-là meurent et ceux-ci ne meurent pas; voilà tout ce que nous savons, tout ce que nous pouvons savoir à cet égard.

Le matérialisme et le spiritualisme sont des absurdités métaphysiques; — ils sont une nouvelle preuve des graves erreurs et des confusions pernicieuses auxquelles l'esprit de contradiction peut entraîner même les intelligences d'élite. Plus j'y réfléchis, plus il m'est difficile de me persuader que ces deux systèmes, tels qu'ils sont exposés dans l'histoire de la science, ont pu naître; — l'esprit de contradiction, si naturel à l'homme, peut seul en donner la raison.

Mais ici se présente une question qu'il faut résoudre avant de continuer mon exposition. La vertu génératrice est-elle déjà complètement devenue substance, — lors qu'elle se sent? Les âmes animales meurent-elles, ou sont-elles immortelles?

Le sentiment ou la conscience de la vertu génératrice est le premier degré de la substantiation, — il en est le premier commencement; quand la vertu génératrice se sent, elle va devenir substance, — mais elle

ne l'est pas encore ; la substantiation de la force n'est pas encore un fait accompli. Les âmes animales sont, suivant moi, des âmes avortées ; — ce sont des créatures qui meurent, faute d'achèvement, faute du travail final qui les aurait conduites à leur maturité.

Là où auparavant il n'y avait que production et génération, il y a maintenant création, — il est né une puissance d'induire, de déduire et de vouloir, — il s'est formé un nouveau règne d'idées et de faits à l'instar du règne de Dieu ; Dieu se contemple dans ses créations. Or comment expliquer qu'une force en se développant, — là où auparavant elle ne faisait que produire, elle finit par se sentir elle-même, par sentir ses modifications et ses productions ? Comment la force, qui auparavant était aveugle, est-elle devenue intelligente ? Comment dans ce système le *fatum*, — le destin des anciens payens, se transforme-t-il en providence, sans devenir autre que ce qu'il était auparavant ?

Retournons sur nos brisées pour pouvoir avancer d'un pas plus sûr.

Comme de la première idée germe, représentatrice de l'univers, l'intelligence tire et développe successivement et par degrés toutes les idées spécifiques et individuelles qu'elle contient, — passant toujours des plus générales aux moins générales jusqu'à ce qu'elle parvienne aux idées individuelles, de même de la première chose qui contient en germe l'univers, la force génératrice développe une à une, et par degrés les espèces qu'elle enferme ; j'ai dit par degrés, parceque, la force de la puissance génératrice étant moindre au commencement, — les espèces moindres, les organismes moindres se développent les premiers ; — puis se dé-

veloppent les espèces supérieures, les organismes supérieurs, — jusqu'à ce que vient enfin l'homme. Lorsque les organismes sont accomplis et complets, la vertu qui les a engendrés, — continuant à se développer (car son développement générateur ne s'arrête pas, tant qu'il n'a pas atteint son plus haut période), dissout l'organisme déjà accompli pour en engendrer un autre; — toute dissolution est une génération. Ainsi des éléments des premières choses, puisqu'elles sont dissoutes, il se forme de nouvelles espèces de choses. Mais comment les espèces se conservent-elles ?

C'est là une question déjà traitée, — mais sur laquelle je reviens, parceque je reconnais la nécessité de compléter toujours mieux ma pensée afin que l'important problème qui en sort, ait une solution conforme aux exigences de la science moderne et à l'esprit de la société moderne.

Comme de l'idée individuelle rien ne peut naître, et que les idées générales sont seules productrices, de même aussi, dans l'ordre de la réalité, — il fallut une généralité pour qu'il naquît une individualité, — il fallut le mélange ou l'union de deux individus, ou au moins de deux éléments, pour qu'il naquît un individu de l'espèce. Lorsque l'individu est fait, — en s'accouplant avec un autre individu de la même espèce et de sexe différent, il se complète et forme une généralité réelle, de laquelle naît un troisième individu de la même espèce. De cette manière les espèces se conservent; — ces espèces ne meurent pas aussitôt qu'elles sont formées, — et le monde continue; j'entends le monde physique.

De ce fait nous n'avons vu jusqu'ici que les raisons physiques, — et maintenant d'après mon système

on en voit pour la première fois la nécessité métaphysique.

Et sans cette conservation des espèces, — par laquelle le monde physique se perpétue, qu'arriverait-il ?

La vertu génératrice, multiple et variée dans sa majestueuse unité, agit toujours sur les mêmes éléments, qui n'existent jamais d'une manière informe comme simple matière, — et dès l'instant qu'ils ont existé par la création, ils avaient la forme et la nature d'une chose, d'un tout unique et substantiel.

Le premier tout créé répondait à l'idée générale de l'univers ; — la vertu génératrice qui réside en lui répondait à la généralité de cette idée et à sa puissance d'extension. Comme étant donnée une idée générale, est donnée aussi une puissance extensive, est donnée une intelligence qui traduit cette puissance en acte, ce qui fait que les termes de généralité et d'intelligence sont inséparables, — de même, étant donnée une chose qui exprime une idée générale, est donnée aussi une vertu compréhensive de cette chose, est donnée une vertu génératrice, est donnée une force correspondante qui l'exprime exactement. Ces termes sont tous inséparables entre eux ; — or la vertu génératrice agit sur la première chose qui a existé, et la transforme en plusieurs choses spécifiquement différentes ; — à mesure qu'une espèce est produite, elle se conserve de la manière que j'ai exposé ; ainsi se développe la vertu génératrice qui produit des organismes toujours plus parfaits, — jusqu'à ce qu'elle produise l'organisme humain.

Et si les espèces ne se conservaient pas ? Dans ce cas, comme la même vertu qui engendre, dissout ce qu'elle a engendré et en le dissolvant, elle engendre

encore, — et les mêmes éléments concourent à la formation de choses toujours nouvelles, de même les espèces n'existeraient pas au delà du moment — et dès qu'une espèce moindre serait détruite, il se formerait une espèce supérieure — et ainsi de suite, tant qu'enfin il n'existerait plus que l'organisme humain. Or, comme dans cet organisme qui est de beaucoup moins général que le premier organisme créé, n'existe pas le germe de nouveaux organismes de la même espèce, la vertu génératrice — agissant toujours et le dissolvant, devrait encore produire des organismes plus parfaits et ainsi continuellement jusqu'à l'infini; ce qui est impossible, parceque, comme nous l'avons démontré; le nombre des espèces dont notre univers est capable, quoique innombrable, est pourtant défini; — ou bien elle retournerait sur ses pas et recommencerait à produire des organismes moins parfaits; ce qui est impossible aussi, parcequ'une force en se développant, augmente de puissance et de valeur, et ne diminue jamais; — ou bien elle devrait passer à l'état de substance, et ainsi le monde matériel serait détruit, — et en vertu d'une loi naturelle, sans aucune intervention extraordinaire de Dieu, il naîtrait un esprit. Mais dans ce cas le monde serait réduit à des proportions bien mesquines, et la grandeur des moyens ne correspondrait pas à la petitesse du but. Cette dernière hypothèse est impossible comme les deux précédentes; — la conservation des espèces physiques est une nécessité logique et métaphysique.

Il y a pour chaque espèce une force génératrice qui s'est détachée de la force générale génératrice de l'univers: — cette force agit; l'action est son essence et il est impossible de concevoir une force sans ac-

tion; — pour une force, agir c'est produire; une force qui ne produit plus a cessé d'exister. Or si de chaque espèce naissait un seul individu, et non deux, faits de telle façon que ce qui manque à l'un l'autre l'ait, en sorte que tous les deux pris ensemble représentassent l'espèce dans son intégrité; — c'est-à-dire, s'il n'existait pas une généralité, il ne pourrait pas naître d'autres individualités; ainsi l'espèce mourrait et la force génératrice spécifique serait détruite par elle-même, par une loi naturelle, — c'est-à-dire, que la force serait née sans avoir en soi les éléments de vie, — c'est-à-dire, elle ne serait pas née force. La conservation de l'espèce et du monde physique est une nécessité naturelle qui se trouve dans l'idée même de force.

Donc les espèces se conservent; — les organismes d'une génération revivent dans la génération suivante; — leurs éléments dissous par la force même qui les avait formés, concourent à la formation d'organismes toujours nouveaux. C'est le degré de la force génératrice qui détermine l'organisme et constitue ainsi les espèces des choses comme les individus des espèces; ce ne sont pas les éléments des choses qui par-tout sont les mêmes.

Tandis que la force générale continue à agir, les forces particulières qui en sont une dérivation, — ont une existence séparée et indépendante. Supposons qu'un jour les espèces cessent de continuer leur perpétuation, qu'arrivera-t-il? — Chaque individu de l'espèce se dissipe; avec l'espèce s'éteint sa vertu génératrice. Dans l'individu cette vertu est toujours incomplète; — en se complétant et en devenant un principe général, elle donne lieu à d'autres individus de la même espèce. Quand cette complémentation des individus cesse,

la vertu, qui continue à exister dans l'individu, s'exerce sur son organisme, — le dissout et le transforme en d'autres organismes; ceux-ci venant à cesser, cette force particulière spécifique cesse aussi, parcequ'elle n'avait pas une existence séparée et indépendante des organismes, parcequ'elle n'était pas substantiellement diverse.

Mais comment deviendra-t-elle substantiellement diverse? En acquérant la sensitivité, — ou en acquérant l'intelligence? Comment expliquer ce progrès de la force génératrice? Comment en démontrer la nécessité métaphysique? Est-elle comprise dans l'idée de force?

Et nous voilà de nouveau à l'important problème qui naît quand on cherche une explication rationnelle du monde et de sa formation; — si la science accepte la solution que j'ai énoncée et à laquelle j'ai été conduit par la logique la plus sévère, comme pourra le voir facilement celui qui y réfléchira; — si le raisonnement et l'expérience des savants viennent à la confirmer, nous verrons enfin la philosophie sortir des ambages, des doutes et des contradictions, dont nous l'avons vue jusqu'ici emmaillotée; on pourra bien dire que la philosophie aura fait un pas.

Et ici aussi, pour être clair, je dois revenir sur des pensées déjà exprimées, — et ennuyer le lecteur par des répétitions, qu'il me pardonnera, parceque je les crois utiles et nécessaires: car ce ne sont jamais des répétitions parfaitement identiques; — ou elles expriment une même pensée plus clairement, ou la déterminent mieux, ou la représentent sous des aspects nouveaux.

Dans quels rapports la force génératrice se trouve-t-elle avec la première chose? Elle lui est essentielle et en est inséparable, — au point que, la chose cessant,

la force cesse aussi et *viceversa*. La chose par soi-même n'est rien ; — la chose, dans laquelle réside une force, est un être. La création implique non-seulement l'existence d'un objet, — mais aussi celle d'une force. Si la première chose créée n'avait pas récélé une force, elle n'aurait pas eu de forme, pas de loi ; — elle aurait été impossible, absurde ; — la création serait inconcevable. La création implique l'existence d'un nouvel être ; — un être a une forme, une idée, une loi ; elle récéle une force correspondante ; — la force est la puissance de se développer, d'épancher au dehors tout ce qui est contenu en germe. D'abord il a existé une chose, un tout, qui n'était aucune des choses présentes, aucun des tous actuels, — mais qui en renfermait les principes ou les germes. Il n'y a pas un germe sans qu'il y ait la puissance de se développer, — c'est-à-dire, la force. Il n'y a pas puissance de développement où il n'y a pas développement ; — il n'y a pas force où il n'y a pas action. Une force qui n'agit pas n'est plus une force ; — les forces agissent jusqu'à ce qu'elles aient cessé d'exister : leur action est perpétuelle.

Or de la chose primitive prennent naissance certaines choses, qui sont très-grandes comme généralités — et très-petites comme individualités ; la force est encore dans le commencement de son développement et elle est très-petite. Les premières à exister sont les espèces plus grandes et plus étendues, — c'est-à-dire, les choses qui ont de moindres déterminations et partant moindre réalité, la force étant minime. Puis naissent les espèces moindres, moins étendues, plus déterminées, plus réelles, plus substantielles, — jusqu'à ce qu'existe la substance, l'esprit, l'intelligence. Pour

qu'elle puisse exister, la force doit avoir en soi les éléments de la vie; — l'idée de force embrasse l'idée d'action non interrompue naturellement; de là la nécessité physique et métaphysique de la conservation des espèces, comme de la production des espèces toujours moins étendues, — mais en sens contraire toujours proportionnellement plus grandes en compréhension, en réalité, en valeur substantielle, en prix absolu. Dans le monde il n'y a que matière et force; la matière continuellement agitée et transformée par la force, ne peut exister en état de substance; — est-ce donc la même force, qui, arrivée au plus haut période de son développement passe à l'état de substance; et alors se sent, ou se comprend?

Il n'est pas croyable que les germes de chaque espèce existassent séparément dans la première chose créée, — laquelle fut ainsi un composé de germes destinés à se développer successivement. La première chose était une chose simple, un être fort-simple, sur lequel s'exerce la force génératrice, se développant peu à peu et avançant dans son exercice; — ainsi fut dissoute la première chose et s'en produisirent de nouvelles, de nouveaux êtres, qui furent d'abord spécifiquement identiques et minimales en réalité et en perfection, — et individuellement de sexe divers; c'est par là que les espèces produites se conservèrent, et qu'ensuite, insensiblement, — marchant de progrès en progrès, ils devinrent enfin très-grands en réalité et en perfection, jusqu'à ce qu'enfin se produisit le plus grand des organismes, l'organisme humain. Alors la force est arrivée au plus haut période de son développement; — elle existe, et:

1° L'organisme humain se corrompant, elle ne

passé plus de l'organisme corrompu dans des nouveaux organismes formés de cette corruption, — mais elle existe en elle-même ;

2° Elle s'exerce non plus sur l'organisme qui l'accompagne et avec lequel elle est née presque en même temps et parallèlement, pour le dissoudre, et concourir elle aussi à la formation de nouveaux organismes, mais elle s'exerce sur l'idée qu'elle a acquise d'elle-même, en passant à l'état de substance, — pour développer les idées qui y sont contenues. Ainsi existe la substance spirituelle, quand la vertu génératrice devient esprit, — et pas encore, quand elle devient sensitive. L'âme animale meurt donc avec le corps ; — l'âme humaine seule lui survit.

Supposons un filet d'eau dont la source soit inépuisable ; — elle s'accumule goutte à goutte ; — dans le cours des siècles, il s'en forme d'innombrables courants ; — si les eaux n'en sont ni absorbées par la terre, ni transformées en vapeurs par la chaleur du soleil, elles deviennent des fleuves considérables et il en naît une mer immense. Si la source primitive vient à tarir, de nouvelles sources pourront naître et se former ; — en supposant que les eaux de cette mer ne soient en aucune manière absorbées par la terre, ni consumées par la chaleur du soleil, elles alimenteront constamment et à perpétuité de nouvelles sources ; — de nouveaux fleuves sillonneront la terre et ils dureront autant que les choses créées. Or la source primitive me représente la force créée, innée dans la première chose ; — dans le principe d'où dérive l'inépuisabilité de la source primitive, je me représente Dieu, d'où la force créée tire l'inépuisabilité de ses manifestations ; — dans les courants qui tarissent parce que leurs eaux ont été

absorbées par la terre, ou consumées par la chaleur du soleil, je me représente les choses matérielles qui naissent et meurent; — la mer, dont les eaux ne sont plus ni absorbées par la terre, ni transformées en vapeurs par la chaleur du soleil, et d'où partent divers fleuves qui s'y alimentent perpétuellement pour arroser la terre, je me représente l'âme qui ne meurt plus, et de laquelle dérivent des fleuves d'idées aussi étendus que les limites du rationnel, et naît tout un monde humain et social.

Imaginons un corps lumineux, d'où partent des rayons innombrables et resplendissants de clarté; c'est Dieu: — un de ces rayons tombant sur les choses, les éclaire; c'est la création, c'est la conservation du monde: — le corps se meut, dirige ailleurs ses rayons et les choses créées rentrent dans les ténèbres; c'est la destruction du monde: — mais ce rayon que Dieu faisait rayonner primitivement sur les choses, qu'il y maintint longtemps et qu'il en retira depuis, eut la vertu d'allumer un autre corps qui plongé ainsi dans une épaisse obscurité, répandant ses rayons autour de lui, dissipe les ténèbres du monde; c'est la force créée qui s'est substantialisée, c'est l'âme qui est née dans le monde. De l'édifice de la création restera le couronnement; — l'âme vivra immortelle, restant seule vivante sur les ruines du monde.

L'âme de l'homme survivra-t-elle au corps avant d'arriver à l'usage de la raison? Y survivra-t-elle avant qu'elle arrive à avoir la conscience d'elle-même, — quand elle est encore aux premiers mois de son existence?

Pour être logique et me conformer à mes principes, je dois en douter; car son être n'est pas encore accompli.

J'ai dit qu'un organisme produit, se dissout, — et que

par accouplement d'organismes, il s'en produit d'autres de la même espèce; on donne une généralité spécifique, — et ensuite naissent et existent les individualités de l'espèce. Quand cette généralité serait impossible; — impossibles aussi seraient ces individualités; alors la force génératrice qui aurait donné naissance à un individu de l'espèce, le dissoudrait pour en former d'autres individus d'espèces différentes. Les éléments de toutes les choses qui ont existé, existent et existeront, sont ceux-là mêmes que Dieu a créés pour former la première chose; celle-ci détruite, ces éléments en forment d'autres; — les éléments sont toujours les mêmes, mais les choses sont toujours différentes; — les éléments sont inséparables des choses; ce n'est que par l'abstraction que nous les concevons séparément, mais les choses qu'ils constituent, n'existent jamais au delà du moment. Que toutes les espèces disparaissent, — qu'il n'y ait plus de génération, il y aura toujours mouvement et transformation continuelle des éléments primitifs du monde; une création y a donné commencement, une destruction seule pourra y mettre fin. Nous avons donc vu naître et se former l'âme, — une substance spirituelle. C'est le même principe qui a donné origine à l'organisme corporel, qui en constitue la merveilleuse architecture, — et qui parvenu maintenant au plus haut période de son développement a passé à l'état de substance; devant par sa nature continuer à agir, — et ne pouvant plus, comme les choses d'espèces inférieures, engendrer des substances de sa même espèce, c'est-à-dire des esprits, il engendre des idées, en fécondant l'idée qu'il a de lui-même; — il devient intelligence.

Dire que la force génératrice devient substance,

c'est dire que de ce point, de ce germe, d'où naît l'organisme corporel, naît encore dès la naissance de celui-ci une force indépendante du même organisme, parce qu'elle s'est substantialisée en elle-même; c'est dire qu'il naît une âme, — une intelligence, qui, fille d'une même mère, a avec la force qui a engendré l'organisme corporel une parfaite correspondance et harmonie; ce sont deux principes divers qui ont un point de contact commun, — celui dont ils sont nés tous deux et dans lequel ils s'harmonisent complètement, bien que dans leur vie, dans leur développement ils paraissent divers d'instincts, d'inclinations, de passions, et souvent opposés. Dans ce système on comprend et on explique rationnellement le commerce de l'âme et du corps sans avoir besoin de recourir à aucun miracle; ce qui, — pour autant que je sache, ne se rencontre dans aucun autre système. Aussi l'avantage qu'il présente est-il évident.

Quand la force qui est restée dans l'organisme corporel, agit sur lui — et le dissout pour former d'autres organismes d'espèces différentes, le lien qui unissait l'âme et le corps se brise, — et l'âme existe séparée du corps, comme substance spirituelle. Elle ne meurt pas, parce qu'elle n'est pas soumise aux lois des autres choses; la vertu génératrice s'exerce toujours, dans celles-ci, — et quand elle les a formées, agissant encore sur elles comme force génératrice, elle les détruit pour en former d'autres; dans la substance spirituelle, — qui est la force même arrivée à son plus haut degré, et substantialisée en elle-même, cette force ne s'exerce plus sur la chose, mais sur l'idée que la chose a d'elle-même (c'est en quoi consiste le propre caractère de la véritable substance), — et elle

engendre d'autres idées, elle engendre un monde intellectuel qui est la fin dernière de la création, et la raison morale du monde. Il naît donc un monde d'idées, — un monde intellectuel créé qui n'est pas un indigne pendant au monde divin.

Nous sommes partis du monde des idées et nous y revenons; — nous sommes partis de la raison infinie de Dieu, et par une voie fort simple et toute rationnelle, sans troubler la grande unité des choses créées et incréées, non moins que leur ordre et leur harmonie, nous arrivons encore à la raison, — à la raison finie des créatures. Le plus grand existe; — par la création naît le plus petit qui se perfectionnant insensiblement, nous ramène au plus grand dans l'ordre des créations. Le monde est créé; — par lui-même, par une loi naturelle, il se forme, s'édifie; — l'âme est le couronnement de l'édifice; elle est la cause finale de la création. L'âme s'est substantialisée; — l'âme est née dans le monde pour être immortelle. Cette pensée et la théorie sur laquelle elle se fonde, je serais tenté de les croire aussi hardies et vraies qu'originales et profondes, si je devais en juger par l'enthousiasme qu'elles excitent en moi, quand j'y pense; mais je puis me tromper en jugeant mes propres idées, — et connaissant la faillibilité humaine, ainsi que la faiblesse de mon esprit, avant d'arrêter mon opinion sur ce point, j'en appelle au jugement de l'homme illustre auquel j'adresse mon travail, non moins qu'au jugement des philosophes éminents qui conservent dans tous les pays l'honneur et les gloires des traditions de la philosophie ancienne.

L'exposition de cette partie si importante de ma philosophie semblera peut-être imparfaite à cause des

répétitions qui s'y trouvent; — mais je n'ai pas cru devoir les corriger. Il m'importait avant tout d'être compris — et partant d'exprimer ma pensée de la manière la plus complète, dans toute son intégrité; et j'ai reconnu que je n'aurais rien pu retrancher de cette exposition sans nuire à la clarté et sans laisser la voie ouverte à des douteuses et fausses interprétations. Dans cette partie de mon exposition, j'ai sacrifié les convenances esthétiques aux convenances scientifiques, — et partout, même dans les autres parties où le lecteur rencontrera des répétitions, il voudra bien me les pardonner, en les attribuant à des raisons scientifiques; — et pour juger de mon ouvrage dans son entier, il daignera, je l'en prie, considérer l'ensemble des pensées, leur unité, leur enchaînement logique, leur nécessité métaphysique, leur vérité géométrique.

L'âme, esprit humain, est l'image de la substance infinie; — elle-même est une substance. Il n'y a de vraies substances que les substances spirituelles; — est substance ce qui ne meurt pas, qu'il soit créé ou incréé, qu'il soit né ou existant de toute éternité. L'âme est comme Dieu un monde intellectuel, — et comme en Dieu il y a une idée unique pour fondement de toutes ses idées, et c'est l'idée de lui-même, de même dans l'âme il y a une idée unique qui est le fondement de toutes ses idées, et c'est celle que l'âme a ou peut avoir d'elle-même. C'est là une idée générale; — est-ce une idée innée? Est-ce une idée donnée à l'âme comme une matière sur laquelle doit s'exercer le travail déductif de l'esprit humain? Ou n'est-elle pas plutôt acquise par l'expérience et par l'induction? Pouvons-nous acquérir une idée complète de nous-mêmes, si

nous ne l'avons pas reçue dès la naissance, — et alors de quelle manière ? Quelles sont les limites de cette connaissance ?

Il n'y a pas d'idée qui ne s'acquière par expérience sensible ; — et c'est aussi de cette manière que l'âme acquiert l'idée d'elle-même. L'âme se sent ; — la sensibilité élevée à sa plus haute puissance devient esprit ; ainsi l'âme a la conscience d'elle-même, c'est-à-dire, — elle se connaît parce qu'elle se sent. Et c'est aussi de cette manière, c'est-à-dire, — par une induction fondée sur l'expérience, que nous acquérons toutes nos idées par rapport à Dieu, à la création, à la formation du monde et de l'âme, sans lesquelles l'idée de l'âme et l'âme elle-même ne seraient pas possibles. Cependant notre induction, — comme toutes les inductions, quand la déduction ne les a pas encore confirmées, reste à l'état d'hypothèse, et c'est pour cette raison que je l'appellerai simplement — *hypothèse philosophique*.

Après avoir ainsi déterminé le degré de notre certitude relativement à la doctrine que je viens d'exposer, — je me remets à examiner les limites de notre connaissance par rapport à nous-mêmes.

Dieu a l'idée de l'âme — et il voit en elle toutes les modifications possibles, toutes les manières d'être, de sentir, de penser et de vouloir, c'est-à-dire, il voit en elle toutes les idées moins générales qu'elle contient, — et il les voit, non par déduction, mais par intuition ; c'est en quoi la connaissance divine diffère de la connaissance humaine.

Or si nous avons de l'âme une telle idée, c'est-à-dire, — si une telle idée était en nous actuellement, nous pourrions par déduction former la science de

l'âme ; mais une telle idée, quoique innée en nous, est en nous potentiellement. L'expérience interne et la réflexion nous la révèlent de jour en jour, c'est-à-dire, — de potentielle elles la font réelle ; elles font que ce qui était obscur et confus devient clair et distinct.

C'est dans cette transformation de potentialité en réalité que réside le progrès, — aussi bien pour les individus que pour les nations et l'humanité.

L'idée de l'âme est dans l'âme potentiellement ; — elle devient réelle, elle s'y actualise à mesure que les puissances de l'âme vont s'actualisant et agissant au dehors, — à mesure que l'âme sent une plus grande partie d'elle-même, — à mesure qu'augmente l'expérience que l'âme a d'elle-même. C'est donc par l'expérience que l'idée innée, potentielle se transforme en acquise, en réelle, — que l'idée obscure et confuse devient claire et distincte, — que les instincts revêtent la nature et l'aspect d'inclinations libres ; c'est par l'induction que l'âme peut parvenir à la connaissance de son idée exemplaire, de laquelle elle pourra ensuite former par déduction la science d'elle-même ; — c'est par induction que l'âme peut se connaître elle-même. Ainsi se montrent les limites de notre connaissance relativement à l'âme ; — nous n'avons pas une connaissance absolue de nous-mêmes ; mais nous pouvons l'avoir. Elle constitue proprement l'objet de la philosophie ; — la philosophie est la psychologie ; toutes les autres parties de la philosophie sont et ont été des hypothèses plus ou moins rationnelles et ingénieuses, ou des aberrations d'intelligences égarées.

J'ai dit que nous pouvons avoir une science absolue de nous-mêmes, parce qu'aucune partie de nous ne peut rester cachée ; — l'âme se sent elle-même et elle

a la conscience de soi ; partant elle sait qu'elle sait, qu'elle pense, qu'elle veut ; elle apprend des faits sensitifs, intellectuels et moraux, — ceux qui se sont manifestés en elle-même et ceux qui se sont manifestés dans d'autres ; non-seulement ceux qui furent sentis par les âmes contemporaines, — mais aussi ceux sentis et connus par toutes les générations précédentes ; ainsi à son expérience elle ajoute toujours l'expérience de tous les hommes vivants ou morts, de toutes les générations présentes ou passées. Et quoique tout ce qu'il y a de potentiel dans l'âme, ne se soit pas encore actualisé, ou devenu réel, — quoiqu'à l'individu humain et à l'humanité il reste encore un long chemin à parcourir, — que le progrès humain et social soit encore indéfini, cependant sur cette partie d'expérience qui est si grande, nous pouvons déjà fonder des inductions sévères qui nous découvrent une grande partie des mystères psychologiques. Quand toutes les idées que renferme l'idée générale de l'âme se seront développées, — quand l'âme aura actualisé toutes ses potentialités, — quand tous les faits humains possibles et dans l'intérieur de la conscience, et hors d'elle dans le monde social, se seront révélés, c'est-à-dire, quand l'âme se sera complètement perfectionnée, — quand la civilisation sera un fait accompli, — quand le progrès se sera réalisé et nous aura conduits à la perfection alors nous aurons une idée complète de nous, et nous pourrons former *a priori* la science de nous-mêmes, — science humaine et sociale, psychologie et philosophie de l'histoire ; car ces sciences sont sœurs, bien plus, ce n'est qu'une même science, la science de l'homme, et elles répondent au — *connais-toi toi-même* — des anciens.

Le développement des faits humains et sociaux répond au développement des idées ; — or celles-ci ne se développent pas au hasard, mais en vertu de la puissance génératrice qui est dans l'intelligence, — par une loi logique, qui gouverne aussi par la même raison le développement des faits humains et sociaux.

Donnez un certain ordre d'idées, et vous aurez un certain ordre de faits, — de même qu'étant donné un certain ordre d'idées, nous voyons aussi se donner un certain ordre de choses, un certain monde. Les idées sont nécessairement reliées entre elles, — et l'une se développe de l'autre dans le temps ; et ici dans l'ordre des idées, il arrive ce que nous avons vu dans l'ordre des choses, quoiqu'en sens inverse ; dans celui-ci le premier à exister est le général, et le dernier est le singulier, — tandis que dans celui-là les premières sont les idées moindres, les idées individuelles, fruits de l'expérience ; auxquelles dans l'ordre des faits correspond la barbarie, parce que l'énergie génératrice de l'intelligence est d'abord faible ; — puis se succèdent des idées toujours plus grandes, c'est-à-dire, plus générales et plus étendues, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus grande généralité. Alors est achevée l'œuvre inductive de l'intelligence et commence la déduction ; — la science du progrès est complète ; — la philosophie est devenue une science ; — la civilisation est parfaite ; — le thermomètre de la civilisation marque le plus haut degré.

J'ai parlé d'idées qui se développent de l'intelligence — et qui sont d'abord moindres, c'est-à-dire, particulières, parce que la vertu de l'intelligence est moindre, et partant des faits moindres, et une civilisation moindre ; — puis elles se font toujours et pas à pas plus grandes, plus étendues et plus générales,

et partant des faits plus grands et une civilisation plus grande. Ici se dressent de vant nous quelques questions fort importantes.

La première est la question de l'origine des idées, — s'il y a des idées innées; — question absurde, à moins qu'on n'entende par elle, s'il y a des idées acquises autrement que par l'expérience sensible externe. Dans ce cas il n'y a pas un homme sensé, qui puisse contester que nous acquérons beaucoup d'idées par l'expérience interne, à moins qu'il ne nie que l'âme soit aussi quelque chose, ou qu'elle ait la vertu de se sentir elle-même; — choses absurdes. La question de l'origine des idées est très-simple et d'une solution très-certaine; — il est donc surprenant que le génie de tant de philosophes se soit égaré dans cette question.

Une autre question se présente aussi en ce moment, — et bien plus difficile et plus grave, car de sa solution dépendent l'explication de tout le progrès philosophique depuis Thalès jusqu'aux philosophes de nos jours, et l'avenir de la philosophie.

Comme l'âme de chaque individu va s'actualisant de jour en jour et plus ou moins complètement, suivant sa profondeur, — et qu'elle réfléchit l'état d'un âge, d'un peuple, de même l'humanité va se réalisant de siècle en siècle. L'intelligence de Dieu est inépuisable, immense; l'unité éminemment simple de l'idée de Dieu, — qui retire de là l'unité si simple de son intelligence et de tout son être, renferme un ordre d'idées, immense, infini, inépuisable. De l'ordre des idées divines passant à l'ordre des faits divins, savoir, des choses créées, — nous trouvons aussi une infinité innombrable de choses que Dieu peut produire et créer, mais qui ne sont

pas infinies *potentiellement*; autrement ce seraient des actualisations de l'idée de Dieu, — ce seraient des êtres égaux à Dieu, car, à l'exception de l'intelligence de Dieu, il n'y a rien de *potentiellement* infini. Ainsi l'intelligence humaine qui est créée, aura-t-elle, peut-être, une potentialité d'idées, de laquelle procède une potentialité correspondante de faits, indéfinie, — mais non infinie et inépuisable. L'intelligence humaine est potentiellement indéfinie, — et la puissance de l'homme et de l'humanité est toujours en rapport avec leur science actuelle. Or cette potentialité de l'intelligence humaine, à laquelle correspondent parfaitement les faits humains et sociaux, se développe peu à peu. L'âme se connaît parce qu'elle se sent, — et elle se sent parce qu'elle *peut* et qu'elle *est*; ainsi les premières idées que l'âme a d'elle-même sont particulières; puis l'âme marchant de progrès en progrès, généralise les idées particulières, — tente de s'élever à l'idée générale, expression de son espèce, à son idée exemplaire, — tente de se connaître de la même manière que Dieu la connaît. C'est cette tendance et la capacité d'induire qui la satisfait, et d'où provient la puissance de déduire, — qui rend l'homme capable de connaissance et de science, qui le distingue des bêtes, qui fait que l'âme est la force génératrice du monde parvenue au plus haut période de son développement, c'est-à-dire, qu'elle est cette force substantialisée en elle-même. A mesure que la potentialité de l'âme va s'actualisant, nous connaissons de nouveaux faits; — or toute sa potentialité doit s'actualiser dans le temps, parce que cela est dans la nature des forces, et que l'âme est une de ces substances dont la force est l'essence. Il n'y a rien dans l'âme si ce n'est la

force; tout son être est dans la puissance, — et toute sa puissance pouvant se voir un jour, nous pourrions un jour avoir l'idée de nous, et par déduction, sans égard à l'expérience, nous pourrions *a priori* former la science de l'homme et de l'humanité.

Et remarquez qu'ici je parle de l'âme, — et non d'une âme; ici je parle de l'humanité, de l'homme — et non d'un homme, bien que les lois, qui président au développement et à l'actualisation de l'homme, soient les mêmes que celles qui président au développement et à l'actualisation de l'humanité. Vis-à-vis de la science et de la civilisation, — vis-à-vis du progrès final, l'homme n'est rien; le plus souvent il apparaît et disparaît sans avoir même laissé après lui une trace sensible de son existence. Les générations passent, — et c'est déjà beaucoup quand elles transmettent à la postérité une nouvelle idée et leur fournissent la matière d'un nouveau fait. L'idée produit le fait; — si elle est contestée, l'effet en est semblable à celui de la vapeur enfermée dans une chaudière, et continuant à se développer; elle est semblable à un torrent dont les eaux gonflées rencontrent un obstacle dans son lit; alors naissent les révolutions; — plus la résistance a été longue, grave et obstinée, plus la révolution sera terrible; alors reviendront les jours de la terreur, les jours de 93. Une idée, quand elle est née, fait inexorablement son cours; — les lois logiques sont nécessaires comme les lois physiques, et enveloppent dans leur cours ceux qui ne les respectent pas.

L'homme emploie les forces naturelles suivant ses intentions et ses besoins, lorsqu'il les a connues; ainsi comme dans l'ordre de la nature savoir c'est pouvoir, — de même dans l'ordre des choses humaines.

et sociales, dans le gouvernement de lui-même comme dans le gouvernement des Etats, l'homme peut autant qu'il sait; la psychologie et la philosophie de l'histoire sont les vraies conseillères de toute bonne politique; moindre est la puissance d'un pays où la science est moindre, où un empirisme qui est synonyme d'ignorance, l'emporte partout.

Mais je dois revenir à l'ordre primitif des idées. Toutes les idées générales se forment par induction ou des idées particulières acquises par l'expérience externe, — ou des idées particulières acquises par l'expérience interne. Chaque individu a des choses externes de la nature une expérience particulière et propre à lui, — suivant les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles il a vécu; ainsi les idées particulières acquises par cette voie ne sont pas dans l'esprit de tous constituées des mêmes éléments, — ainsi les idées générales, auxquelles chacun, se fondant sur de telles idées particulières d'origine externe, est arrivé par induction, si dans l'induction il n'y a aucune erreur, elles sont vraies, mais elles sont incomplètes. Chaque individu, — par cela même qu'il est un individu et qu'il est un être divers des autres individus, a eu de lui, de son âme une expérience particulière; en outre les modifications de l'âme et souvent ses pensées et ses actions étant occasionnées par des circonstances externes, — et celles-ci, comme je l'ai déjà dit, étant aussi variées que sont variés et divers les individus humains, les idées particulières acquises par expérience interne, ne sont pas non plus les mêmes dans chaque individu; — ainsi les idées générales qui s'en forment par induction sont aussi différentes suivant les individus, parce que leur principe, leur base

ne sont jamais les mêmes; si donc dans l'induction il n'y a pas d'erreur, ces idées générales sont vraies, mais incomplètes; — c'est à l'aide de ces principes si simples que nous pouvons résoudre plusieurs questions de la plus haute importance.

La question si les idées générales sont aussi des abstractions ou des réalités, peut avoir plusieurs sens: — 1° Si ces idées sont des choses, et alors la question est absurde; — 2° Si à ces idées correspondent des réalités; mais pas même ces termes ne rendent bien la question, parce qu'alors, pour certaines idées générales, nous devrions répondre que ce sont des réalités, — et pour d'autres, que ce sont des abstractions. Bien plus; la question ainsi conçue est plus absurde encore, parce qu'en ce cas les possibilités éternelles seraient des abstractions; — l'intelligence divine elle-même serait une abstraction, une création de l'intelligence humaine.

Comment devons-nous poser cette question? Les idées générales sont toutes des réalités, quand elles sont vraies; — ainsi nous pourrions poser la question en ces termes: les idées générales sont-elles vraies? Les idées générales sont vraies et partant réelles, quand elles sont rationnelles, — quand elles sont une conséquence logique de l'intelligence, — quand elles sont les fruits d'une exacte et véritable induction. Mais, comme je l'ai déjà dit, bien que vraies, — elles sont incomplètes, imparfaites, parce que l'expérience externe et l'interne de chaque individu sont diverses de celles des autres; — les idées générales de chacun ont un caractère particulier et ne sont pas identiques aux idées générales des autres. Il faut donc distinguer avec soin la philosophie des systèmes philosophiques.

La philosophie est la science de l'âme; elle est toute expérimentale; — l'induction en est l'instrument; un jour elle deviendra une vraie science, fondée sur la déduction, lorsque l'analyse sévère des faits, de tous les faits de l'âme, — faits que nous présentent l'histoire de la philosophie et l'histoire civile, politique et religieuse des peuples, nous en aura donné l'idée générale et complète, l'idée exemplaire, telle qu'elle est dans l'intelligence divine; — alors nous pourrons *a priori* en déduire toutes les potentialités humaines et sociales. Ainsi la philosophie comprend et la psychologie qui est la science de l'âme considérée en elle-même et isolément, — et la philosophie de l'histoire qui est la science de l'âme considérée comme partie d'un grand tout, c'est-à-dire, de l'humanité. L'homme et l'humanité sont l'objet vrai et réel de la philosophie.

Un illustre écrivain, — qui est aussi un des plus éminents philosophes de l'Italie contemporaine, le professeur Auguste Conti, semble avoir déjà fait allusion à cette nouvelle manière de comprendre la philosophie; et cela dans un programme de philosophie qui, — bien que ne portant pas par sa nature le nom de l'auteur, paraît cependant devoir lui être attribué; une pareille nouveauté, si importante et si vraie, fut mal comprise ou mal interprétée par le plus grand nombre; — beaucoup la condamnèrent parce qu'ils ne pouvaient qu'avec peine se plier au nouvel et difficile travail qui leur était imposé, c'est-à-dire, à une reconstruction de la philosophie; ils n'avaient plus les habitudes de l'étude et des méditations; — d'autres, comme il arrive souvent en pareil cas, la tournèrent en ridicule et la bafouèrent, ne pouvant souffrir qu'une pensée utile et

féconde eût germé dans une autre intelligence. Moi, j'ai foi dans son triomphe; — elle répond à un besoin de la science moderne, à un instinct de notre siècle, et le seul fait d'avoir trouvé une place naturelle et légitime parmi les conséquences de mon système, sera, je crois, pour celui-ci un titre à l'examen des savants.

On a parlé jusqu'ici de philosophie; — on a beaucoup écrit à propos de philosophie et de telle façon que la conscience universelle a été amenée à la conviction, qu'elle est une science nébuleuse, — la science de certaines choses qu'on disait abstraites parce qu'elles semblaient impossibles et inintelligibles, — une science inutile sur laquelle un grand nombre de génies distingués auraient consumé un temps et une force d'intelligence qu'ils auraient pu et dû employer plus utilement, pour le bien de l'humanité; — jusqu'ici on a appelé la philosophie la science de l'être, de la vérité, du bien et d'abstractions semblables, dans lesquelles on ne comprend rien — et où l'on chercherait en vain à comprendre; jusqu'ici on a confondu la philosophie avec les systèmes philosophiques; — étrange et inexplicable confusion!

Tandis que la philosophie est la science des idées et de la loi de leur formation — et qu'elle est ainsi la science des faits humains et sociaux qui naissent des idées, et de leurs lois, le système philosophique est une hypothèse plutôt qu'une doctrine ou une science.

Tous les systèmes se sont formés par déduction; — dans un de mes précédents ouvrages, dans l'*Analyse historique de la philosophie de Locke*, je crois avoir démontré avec une vérité mathématique que le même système de Locke cru jusqu'à présent — et proclamé expérimental, avait eu dans l'intelligence de l'auteur

une origine déductive. Dominée par une idée générale, l'intelligence de l'auteur forma un système pour la développer, mais il n'eut pas la conscience de ce fait; — il s'était fait une illusion complète sur le procédé de sa pensée; — il ne l'avait pas sentie, il ne l'avait pas comprise.

Tous les systèmes se formant par déduction, doivent être fondés sur une idée générale; — ainsi ils présupposent déjà un travail inductif de l'intelligence. Or le système, ou sa formation consiste dans les opérations suivantes :

1° Dans l'induction d'une idée générale;

2° Dans une généralisation arbitraire et très-étendue de l'idée générale acquise par une légitime induction, de telle manière qu'on considère comme contenues en elle et comme découlant d'elle toutes les idées réelles et possibles, — même celles qui n'y sont pas contenues et qui ne pourraient pas s'en déduire;

3° Dans la déduction progressive de l'idée générale qui domine en conséquence toute l'intelligence du philosophe, de toutes les idées particulières qui sont, ou légitimement ou arbitrairement contenues dans l'idée générale; — ainsi l'on forme une théorie de l'univers, de l'homme, du monde et de Dieu, du créé et de l'incrélé, du réel et du possible.

Ces opérations, l'esprit les fait sans en avoir la conscience, — et il les continue jusqu'à ce que l'idée générale, qui est le sujet de ce travail interne et inaperçu, le domine entièrement et produise diverses classes d'idées logiquement enchaînées entre elles, relatives à l'homme, au monde et à Dieu, — lesquelles constituent un système; or si ces idées se représentent,

suivant leur silencieuse génération, — suivant le nœud de leur causalité, et non suivant leurs occasions, comme ont fait jusqu'ici les historiens de la philosophie, — si le système se réduit à sa forme logique, rigoureuse et sévère (comme je le fais dans mon histoire, dont les deux premières livraisons ont déjà vu le jour et la troisième aussi aurait déjà paru, si la présente publication ne m'avait fait suspendre ce travail), ces opérations de l'esprit, dis-je, dans la formation du système se découvrent, — et l'on y découvre ce qu'il y a de vrai et de faux, c'est-à-dire, de rationnel et d'irrationnel, de logique et d'illogique. L'histoire critique, telle que je l'ai faite, démontre pratiquement ce que contient l'idée générale, qui est la base du système et ce qu'on peut en déduire, — et démontre encore ce qu'on ne peut en déduire pour n'y être pas contenu. Elle démontre et l'erreur que le philosophe a commise dans son induction — et celle commise dans sa déduction. Nous avons démontré que l'idée générale, d'où est parti le philosophe, est vraie, — mais imparfaite, et qu'ainsi l'auteur du système ayant par une des ces opérations de son esprit, dont il n'avait pas conscience, supposé parfaite l'idée fondamentale de son système, a commis une grave erreur ; et puisque nous avons encore démontré avec une égale vérité que les idées générales, qui sont la base de divers systèmes, ne sont pas et ne pourraient pas toujours être les mêmes pour tous, ou même seulement pour plusieurs, — on comprend facilement comment et pourquoi un système ne peut jamais coexister avec les autres ; mais chaque système est l'absolue négation de tous les autres. Si l'un est vrai, tous les autres sont faux ; — or il n'y a pas de critérium rationnel pour

juger de leur vérité, — et de là naît une grande confusion, une anarchie complète dans le monde des philosophes, une véritable confusion où l'on parle mille langues que personne ne comprend, pas même celui qui parle. Tel est le spectacle que présente l'histoire traditionnelle, non critique, de la philosophie.

Si l'on devait s'en tenir aux enseignements de l'histoire traditionnelle, — la philosophie serait la négation de cette raison même dont elle est une splendide émanation. Dans la pensée philosophique, — dans l'histoire de la philosophie, il doit y avoir une grande, une imposante, une majestueuse unité, comme dans Dieu, comme dans le monde, comme dans l'intelligence humaine, comme dans les œuvres humaines. Partout, dans l'ordre des idées aussi bien que dans l'ordre des choses, — dans l'incréé aussi bien que dans le créé, je ne vois, je ne sais comprendre qu'une seule, une grandiose, une immense unité jointe à la plus admirable simplicité; c'est ainsi que ma philosophie représente le monde idéal et le monde réel. Cette même unité, je la vois par conséquent dans la pensée philosophique; — et les divergences que j'y trouve sont ou apparentes, ou réelles; mais dans ce dernier cas, elles sont toujours les conséquences d'une erreur logique d'induction ou de déduction, elles sont toujours irrationnelles, — et en conséquence, elles sont des impossibilités idéales, — et partant elles sont encore des impossibilités réelles. Réduisez le système à une forme logique rigoureuse, — montrez-en les contradictions par l'histoire critique, et vous ne verrez plus de divergences, plus de contradictions d'opinions philosophiques; — vous ne verrez plus de systèmes,

mais une multitude de faits, qui tous, bien que par des voies diverses, convergent vers un seul et même point, — qui tour à tour s'aident, se développent et se complètent.

Tel est le but, — tel sera le résultat de mon histoire critique, qui, mal comprise, ou peut-être trop comprise, m'a valu d'acribes critiques — critiques qui me furent d'autant plus nuisibles que l'opinion de leurs auteurs avait de l'autorité aux yeux du public. En Italie si quelques esprits élevés, honnêtes et généreux cherchent à créer une vie intellectuelle, d'autres, au contraire, s'efforcent de l'étouffer, — ou du moins d'en empêcher le développement, et ils trouvent un puissant auxiliaire dans l'inertie du grand nombre; — c'est là un véritable fléau et l'obstacle le plus sérieux à tout progrès. Vers la fin de 1868 un homme éminent et honoré à juste titre de la considération générale, — avait essayé, mais en vain, de constituer à Turin un Comité promoteur pour des lectures publiques. Cette tentative ayant avorté, un de nos écrivains populaires les plus distingués, publia dans un journal de Turin un feuilleton, dans lequel, jetant un coup d'œil sur l'état des études scientifiques en Italie, il exprima le regret qu'il n'y eût pas ici, comme dans d'autres pays où le mouvement intellectuel est plus développé, des soldats de la science, — et expliqua ce fait étrange et singulier, par la peur que les généraux de la science ont ici des soldats. Je n'apprécie pas cette observation assez fine; — je me borne à la citer, et j'admire la courageuse franchise de ce critique. Quant à moi et aux sévères censures que m'ont values de la part de quelques professeurs mes travaux historiques, censures auxquelles, à mon avis, mon ouvrage ac-

tuel répond suffisamment, — j'ai si peu de foi dans mon génie et dans les œuvres de ma raison que je n'admets pas même le soupçon qu'on puisse y appliquer ce jugement. Toutes les fois qu'une vieille idée meurt, — et qu'il en naît une nouvelle, il arrive dans le monde intellectuel ce qui arrive dans les régions atmosphériques, à l'approche de deux courants de nuées chargées d'électricité et poussées par les vents en sens contraire: il s'en dégage d'abord une étincelle électrique; — la foudre éclate, et tandis qu'une chose est menacée de mort, une autre brille d'espérance; — c'est la vie.

L'histoire traditionnelle de la philosophie a fait son temps, maintenant s'ouvre l'ère de l'histoire critique; — c'est la philosophie qui fut la créatrice de l'esprit critique, qui, s'étant d'abord puissamment révélé dans J.-B. Vico, comme je le démontrerai dans un ouvrage de longue haleine, auquel j'ai déjà mis la main, — donna la naissance et la vie aux merveilles des sciences modernes, découvrit et sonda les secrets les plus cachés de la vieille humanité; — mais la philosophie, et c'est toujours ce qui arrive en semblable cas, fut la dernière à s'en prévaloir. Jusqu'ici — et presque toutes les histoires de la philosophie en font ample témoignage, on a su en philosophie ce que c'était que la critique philosophique, mais on n'a compris ce qu'était la vraie critique historique. Il était donc tout naturel que la nouveauté de la pensée, — reconnue et proclamée par un des juges les plus compétents qu'il y eût alors en Europe, engageât plusieurs à la combattre; bien plus, il aurait été naturel aussi que la charité patriotique de ces combattants, eût abattu mon courage à tel point que j'aurais abandonné l'œu-

vre commencée, — si le jugement autorisé et incontestable du plus illustre historien de la philosophie, d'une des personifications les plus éminentes de la pensée allemande moderne, de M. H. Ritter, — à qui, puisqu'il n'est plus, il m'est permis de rendre cet hommage si mérité, ne m'avait, en reconnaissant la nouveauté de l'œuvre et sa féconde utilité, animé, encouragé à la poursuivre. ///

Reprenons maintenant le fil de notre première pensée. L'idée générale, base du système, perd la valeur absolue et universelle que lui attribue l'auteur du système, égaré par une erreur logique d'induction, — et elle acquiert sa vraie valeur partielle, aussitôt qu'il est démontré et admis qu'elle est bien vraie, mais non parfaite. Là même, où la déduction est rigoureuse, s'il lui manque la logique de l'induction, le système est un avortement de l'intelligence; et ce qui est irrationnel, est impossible dans l'ordre des idées comme dans l'ordre des faits; — c'est un fantôme, c'est un rêve. Dès que nous aurons relevé, démontré et corrigé toutes les erreurs commises par le philosophe dans son travail inductif, — dès que nous serons persuadés que l'idée fondamentale du système est vraie, mais imparfaite et incomplète, puisque tout ce qui est vrai est rationnel, — et qu'entre tout ce qui est rationnel, il y a une convenance et une harmonie parfaites, toutes les divergences philosophiques, éloignées ou prochaines, s'effaceront; et là où il y a actuellement confusion d'opinions, il se formera par le complètement mutuel de toutes, une opinion unique; — là où se mélangent mille langues, il n'y en aura plus qu'une; — au désordre succéderont l'ordre et l'harmonie; — à la multiplicité, l'unité. La pensée philosophique nous ap-

*1) Goettingische gelehrte Anzeigen, unter der Aufsicht
des Königl. Ges. 11. 11. 1844 (unvollständig)
S. 110 u. 111*

paraîtra alors comme un fleuve immense formé d'une infinité de courants, et qui s'avancant de siècle en siècle avec une lenteur uniforme, gouverné nécessairement par les lois de la gravité, s'approche de la mer où il doit se jeter; — et les erreurs logiques, nous pourrions les comparer à ces courants qui s'égarant dans une direction contraire à celle du fleuve, vont se perdre dans un désert sablonneux, ou mourir au pied d'une montagne et ne concourent pas au progrès général.

La pensée philosophique nous apparaîtra alors dans sa majestueuse unité, se développant et avançant dans sa marche, — obéissant à des lois aussi fixes, aussi certaines que celles qui régissent le mouvement des cieux. Démontrer cette unité, ce progrès continu et jamais interrompu, ainsi que les lois de ce progrès, — telle est précisément la tâche que j'entreprends dans mon histoire critique de la philosophie, déjà commencée, et que j'espère, si Dieu me seconde, conduire à tel point qu'elle puisse être utile à notre science de prédilection.

Je dois faire observer que je me borne pour le moment à esquisser l'histoire critique de chaque système, — et qu'alors que je les aurai tous examinés au flambeau de la critique, je les rapprocherai, je montrerai le lien qui les unit; ce travail qui est précisément celui dont Ritter a relevé l'absence dans mon histoire, je me réserve de le faire quand j'en aurai préparé toute la matière; — en ce moment je ne le pourrais pas. Il est encore un autre travail que je médite, — et Ritter lui-même avec sa perspicacité l'a entrevu dans mon ouvrage historique; c'est la déduction d'une conclusion pratique, — c'est une doctrine à déduire de mes principes historiques.

L'histoire critique, en nous exposant l'histoire des idées philosophiques suivant leur développement rationnel et en démontrant les lois de leur génération, nous fera connaître beaucoup de faits intellectuels et les lois respectives de leur formation; — elle nous fera connaître une grande partie de nous-mêmes et sera d'une aide puissante à la philosophie, à la science. Et telle doit toujours être l'histoire; — comme élément de curiosité, l'histoire ne mérite pas même un regard; elle doit tendre à la science, — et quand elle n'est pas un instrument de science, elle est inutile; s'en soucier, c'est perdre son temps.

Et voilà pourquoi, — en exposant au point de vue de la critique les systèmes de philosophie, je ne raconte de la vie de leurs auteurs que les faits, s'il y en a, qui servent à nous expliquer quelque partie de leur système, à nous en rendre raison; — pourquoi je ne raconte que les faits entre lesquels et quelque point de leur système nous voyons clairement et nettement le lien de causalité. Du reste la vie intellectuelle de tout grand penseur n'est jamais déterminée par les événements, par les vicissitudes de sa vie ordinaire, — comme feignent de croire ceux pour lesquels l'autorité et les usages traditionnels sont des lois suprêmes et éternelles; les causes vraies et efficientes de cette vie se trouvent seulement dans la vie intellectuelle d'un grand penseur qui a vécu antérieurement — et dont les idées par différentes voies et insensiblement ont pénétré dans l'intelligence d'un penseur nouveau et ont été le point de départ, d'où il a été conduit à un nouvel ordre de pensées, à une nouvelle philosophie. Comme les plantes naissent des plantes, les animaux des animaux, de même les idées naissent des idées, — et les

vicissitudes de la vie ont bien pu en être l'occasion, mais n'en sont jamais la cause efficiente. Or l'histoire des occasions peut plaire à la curiosité; — la seule qui intéresse la science, c'est celle des causes efficientes. Et si dans mon histoire critique je fais presque complètement abstraction des événements de la vie des auteurs dont je parle, c'est parce que mon ouvrage a purement et simplement un but scientifique; — les écrivains qui cherchent dans leurs ouvrages à satisfaire la curiosité de leurs lecteurs, sont, par rapport à ceux qui donnent satisfaction à l'instinct de la science, comme les marchands de bric-à-brac sont aux marchands d'objets nouvellement inventés, ou pas encore usés.

Ceux qui m'ont condamné pour avoir suivi cette méthode, reviendront, je n'en doute pas, de leur critique, — pour peu qu'ils y réfléchissent. Je dédaigne les ouvrages inutiles; — je ne cultive une idée, je ne me soucie d'un fait qu'autant que l'idée ou le fait m'offrent une nouvelle connaissance, qu'autant qu'ils me donnent un vrai résultat scientifique. Ajoutez à cela qu'une logique sévère domine mon intelligence et toutes ses opérations, et vous vous ferez une idée précise du caractère de mes écrits historiques aussi bien que de la méthode que j'y ai suivie, — méthode bien différente de l'ancienne et impuissante méthode, que la conscience scientifique des temps modernes a déjà condamnée, ou va condamner.

Voici en quoi consistent mes histoires critiques; — voici le procédé que je suis, le but que je me propose. Je cherche à y représenter la génération logique de chaque système; — je cherche à réduire chaque système à sa plus simple expression; — je cherche à

●

en faire un tout unique et organique au moyen de successives analyses et synthèses; — je cherche à donner à chaque système une forme géométrique en le dépouillant de toutes les parures oratoires; — je raconte simplement la naissance des idées, leur lutte, leur triomphe ou leur mort; — j'expose simplement les transformations qu'à chaque époque ont subies les intelligences des individus, et celles qu'a subies à travers les siècles la conscience des nations comme celle de l'humanité, et j'en décris les causes logiques et nécessaires. Ainsi mes écrits historiques, si on les considère isolément par rapport à chaque philosophie, manquent d'un mérite essentiel à notre époque, — celui du volume. Ne sentant que trop la faiblesse de mon intelligence, je doute beaucoup qu'ils aient un mérite réel et intrinsèque. Mais, quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils sont tels à pouvoir difficilement être estimés dans tout pays où règne l'habitude de juger des livres d'après leur poids, au lieu de les apprécier suivant le degré d'imagination, ou la puissance de raisonnement qu'on y trouve, — dans tout pays où l'on professe une vénération religieuse pour les musées d'antiquités.

Dans les pages précédentes j'ai parlé d'une corrélation entre les idées et les faits, — entre l'intelligence et la volonté; c'est ce qui reste encore à voir et à démontrer, car je n'ai pas dit jusqu'ici comment les faits naissent des idées, — comment de l'intelligence naissent la volonté et la liberté. Nous avons parlé des idées qui se transforment en faits, — des idées divines, qui, devenant des faits, donnent origine et forme à de nouvelles choses, à de nouvelles existences, et à l'existence même de l'intelligence humaine: ce

qu'on appelle création; — puis nous avons parlé des idées qui sont accueillies dans l'intelligence humaine, — qui font un digne et harmonique pendant aux idées divines, — qui font de l'intelligence humaine l'*omega* des existences, comme Dieu en est l'*alfa*, — qui nous représentent le monde comme une unité immense, réglée et harmonique, digne de la plus haute, de la plus sublime admiration, — qui nous font comprendre rationnellement le monde qui est hors de nous, comme celui que nous sentons en nous, — qui font disparaître toutes les difficultés de la philosophie, en dissipent toutes les obscurités, — et par lesquelles tout apparaît clair, simple, évident. Nous avons même parlé des idées humaines qui deviennent aussi des faits; — nous avons dit que les œuvres humaines sont moindres que les œuvres divines, autant que les idées humaines sont moindres que les idées divines, — autant que l'intelligence humaine est moindre que l'intelligence divine. Entre les idées et les faits il y a une parfaite corrélation; — l'effet ne peut être plus grand que la cause; — la force peut devenir tout ce qu'elle est et rien de plus; — le tonneau donne le vin qu'il contient et rien au-delà. Or toutes les œuvres humaines, les œuvres morales aussi bien que les intellectuelles, — les humaines, aussi bien que les sociales et politiques, — les œuvres littéraires, scientifiques et artistiques, aussi bien que les commerciales et industrielles, ont été précédées par les idées.

Les idées sont les phénomènes d'une force, dans l'ordre des choses humaines; — dans l'ordre des choses divines, il n'y a pas de phénomènes, parce qu'il n'y a pas de potentialités. Les idées *deviennent* dans l'intelligence humaine, — et c'est ainsi que ses potentia-

lités se développent et s'actualisent, — c'est ainsi que l'intelligence humaine progresse et se perfectionne. La cause et l'effet sont une seule chose, un seul tout; — ils forment une unité parfaite; — l'une est l'expression de l'autre et *vice-versa*, quoi qu'ils soient distincts et que l'une soit le phénomène de l'autre. Enlevez la cause, vous enlevez l'effet; enlevez l'effet, vous enlevez la cause; — une cause sans effet n'est pas une cause; un effet sans cause est une absurdité; — sans l'effet, on ne comprend pas la cause; sans la cause, on ne comprend pas l'effet; — intelligence et idées sont deux termes inséparables; l'un est nécessaire à l'autre, autant pour exister, que pour être compris de nous.

En Dieu, où tout est actuel, le sujet se confond avec l'objet, — la cause avec l'effet, — la force avec ses actes; l'idée divine n'est pas seulement inséparable réellement de l'intelligence divine, elle en est même inséparable rationnellement; — parler de l'une, c'est parler de l'autre et *vice-versa*; — l'une et l'autre n'ont pas d'apparences; — l'une, c'est l'autre.

Mais revenons à ce que j'ai dit plus haut; — les idées sont les phénomènes d'une force; et comme la force est une unité parfaite, ainsi ses phénomènes représentent une unité parfaite; — de là naissent l'organisme scientifique des idées et leur génération logique. Mais le phénomène produit n'est pas producteur; — il ne devient pas force; — ainsi les idées ne sont pas les causes des faits; elles en seront donc l'exemplaire, le modèle, le type. Cependant qu'une idée soit donnée et mûrie, — il est donné aussi un fait, de telle façon qu'une force étant donnée et mûrie; — il est donné une substance; de là la substantiation de l'âme.

L'idée n'est pas la cause du fait; — le fait est un phénomène; il est l'effet d'une cause, le produit d'une force; — mais quelle est la force que l'idée donnée et mère détermine à produire un fait correspondant à l'idée et dont l'idée est la loi et l'exemplaire? Est-ce la même force dont les idées sont des phénomènes, ou bien une autre?

Les idées ne peuvent exercer aucune action, quand même elle serait exemplaire, sur une force qui ne soit pas intelligence; — ainsi, si la force qui est la cause efficiente des idées, était une autre que celle qui est la cause efficiente des faits, puisque celle-là est l'âme humaine et qu'au-delà de l'âme humaine il n'y a d'autre intelligence que Dieu, Dieu serait la cause efficiente de tous les faits, de toutes les œuvres humaines — et les idées humaines en seraient simplement les occasions; ainsi nous tomberions dans un système analogue à celui des causes occasionnelles de Mallebranche, dans lequel pour expliquer les choses et les faits naturels on recourt à des occasions, à des moyens surnaturels. De semblables hypothèses scientifiques, je les ai déjà repoussées, et elles ne s'accordent point avec le caractère de mon système. Tout ce qui est naturel a une cause naturelle; — tout ce qui est rationnel a une cause rationnelle.

Puisque hors de Dieu il n'y a pas d'autre intelligence que l'intelligence humaine, nous avons un premier argument pour admettre que l'âme, étant la cause efficiente de ses idées, est également la cause efficiente de ses faits. Les idées *deviennent*, — et quand elles sont *devenues*, elles agissent sur l'âme humaine, sur les peuples, sur les nations, sur l'humanité, et la déterminent à agir et à transformer en un fait

l'idée devenue ; — de là naissent les faits humains individuels, sociaux, politiques et économiques. L'histoire qui est un récit de faits, est aussi un récit d'idées ; — il y a eu et il y a d'insignes historiens des nations et des peuples ; — mais il n'y a pas encore eu et n'existe pas encore d'historien de l'homme et de l'humanité.

Mais nous pouvons encore avoir un autre argument. Il est dans la nature de l'intelligence de penser comme de comprendre et de vouloir ; — de même que là où il y a une intelligence, il y a une idée, ainsi où il y a une force, il y a une action continue, perpétuelle, intérieure et extérieure ; — où il y a une intelligence, il y a une volonté ; — où il y a une idée, il y a un fait ; — bien plus, comprendre, savoir c'est vouloir. Dieu, souveraine intelligence, est aussi souveraine volonté ; — Dieu est tout-puissant parce qu'il est infiniment sage ; — bien plus ; en lui, puissance et sagesse sont un seul et identique attribut ; les séparer, c'est impossible. Dans Dieu, comprendre c'est vouloir ; — dans l'homme, la volonté naît de la compréhension ; c'est la même substance qui comprend et qui veut, — mais la volonté naît de l'intelligence, elle la suit et y correspond parfaitement. L'intelligence est la cause efficiente de la volonté, comme l'idée est la cause exemplaire du fait, — comme le phénomène de la volonté est modelé sur le phénomène de l'intelligence.

Dans l'homme, comme l'idée se distingue du fait, — comme l'idée et le fait *deviennent* successivement, ainsi l'intelligence se distingue de la volonté, — ainsi l'une et l'autre existent successivement, mais elles sont inséparables entre elles ; — l'une naît de l'autre nécessairement et toutes deux ont leur raison d'être

dans la substance spirituelle, dans l'âme. Donc l'âme est dotée de deux facultés : — l'intelligence et la volonté qui ont entre elles les rapports que nous venons d'indiquer. Cela est naturel, et on peut encore le déduire d'ailleurs.

L'âme a eu un commencement, elle a eu d'abord une existence potentielle; et comme là où il y a puissance, il y a action, il y a des facultés, — aussi là où il y a développement progressif, il y a succession et progrès de facultés aussi bien que de phénomènes; — d'abord il y a l'intelligence, puis la volonté; — d'abord les idées, puis les faits. En Dieu, il n'y a rien de potentiel; — en Dieu, comprendre c'est vouloir, c'est être; — en Dieu, le fait se confond avec l'idée.

Mais ici la logique du raisonnement soulève devant moi une grande difficulté : " Dieu est de toute éternité; „ — en lui, être c'est comprendre, c'est vouloir. Donc „ ses idées et les possibilités des choses sont éternelles; — donc toutes les choses possibles sont aussi „ éternelles. Le monde, et non-seulement le nôtre, mais „ tous les mondes possibles existent de toute éternité „ avec Dieu „. Voilà une grave difficulté qu'il faut résoudre avant d'avancer plus loin dans mes nombreuses déductions; — voilà une objection sérieuse à laquelle il faut répondre.

Dans cette argumentation, que nous allons réfuter, on suppose que par rapport à Dieu, vouloir c'est créer, — c'est-à-dire, que Dieu ne se suffit pas à lui-même; par cette supposition on limite les perfections divines. Mais il y a plus; — la création (et tout notre système en est une preuve lumineuse) est un fait successif; c'est une transformation des choses; — c'est un *devenir*, un être et un mourir, jusqu'à ce que surgisse

venue; —
s, sociaux,]
un récit de
eu et il y a
peuples; —
pas encore
nous pouv
Il est dans le
de compren
il y a une in
y a une force
le, intérieure
ence, il y a ur
un fait; — bi
ir. Dieu, souve
volonté; — D
iment sage; —
sont un seu
impossible. I
ans l'homme,
la même sul
s la volonté
rrespond par
iente de la
nplaire du f
é est model
ans l'hom
omme l'idé
l'intellig
et l'aut
insépara
saireme

... substance... de tout...
... Dieu... nous avons plus
... substance... par les vraies
... pas... par les choses qui
... substances. ne méritent pas ce
... apparences de substances;
... plus la naissance de nou-
... substances. mais nous
... sur l'horizon des idées tou-
... le noir des potentialités
... formalisant. Cela posé, si
... un fait successif, était
... par Dieu, vouloir c'était
... des potentialités; ce qui est
... divines ne sont pas essen-
... qu'elles puissent être.
... pas l'existence, nous savons
... l'existence d'un monde ou d'une
... dont l'architecture mer-
... est dans l'unité indé-
... de Dieu.
... vouloir; — créer c'est pour
... pourquoi Dieu a-t-il créé,
... cette volonté est-elle née en lui,
... mais je dis et j'affirme tout ce
... par ma raison guidée par mon hypothèse peut me
... et rien de plus.
... Mais il ne me semble pas avoir encore suffisan-
... démontré, d'après le principe de mon système.
... Dieu, vouloir n'est pas créer, — bien que créer
... Dieu veut et pense; il lui-même

ées; — or ces idées sont un organisme; tou-
viennent en une seule, — et dans celle-ci,
un exemplaire, Dieu voit par un seul acte
ple toutes les possibilités et se contemple
Celle idée est immense et infinie; — ainsi
out à la fois l'infinie sagesse et l'infinie
Voilà donc les attributs métaphysiques de
armonie avec ses attributs personnels; —
infinité et son immensité en harmonie avec
alité.

ard a été pour tant de philosophes anciens
s un problème qui a défié tous les efforts
ue; — dans mon système il a une expli-
le, naturelle et très-intelligible.

enons à l'idée unique, constituant l'intel-
ine, qui renferme l'unité infiniment simple
et leur infinie multiplicité, — où la per-
divine est en harmonie avec son infinité, —
at la loi et l'exemplaire du monde présent et
es mondes possibles; — où s'accordent les
, où s'identifient les différences. Voici de
la difficulté: " Si vouloir c'est créer, en Dieu
comprendre c'est vouloir; or comme Dieu est
éternité, ainsi de toute éternité il comprend,
et crée; — dans les actes divins, il n'a pas de
ion, parce qu'en Dieu il n'y a pas de potentia-
onc le monde existe de toute éternité. „ Mais
résentent à moi deux hypothèses également
es à ma doctrine, — et je crois nécessaire de
miner toutes les deux.

es les deux sont contredites et par l'expérience
la raison; — si elles étaient vraies, le monde
Dieu et Dieu serait le monde; — cette idée uni-

que, constitutrice de l'intelligence divine, vraie image de Dieu, aurait été réalisée; ainsi un autre être infini, immense, éternel, ou serait né dans le temps " hypothèse impossible, — ou coexisterait de toute éternité avec Dieu, ce qui équivaldrait à dire qu'il existerait de toute éternité deux substances infinies, Dieu et le monde, dont l'idée exemplaire serait parfaitement identique — et lesquelles seraient par conséquent une seule et même substance. Et de même que dans l'intelligence à laquelle il serait donné de voir l'idée exemplaire du monde, tout serait intuition, — point de raisonnement, — point de potentialité; ainsi le monde ne devrait pas *devenir*, mais être et rester immuable de toute éternité; — ce qui n'est pas.

En outre comme l'idée exemplaire d'un tel monde serait l'idée exemplaire de Dieu, c'est-à-dire celle dans laquelle Dieu voit par intuition tous les mondes, et le réel et les possibles, aussi bien que toutes les choses qu'ils renferment, — et desquelles une intelligence finie, mais parfaite pourrait, peut-être, par le raisonnement déduire aussi une semblable science; — comme il est de la nature des choses créées de naître, et de la nature des intelligences finies de raisonner; de même il serait de la nature d'un tel monde de *devenir*; — ainsi tous les mondes possibles seraient *devenus* de la même manière qu'est *devenu* notre monde d'après notre démonstration. Et comme la substantiation de la force génératrice de notre monde a donné naissance à notre âme, — de même la substantiation de cette force génératrice, qui, par sa toute puissance et son immensité, ne devrait plus se manifester successivement, et ne devrait plus se développer dans le temps, donnerait lieu à l'existence des substances lesquelles, sinon

actuellement, du moins potentiellement seraient aussi parfaites que Dieu.

Dans notre système, l'une et l'autre hypothèse sont également absurdes. L'immense, l'infini, — l'infiniment sage, l'infiniment puissant ne naît pas, ne *devient* pas; et si l'on admettait que vouloir c'est créer, il naîtrait et deviendrait; et nous aurions — ou une multitude de Dieux, qui n'auraient pas existé de toute éternité, mais qui seraient nés et *devenus*; — ou une multitude d'esprits, nés et devenus eux aussi, au-dessus desquels, diversement parfaits selon les perfections de divers mondes, existeraient une multitude d'esprits égaux à Dieu en sagesse et en puissance; — Dieu se multiplierait par la création; le *moi poserait le moi*, — et les existences successives qui deviennent dans le monde, formeraient les anneaux de la chaîne par laquelle le *moi se pose*, par laquelle Dieu se crée et se multiplie.

Donc, si l'on admet que le monde existe de toute éternité, on doit admettre que vouloir c'est créer; — mais si l'on admet qu'en Dieu vouloir c'est créer, on admet que Dieu *devient* lui-même. Dans mon système cette conclusion est inadmissible; — donc on ne peut admettre que le monde existe de toute éternité; — donc il a été créé; — donc en Dieu vouloir n'est pas créer; — donc la création est une volonté accidentelle de Dieu, qui peut être et ne pas être, qui dépend de son plaisir; — donc Dieu se suffit à lui-même, — et c'est pour cela que nous le disons infiniment parfait; créer n'est pas pour sa nature une nécessité; — Dieu a créé, donc Dieu est libre.

J'ai raisonné sur Dieu, parce que je cherche une explication rationnelle de l'univers, et Dieu intervient à tout instant dans mes raisonnements; — partout je

vois sa pensée, partout je vois son œuvre. Et pourtant j'ai dit que la philosophie ne peut pas raisonner sur Dieu, — et je le répète; pour en raisonner, comme ni l'induction, ni la déduction ne pouvait m'y conduire logiquement, j'ai fait une hypothèse, — et sur cette hypothèse je base tout mon système. L'hypothèse est une induction hardie; — c'est le vol de l'imagination; — on ne peut la dire ni logique, ni illogique, ni rationnelle, ni irrationnelle, ni vraie, ni fausse, tant qu'elle ne s'est pas vérifiée. Or, comme mon hypothèse n'est pas une induction rationnelle, — comme l'induction est impossible sur une question suprarationnelle de sa nature, ainsi il est rationnellement impossible de la vérifier. Pourquoi donc la proposer? Parce qu'elle me donne la clef de toutes les questions, — qu'elle me résout tous les problèmes, — qu'elle me fait comprendre le créé et l'incrée, le *devenir* et l'être, le présent et l'avenir; — parce que rien ne borne l'horizon qu'elle découvre devant moi; par cette hypothèse je vois le réel et le possible, le rationnel et le suprarationnel, le naturel et le surnaturel, et j'en discerne les limites; — par cette hypothèse, j'accorde les opposés et j'identifie les différents; — c'est elle qui me dévoile les mystères de Dieu et du monde, de la matière et de l'esprit, et par elle, tout devient clair, évident, simple et rationnel; — par elle, je vois l'unité de la personne divine s'accorder avec son immensité; — par elle, je m'explique la possibilité d'un nombre infini de mondes et la multiplicité infinie des choses qui font partie du monde présent, non moins que l'harmonie et l'ordre parfaits qui règnent entre elles, au point d'exclure la possibilité de la moindre contradiction. L'unité physique du monde s'appuie sur une unité

morale et logique ; — les lois physiques se traduisent en lois logiques, le naturel en rationnel ; — une nécessité logique gouverne le monde.

J'ai adopté cette hypothèse comme si, — devant entrer dans une maison qui aurait mille portes, j'adoptais, si je la trouvais, une clef qui les ouvrirait toutes naturellement. Mais ce n'en est pas moins une hypothèse, c'est une induction hardie, non permise par les lois de la raison ; — c'est un vol de l'imagination et rien de plus. Ainsi ma théorie est une hypothèse philosophique ; — c'est un système, ce n'est pas la philosophie. Voilà la différence entre le système philosophique et la philosophie ; — la philosophie ne va pas au-delà des limites possibles de la déduction et de l'induction ; ses vérités sont certaines, indubitables ; — elle est toute théorématique, tandis que le système est tout problématique. — Séparer, dans les œuvres de chaque philosophe, la philosophie du système, c'est une tâche ardue et importante, que j'essaie de remplir dans mon histoire critique.

La volonté divine est libre ; car parmi ses actes il y en a de contingents. La question de la liberté divine doit donc se poser en ces termes : — Parmi les œuvres et les actes divins y en a-t-il de contingents ? Voilà les vrais termes de la question.

Quant à la volonté humaine, sa liberté consiste, elle aussi, dans la contingence de ses actes : ainsi demander si elle est libre, — c'est demander si tous ou quelques uns de ses actes sont contingents. En ce cas la liberté est considérée comme la faculté de faire ce qui plait.

Cependant par rapport à la volonté humaine, comme aussi par rapport à la volonté divine, la question peut

encore se formuler autrement, si l'on considère la liberté comme la faculté de faire ce qu'on doit, — c'est-à-dire, l'honnête de préférence à l'utile. Voici la formule: — la volonté a-t-elle le pouvoir de faire ce qu'on doit, c'est-à-dire, l'honnête?

La liberté peut s'entendre en ces deux sens. Cela posé, nous avons déjà démontré que la volonté divine est libre de faire ce qui lui plaît; — nous avons démontré la liberté de la création; c'est-à-dire, qu'elle dépend du bon plaisir de Dieu. Mais ce qui est bon plaît seul à Dieu; — il ne fait que ce qui est possible; le possible, c'est le rationnel; — l'irrationnel, l'illogique est l'impossible; l'absurde idéal est aussi l'impossible, l'absurde réel; notre système tout entier est une démonstration de la rationalité du monde, de toutes et de chacune des existences, et de Dieu. Tout ce qui est rationnel est bon, nous allons le démontrer bientôt; — Dieu n'aime donc que ce qui est bon; ne fait que ce qui est bon. Tout en étant parfaitement libre dans le premier sens du mot liberté, il est encore parfaitement libre dans le second. Le but de la création est donc un bien; — de là naît l'ordre moral dans le monde; — de là, comme nous avons démontré la nécessité logique du monde, et nous en avons déduit la nécessité physique, ainsi nous pouvons à présent en déduire encore la nécessité morale.

Passons maintenant à ces êtres moraux, qui, comme nous l'avons dit, sont une nécessité logique, physique et morale de ce monde; — passons à l'âme humaine.

La volonté humaine est libre; — elle peut faire ce qui lui plaît; — tous ses actes sont évidemment des actes contingents. Mais peut-elle faire ce qui est honnête? Et le fait-elle?

Comme sentir est un mode de comprendre, un comprendre imparfait, propre aussi aux animaux, et même, à ce qu'il paraît, à certaines plantes, il en est de même de la puissance de faire ce qui plaît. Et comme comprendre, raisonner est le propre d'une vraie intelligence, le propre de la substance intelligente créée, de la même manière que l'intuition est le propre de l'intelligence incréée, — ainsi la puissance de faire ce qui est honnête, est propre non-seulement à la substance intelligente incréée, mais aussi à toutes les substances intelligentes créées; mais tandis que l'esprit incréé ne peut faire que ce qui est honnête, ce qui est rationnel et logique, — les esprits créés peuvent, même en errant dans leurs inductions et déductions; vouloir l'irrationnel, l'illogique, l'inhonnête. Voilà la différence.

Et en quoi consiste cette possibilité de l'erreur? En quoi réside la faute?

Par cela même que l'homme peut se tromper, il peut pécher; — à l'erreur correspond la faute; — l'éternelle corrélation entre l'idée et le fait, entre l'ordre rationnel et l'ordre réel, entre l'intelligence et la volonté, ne fait jamais défaut; — une erreur entraîne une faute; — instruisez et vous moraliserez; loin de nous une instruction superficielle, légère, l'éducation des sens et de l'imagination, qui prévaut fatalement dans nos écoles; — loin de nous cet empirisme, ces doctrines autoritaires, qui n'exigent pas l'usage de la raison; — il faut pour nous qu'instruire soit former l'intelligence de la jeunesse au raisonnement sévère et logique, et nous rendrons notre jeunesse plus morale; — la vertu n'est autre chose qu'un exercice de logique.

Formez dans les jeunes-gens une intelligence saine,

droite, qui ne soit pas facile à tomber dans des contradictions, et vous formerez une volonté saine et droite, — une vie une et intègre, où les contradictions seront difficiles, où les actions seront toujours conséquentes comme les pensées; — vous formerez des hommes de caractère, semblables à ceux que nous admirons dans ces grands hommes des républiques anciennes et dans ces grands citoyens des Etats-Unis d'Amérique. Ce qui rend possibles les fautes, les crimes de toute espèce, — ce qui rend nécessaires les codes criminels, les prisons, les bourreaux, c'est, ou le défaut de toute instruction, comme dans les siècles passés, — ou, comme aujourd'hui, le défaut d'une instruction sage, juste et bien dirigée; la fausse instruction est pire que l'ignorance. Celui qui ignore est dominé par des préjugés et des superstitions; — il se confie à la religion et celle-ci le guide à la moralité; celui qui a reçu une instruction fausse, imparfaite, — celui qui a reçu dans les écoles une certaine culture, — qui a perfectionné ses sens, son imagination, sa mémoire, mais qui n'y a pas appris à raisonner, — celui qui ne voit pas, qui ne cherche pas le nœud de ses pensées, — qui n'en comprend pas la rationalité, — qui n'en aperçoit pas plus la conséquence que la contradiction, celui-là n'est pas logique dans sa vie, n'est pas conséquent dans ses actions; — c'est un homme malheureux, incomplet, une personnalité manquée; — l'homme instruit et bien instruit est tout l'opposé; s'il a commis une erreur *originale*, il sera aussi coupable dans sa vie, mais il sera grand dans sa faute comme il aurait été grand dans la vertu, si une plus grande habileté dans l'acte de raisonner lui avait fait éviter cette erreur. C'est la logique qui forme les grands ca-

ractères, les personnalités complètes et mâles, — caractères et personnalités si rares chez nous. L'immoralité est le reflet, la conséquence de l'ignorance et de la fausse instruction.

La faute est donc possible par cela même que l'erreur est possible. Or comment et pourquoi l'erreur est-elle possible à l'intelligence humaine ?

Cette possibilité est inhérente à la nature même de l'intelligence humaine. Les substances intelligentes voient par intuition, ou raisonnent ; — une seule entre toutes, c'est-à-dire, Dieu, voit par intuition ; et les autres raisonnent avec plus ou moins de perfection suivant leurs exercices et leurs études. Or qui dit raisonnement, dit possibilité de se tromper ; — cette possibilité est dans l'essence, dans la nature même de la raison, de telle façon que la raison suppose toujours une possibilité de se tromper, une possibilité de faire des fautes, — la nécessité d'une récompense et d'une peine, d'un code pénal humain pour les fautes qui réfléchissent la société et qui doivent être punies par la société, — la nécessité d'un code pénal divin pour toutes les fautes, et spécialement pour celles qui se soustraient adroitement au code pénal humain, et qui quelquefois sont plus infâmes que les autres ; de là, la nécessité morale d'une vie à venir, qui s'accorde complètement avec la nécessité physique de l'immortalité de la substance immatérielle. J'entends par esprit la substance immatérielle ; — de l'esprit, c'est-à-dire, de sa nature, nous n'avons qu'une idée négative ; qu'est-il ? nous ne le savons pas ; — nous savons seulement qu'il ne peut être matière, comme nous l'avons démontré en décrivant la formation du monde et l'origine de l'âme.

Maintenant comment démontrer que le raisonnement n'est autre que la possibilité de l'erreur ?

La question de la possibilité de l'erreur se confondant avec la question de la possibilité du mal ; démontrer la possibilité de l'erreur, c'est démontrer la possibilité du mal, — c'est en démontrer la rationnabilité, l'existence logique, la nécessité physique, — c'est mettre d'accord le mal dans le monde avec la bonté de Dieu et avec le but moral de la création.

Tout se réduit donc à démontrer que l'erreur est une possibilité inhérente à la nature, à l'essence même des substances raisonnables. Mais avant d'en venir à la démonstration de ce théorème, il faut encore rechercher si, de ce qu'il y a un ordre moral dans le monde, — de ce qu'on peut appeler les hommes des êtres moraux, il est nécessaire que les hommes soient capables du bien et du mal ; et dans le cas qu'il suffise que les hommes soient capables de bien, — si, où il n'y a pas possibilité du mal, il y a encore une vraie liberté, — si la liberté n'est pas par hasard la puissance de faire le bien, en qui peut faire le mal. On pourrait encore concevoir la liberté en ce sens qu'elle semblerait spécialement propre de l'homme, et non de Dieu ; — mais, à bien considérer, cette liberté n'est pas différente de la liberté divine, qui consiste en une nécessité morale. C'est pourquoi l'homme, pouvant choisir le mal, choisit le bien, lorsqu'il se laisse gouverner par la vérité et ne se laisse pas séduire par l'erreur, — lorsqu'il est gouverné par la loi logique qui est aussi la loi morale, — lorsqu'il est entraîné par une nécessité logique et morale. Donc la vraie liberté consiste dans une nécessité morale, — et comme il y a un parallélisme parfait, bien

plus, une parfaite équipollence entre l'ordre logique et l'ordre moral, aussi bien qu'entre l'ordre logique et l'ordre physique, la liberté consiste dans une nécessité logique; — donc la liberté est un attribut de Dieu, et une puissance de l'homme.

Dieu ne peut pas faire mal parce qu'il ne peut pas se tromper, — et il ne peut pas se tromper parce qu'au lieu de raisonner, il voit par intuition, et qu'ainsi tout lui est manifeste avec l'évidence la plus parfaite. L'homme peut faire mal, parce qu'il peut se tromper, — et il peut se tromper parce qu'au lieu de voir par intuition, il raisonne, comme je le démontrerai. Or le plus parfait exercice de la liberté, la plus haute perfection de notre nature consiste à soumettre la volonté à la raison, — à faire en sorte que la loi logique, qui, comme nous l'avons démontré, est aussi la loi physique, devienne aussi la loi morale, — à faire que la volonté soit nécessairement entraînée par cette loi logique. C'est dans le gouvernement de la nécessité logique que consiste la liberté de la volonté humaine; — la liberté est fille de la nécessité. La puissance de faire le mal n'est donc plus un élément de liberté; — elle est, comme la puissance de se tromper, un défaut de raisonnement; comme l'erreur est l'impossibilité rationnelle et réelle, — comme elle est chose négative, de même le mal est chose négative; comme l'erreur entraîne la faute, — comme le défaut de raisonnement entraîne le défaut de liberté, ainsi suis-je autorisé à répéter que tout le problème se réduit à ces termes: — l'erreur est-elle possible? L'erreur est-elle une nécessité de la raison?

L'erreur est-elle possible? — Cette demande peut se transformer en la suivante: la raison humaine

est-elle contingente? Là où l'erreur n'est pas possible, il y a une nécessité logique ou rationnelle, — et plus cette nécessité est grande, moins les erreurs sont possibles. Les grands génies, les puissances rationnelles extraordinaires, chez lesquels les erreurs sont plus difficiles, sont éminemment dominés, et bien plus impérieusement que les génies vulgaires, par la loi logique, dont ils ont laissé des traces lumineuses dans leurs ouvrages.

Il n'y a pas de nouveauté scientifique, — pas de création, — pas de progrès, — pas de civilisation, — pas de vertu, — pas de bien, là où ne règne pas la loi logique, et plus l'empire de cette loi est despotique, nécessaire, inévitable, plus les nouveautés sont utiles, — plus les créations sont imposantes, — plus le progrès est grand, — plus la civilisation, la vertu, le bien, sont faciles et féconds.

La raison humaine est-elle nécessairement gouvernée par la loi logique? Non certainement, — et l'on pourrait en trouver des preuves irréfragables dans l'expérience aussi bien que dans l'histoire, qui autrement ne nous fourniraient pas si souvent des exemples de contradictions et de vices, d'erreurs et de barbaries parmi les hommes. Mais les preuves de faits, qui sont si précieuses et ont tant de poids dans les sciences inductives, n'ont aucune valeur dans les sciences déductives et dans le système, qui est l'image de la science, — qui est une science hypothétique, — qui est une tentative de science, là où n'existe pas la science; — ces preuves de faits servent tout au plus à démontrer ou l'imperfection du système, ou la faiblesse de l'intelligence qui a imaginé et proposé le système.

Pour moi, de quelque côté que je me tourne, les preuves de faits ne sont pas nécessaires, parce que je vois abonder les démonstrations rationnelles et transcendentales, — et je suis loin d'attribuer cela à la force de mon intelligence, dont je reconnais la faiblesse; c'est, je crois, un effet de la logique du système. Il y a dans ce système une unité grandiose; — une seule pensée, une seule loi en domine toutes les parties, et se révèle à chaque page, à chaque proposition; — chaque page, chaque proposition, chaque idée est l'expression synthétique du système tout entier; — chaque page, chaque proposition, chaque idée renferme la clef pour résoudre d'une manière uniforme, simple, claire, facile toutes les questions philosophiques qu'ont agitées les philosophes depuis tant de siècles. Dans ce système il n'y a pas de ces abstractions nébuleuses qui voilent de ténèbres l'intelligence des lecteurs; — mais celui-là même dont l'esprit est le moins cultivé peut facilement voir ce qu'on y a dit, ce qu'on y a prouvé, et il peut sans peine en comprendre le comment et le pourquoi. Par ce système chacun peut d'une manière certaine se rendre raison de l'univers, — c'est-à-dire, de Dieu, du monde et de soi-même; les mystères de la philosophie deviennent des doctrines vulgaires. Bien plus, il n'y a pas, que je sache, de système où apparaisse d'une manière plus grandiose, plus sublime, et plus intelligible, la grande unité logique, morale et physique de l'univers, — où la figure de Dieu se montre plus grande et plus majestueuse, — où l'homme se présente mieux dans toute la noblesse de sa nature. Ce système nous fait assister à la génération du monde et des âmes humaines, — il nous donne toujours des explications

simples et rationnelles là-même où les autres nous laissent dans l'obscurité, s'enveloppant de contradictions, ou recourent à des moyens surnaturels pour sortir de leurs difficultés; — il respecte toutes les vérités religieuses, et en même temps il assure, garantit pleinement la liberté de la pensée aussi bien que la liberté de la conscience; — introduisant l'unité, l'ordre et l'harmonie dans l'ordre logique, physique et moral, il porte aussi l'unité, l'ordre, et l'harmonie dans le champ de la philosophie, où il n'y a eu jusqu'ici que désordre et confusion, comme je l'ai démontré dans un travail critique sur les systèmes de la philosophie passée; travail, dont on verra les résultats pratiques aussitôt qu'il sera achevé.

Tels sont les avantages que m'a paru avoir mon système, — et voilà pourquoi il m'a paru avoir une apparence de vérité, — voilà pourquoi je le présente à mes contemporains; que si les savants de mon époque viennent à lui refuser leur approbation, — et si leurs censures sont raisonnées, je reviendrai de mes opinions et je me remettrai à faire de plus longues études, afin de pouvoir en présenter un autre qui puisse être jugé plus digne de leurs suffrages et plus recommandable. Une hypothèse détruite peut être remplacée par une autre; — sur les ruines d'un système il peut en naître un autre qui sera, peut-être, meilleur.

Les avantages que j'ai cru voir dans mon système je les ai développés ici et ailleurs, dans d'autres pages de ce même ouvrage; — c'est sur ces avantages que j'appelle le jugement des savants. Si des critiques s'élèvent, — ce que je n'espère pas dans mon pays, où trop souvent, sauf quelques honorables et nobles exceptions, les ouvrages des écrivains nationaux ne

rencontrant que de l'indifférence, je les prie de ne pas se borner à juger, à censurer une de mes idées, une de mes propositions séparément; où il y a unité de pensées, c'est le tout, — c'est l'ensemble du système, — c'est son premier générateur qui caractérise les idées et les propositions, et qui leur donne telle signification plutôt qu'une autre, — qui leur donne, en un mot, leur véritable sens; il y a des idées, des propositions qui, considérées séparément, pourraient sembler des erreurs, — et qui considérées dans leur ensemble, pourraient être de grandes et incontestables vérités.

J'aurais pourtant une réserve à faire; — elle concerne mes intentions.

C'est la première fois que j'expose ces idées sous forme de système, — et mon exposé est loin d'être parfait, je le sais; où je vois clairement et nettement le nœud de causalité de mes idées, — où j'aperçois la connexion logique et nécessaire qui en forme un tout indissoluble, c'est-à-dire, un vrai système, il peut bien se faire, que le lecteur ait besoin, pour la voir, de méditation soutenue et trop fatigante. Cependant je sais et je puis affirmer avec conviction, qu'entre mes idées et mes propositions il y a vraiment cette connexion, ce lien de nécessité logique, parce que je le vois d'une manière claire et distincte, — parce qu'une nécessité logique a réglé le développement du système; quand le doute se montrera, — quand la critique se lèvera, et que je verrai la nécessité d'explications ultérieures, je répondrai en le développant, — en le complétant, là où il serait incomplet, — en l'exposant plus clairement, là où il semblerait obscur.

Le cours des idées m'a entraîné, ici comme

ailleurs, loin de la question que je m'étais proposée ; — maintenant, en demandant pardon au lecteur de cette digression, qui me semblait pourtant nécessaire, je reviens à mon point de départ.

De quelle manière pourrons-nous démontrer rationnellement, *a priori*, la possibilité de l'erreur, — c'est-à-dire, la contingence de la raison humaine ? Comment pourrons-nous démontrer qu'elle n'est pas nécessairement gouvernée par la loi logique ? Comment pourrons-nous démontrer la possibilité de la barbarie, — puis, ces deux questions étant inséparables et essentiellement unies ; comment pourrons-nous démontrer en sens inverse la possibilité de la vérité, la possibilité de la civilisation et du progrès ?

La psychologie est la philosophie de l'histoire ; — ce qui est vrai des individus l'est aussi des nations ; — les lois qui gouvernent le développement des intelligences humaines sont aussi celles qui gouvernent le développement de la civilisation universelle. L'ignorance est une de nos abstractions ; — il n'y a jamais eu d'individus, jamais de peuples ignorants ; — ainsi dans l'intelligence de chaque individu, comme dans la conscience de chaque nation, il y a eu et il y a toujours un système d'idées, plus ou moins grand, plus ou moins parfait, suivant la condition intellectuelle à laquelle sont parvenus l'individu et la nation, suivant le plus ou moins de puissance logique de l'un et de l'autre ; — dans l'intelligence de chaque individu, comme dans la conscience de chaque nation, il y a toujours une science, il y a toujours des vérités ou des erreurs, dans une proportion différente. Les vérités engendrent les vertus et la civilisation ; — des erreurs naissent les vices ; — si les erreurs revêtent

un caractère religieux et que la pensée de la divinité les ramène au bien, elles sont simplement une cause de barbarie.

Si donc l'erreur est possible, la faute et la barbarie le sont aussi; — si la vérité est possible, la vertu et la civilisation le sont aussi; — le progrès moral des individus, aussi bien que le progrès civil des nations est une vérité incontestable, c'est un fait scientifiquement prouvé. La loi logique est la loi de ce progrès; — les progrès moraux et civils suivent toujours de près les progrès scientifiques; — l'humanité peut arriver là où peut atteindre l'intelligence humaine. Voilà les limites du progrès; — voilà le champ immense que tous les peuples sans distinction doivent cultiver pour le bien commun. Voilà comme dans mon système le progrès est affirmé et placé sur des bases solides, — comme se définit la loi souveraine qui le gouverne, — comme s'établit le domaine de l'intelligence dans le monde. Ce ne sont pas les batailles, ce n'est pas le canon qui font les conquêtes, — qui modifient la carte géographique de l'Europe, — qui créent l'Italie et la Germanie, — qui renversent les trônes séculaires, — qui fondent les républiques, — qui modifient toutes les institutions; ce sont les idées, c'est la science. L'intelligence règne et domine en souveraine sur le monde physique, sur la nature, comme sur les individus, sur les nations, — sur le monde humain et social. La force brutale a été puissante dans les âges de barbarie, — puis elle est allée s'affaiblissant avec le progrès de la civilisation et de la science; le jour viendra où elle sera méprisée, honnie; — alors la force morale seule trouvera un écho dans le cœur de l'homme; —

alors elle seule sera honorée des hommes; ce sera l'âge d'or que les anciens poètes ont placé au commencement du monde, et que nous plaçons à la fin.

Que le lecteur me pardonne de courir ainsi à la remorque de mes idées, — d'abandonner si facilement les questions à peine posées, et avant de les avoir résolues, — d'exciter ainsi sans cesse et trop vivement sa curiosité.

La question proposée ne peut se résoudre qu'autant qu'on sache auparavant et qu'on comprenne ce que c'est que la vérité et l'erreur. Le vrai, c'est le rationnel; — dans mon système, c'est là la seule définition possible du vrai, et je la trouve d'ailleurs parfaitement exacte. Le vrai est ce qui est légitimement induit, — ou légitimement déduit de principes légitimes. On comprend facilement que la légitimité de l'induction et de la déduction sont des conditions nécessaires de la vérité logique; — mais celui qui aime à sonder le fond des choses et à y lire clairement les notes essentielles, pourrait demander: "Quels sont les principes légitimes?"

Nous distinguons l'induction de la déduction; — dans une des pages précédentes, je crois avoir supposé qu'il n'y a pas d'autre intelligence que l'intelligence divine qui voit par intuition, et pas d'autre que l'intelligence humaine qui raisonne; parce que s'il y avait existé entre Dieu et l'homme d'autres créatures intelligentes, elles auraient dû être douées, comme Dieu, de la vertu intuitive et voir l'infini dans une seule idée; en ce cas elles auraient été Dieu: — ou bien elles auraient été douées de la faculté de raisonner; or en supposant même que la vertu rationnelle de ces créatures intelligentes eût été plus grande que celle

st dont sont douées les intelligences humaines, — en sup-
composant aussi que les généralités, auxquelles elles pou-
a l-vaient parvenir, fussent plus grandes, cela prouve-
à rait simplement qu'elles étaient des intelligences plus
de avancées que les intelligences humaines, mais ne
ar prouverait pas qu'elles constituent une véritable es-
de pèce spéciale. L'énumération tacite des espèces de
substances intelligentes, que comporte mon système,
n'a pas été complète. Il existe deux espèces d'intelli-
e gences qui raisonnent et qui ont été créées : " in-
de telligences humaines qui induisent et déduisent, —
e pour lesquelles l'induction est une condition de la dé-
de duction „ : intelligences plus parfaites, supérieures à
de l'intelligence humaine, — qui n'induisent plus, mais
de déduisent seulement. Au dessus de toutes ces intelli-
de gences, il y a l'intelligence divine qui voit par intui-
de tion; — il y a donc trois ordres d'esprits, dont deux
de sont d'esprits créés.

Après avoir complété ainsi mon énumération, je
reprends l'argument principal.

Distinguons l'induction de la déduction, — et la
de déduction de l'induction. La déduction n'est pas pos-
de sible là où n'existe pas un principe général, une
de idée générale. L'idée générale est " ou actuellement
de dans l'esprit, antérieure à toute idée particulière „ ;
de alors n'étant pas induite des idées particulières, n'é-
de tant pas le fruit de l'induction, elle est innée dans
de l'esprit, et lui est si essentielle, si étroitement unie
de que l'esprit ne pourrait être ce qu'il est, si elle ne
de lui apparaît pas lumineuse et évidente, — s'il y avait
de à son égard possibilité d'erreur, — si elle n'était pas
de la première connue, — si elle n'était pas ce qu'il
y a de plus clair, de plus évident, de plus certain :

“ ou bien, l'idée générale existe potentiellement dans l'intelligence, et elle y est postérieure aux idées particulières „; — bien plus, elle en est induite, — c'est l'inconnu auquel l'induction nous mène en se fondant sur l'expérience interne et externe; alors l'idée générale n'est plus innée dans l'esprit, n'y étant pas en actualisation, (car toutes les idées possibles dans l'intelligence humaine y seraient innées, si, pour être innées, il leur suffisait, comme le voudrait Leibnitz, d'y exister potentiellement, virtuellement); — alors l'idée générale n'est plus si évidente, si lumineuse que la première; — alors elle a besoin d'explication, de démonstration; et si parfois, grâce à la perfection de l'idée générale, la démonstration est telle qu'elle produit en nous la certitude, — parfois aussi elle nous laisse dans le doute, mécontents, inquiets; c'est alors que nous recourons à l'expérience et y cherchons des preuves favorables, ou contraires à nos vérités de raison, qui nous persuadent si peu. À l'égard de cette idée générale l'erreur est donc impossible, — et étant le fruit de l'induction, elle sera légitime quand l'induction sera légitime, tandis que l'idée générale, qui n'est pas le fruit de l'induction, est toujours vraie. Ainsi par rapport aux intelligences, — là où sont les idées générales de la première espèce, toujours très-vraies, on appelle vrai “ ce qui est légitimement déduit „; je ne dis plus: déduit de principes légitimes, parce que les principes de la déduction en sont toujours légitimes. Pour ces intelligences l'erreur n'est pas possible: si vous jetez au feu une matière combustible; elle s'y consume; — si vous vous élancez d'une hauteur, vous tombez à terre, et non pas dans les espaces; — si vous jetez dans l'eau un corps qui ait un poids spé-

cifique plus grand que l'eau, il plongera au fond : ainsi agit la raison, en vertu d'une loi semblable, d'une loi également inexorable ; — et comme la matière de la raison est toujours vraie, ses conclusions seront donc toujours vraies. La raison des intelligences d'élite agira peut-être plus ou moins lentement ; — son progrès sera plus ou moins rapide ; — la civilisation de l'espèce fera plus ou moins promptement son chemin ; mais il lui est impossible de se tromper, son progrès définitif est continu ; — il lui est impossible de reculer, — et malgré toutes les apparences, les haltes mêmes lui sont impossibles. Les forces se développent naturellement ; — leurs opérations sont nécessaires ; — elles sont infaillibles si la matière en est vraie ; — elles ne peuvent errer. La raison est donc gouvernée par une nécessité logique ; — il y a, comme je l'ai déjà observé ailleurs, une corrélation nécessaire entre les idées et les faits, entre la raison et la volonté ; donc « ces intelligences d'élite et supérieures ne sont pas libres ».

Voici une objection à laquelle pourtant j'ai déjà répondu : « la vérité entraîne la vertu ; — l'erreur entraîne le vice ; — la nécessité logique devient pour la volonté une nécessité morale ». Or nous avons démontré que non-seulement la nécessité morale ne nuit pas à la liberté, — mais que la liberté consiste dans une nécessité morale. À Dieu le mal est absolument impossible, — et Dieu est le plus libre des esprits ; aux intelligences supérieures, comme à l'intelligence souveraine, ce qui plaît, c'est l'utile qui se confond avec l'honnête ; — l'erreur leur est donc aussi bien impossible que le mal, et pourtant elles sont aussi très-libres. L'intelligence, la raison humaine est, sinon très-libre,

du moins libre, parce que si l'erreur lui est possible, comme le mal l'est à la volonté humaine, — la vérité lui est également possible comme le bien à la volonté; c'est ce que je démontrerai bientôt.

Les idées générales de la première espèce que j'ai distinguée ci-dessus, ne sont pas seulement dans les intelligences supérieures, mais elles sont aussi dans l'intelligence divine. Cependant, — et c'est ce qui constitue la distinction fondamentale entre les intelligences supérieures et l'intelligence suprême, — celle-ci ne raisonne plus, mais voit par intuition; il n'y a plus de succession dans ses actes. Comme Dieu, pur esprit, n'occupe aucune place dans l'espace, — dans le lieu des choses matérielles; de même il n'occupe aucun moment dans le temps; — il est immense et éternel: nous avons déjà ailleurs concilié d'une manière intelligible et rationnelle les attributs métaphysiques de Dieu avec ses attributs personnels; — conciliation qu'on a crue jusqu'ici impossible, ou du moins très difficile avec d'autres systèmes.

Maintenant qu'est-ce que le vrai considéré par rapport à Dieu? L'idée générale que chaque intelligence humaine peut posséder actuellement — qui est la base de toutes ses déductions et le facteur de toute sa science, — qui marque les limites de ses connaissances scientifiques, — et qui, par la parfaite correspondance des idées et des faits dans chaque ordre d'intelligences, fixe aussi les limites de la potentialité humaine et sociale de ces créatures, c'est l'idée de soi et de son espèce; de la même manière que l'idée à laquelle par l'induction, et prenant pour point de départ l'expérience interne, la raison humaine peut parvenir avec le temps, — et qui est le but constant

de ses aspirations, c'est l'idée de soi et de son espèce; idée de laquelle par déduction elle pourra un jour former la science de soi et de l'humanité, — la psychologie et la philosophie de l'histoire. Des autres choses la raison humaine peut avoir des connaissances, — mais il ne paraît pas qu'elle puisse jamais parvenir à une vraie science.

Or ces idées générales sont déduites de l'intelligence divine; — Dieu a créé les intelligences conformément à leurs possibilités éternelles, conformément aux idées qu'il en avait: être intelligent, c'est avoir ou pouvoir avoir la conscience de soi, — c'est voir et pouvoir voir l'idée qui a présidé à sa création, — c'est pouvoir lire dans l'intelligence divine et y contempler une telle idée. Une telle idée est pour l'intelligence qui l'a acquise, la source de toute vérité certaine, indubitable, scientifique; — et pour l'intelligence qui peut l'acquérir, c'est-à-dire, pour l'intelligence humaine, elle est le but auquel tendent tous ses efforts, tout son travail, — elle est la vérité, source de toute vérité possible, — elle est l'objet continuel de ses aspirations, de ses recherches, de ses travaux, — la vérité, dont le besoin a donné naissance à la philosophie et l'alimente. Or cette idée est originellement en Dieu; donc Dieu est la source de toute vérité dont peuvent être capables les intelligences supérieures aussi bien que l'intelligence humaine, — il est la source de toute science.

Les idées divines sont essentielles à Dieu; — elles constituent sa nature infinie, éternelle, immense, qui s'accorde parfaitement avec son être spirituel, avec sa personnalité; — elles en sont inséparables, — elles sont Dieu lui-même. Donc qu'est-ce que la vérité par

rapport à Dieu ? “C’est Dieu „; — pour Dieu, le vrai n’est plus le rationnel, parce que Dieu ne raisonne pas, mais c’est Dieu lui-même; — pour les hommes qui parlent de Dieu humainement, comme s’il ne voyait pas par intuition, mais qu’il raisonnât comme eux, le vrai, même pour Dieu, est le rationnel. Comme le vrai est Dieu, de même Dieu est le vrai; — entre ces deux propositions il y a une parfaite équipollence; — cette vérité qui a été jusqu’ici dite et crue, mais peut-être jamais comprise d’une manière rationnelle, a dans ce système une explication rationnelle et claire.

Puisque les faits répondent aux idées, — la vertu à la vérité, — la volonté à l’intelligence, si Dieu est le vrai, il doit être aussi le bon. Donc le bon, qui par l’éternelle corrélation entre l’ordre logique et l’ordre moral est pour les hommes le rationnel, aussi bien que le vrai, — par rapport à Dieu, quand on en veut raisonner non antromorphiquement, on dira que le bon c’est Dieu, de la même manière qu’on dira que Dieu est le bon. Bientôt je démontrerai même que le beau lui-même est le rationnel pour les intelligences créées, — et que pour l’intelligence éternelle, incréée, le beau est l’intelligence même; — je démontrerai que les deux propositions, “le beau, c’est Dieu „ — “ Dieu est le beau „ ont une valeur absolue et sont équipollentes.

Ce que jusqu’ici je n’avais jamais pu comprendre d’une manière rationnelle, c’est-à-dire, — quels sont les rapports entre le vrai, le bon et le beau, — et comment il y a entre ces trois termes une unité logique et réelle, se réalisant en Dieu, m’a paru, par ce système et cette suite de raisonnements, clair, évident et intelligible pour ceux qui sont profondément

versés dans les études de la philosophie, — non moins que pour les profanes qui y sont étrangers. Si le lecteur représente mes déductions et leurs principes algébriquement, il ne tardera pas à s'en convaincre.

Venons maintenant à la troisième espèce d'intelligences, c'est-à-dire, aux intelligences humaines, — à ces intelligences qui induisent d'abord, puis déduisent, — auxquelles est propre la seconde espèce d'idées générales, que j'ai distinguées plus haut, c'est-à-dire, les idées générales qui sont postérieures aux idées particulières, — et qui se forment de celles-ci par le moyen de l'induction.

Qu'est-ce que le vrai par rapport à ces intelligences ? Les idées particulières ne sont pas des vérités ; — elles sont des faits. Les idées générales sont induites par la raison humaine des idées particulières précédemment acquises par l'expérience interne et externe ; — toute nouvelle idée particulière que nous acquérons marque l'actualisation d'une nouvelle *potentialité* de notre intelligence. D'abord notre intelligence existe potentiellement, — et de jour en jour, d'âge en âge, de siècle en siècle, ses *potentialités* s'actualisent, et les individus et les sociétés progressent ; — les intelligences supérieures au contraire n'existent plus potentiellement ; — tout y est actualisé, comme dans l'intelligence suprême ; — aussi ont-elles, celle-ci et celles-là, pleine conscience d'elles-mêmes, et elles possèdent actuellement l'idée générale de soi et de leur espèce ; mais elles diffèrent en ce que celles-là ont été engendrées, elles sont créées, et que celle-ci est l'incréé, l'éternel ; — elles diffèrent en ce que celles-là voient par déduction les idées particulières dans l'idée générale, et que celle-ci voit par intuition les idées

particulières dans l'idée générale ; — elles diffèrent encore en ce que l'idée générale de Dieu a sa raison en Dieu, tandis que l'idée générale des intelligences supérieures, aussi bien que celle de la raison humaine, préexiste dans l'intelligence divine qui en est la source et la raison. La raison humaine parvient à l'idée générale quand elle se transforme en intelligence supérieure ; — par là, elle arrive à communiquer directement avec Dieu. Comme la création a rivé à Dieu, le premier et le plus infime anneau de la chaîne des choses créées, de même par le développement naturel de celles-ci vient se rattacher à Dieu le dernier et le plus élevé anneau de la même chaîne.

J'ai dit que les idées générales sont induites par l'intelligence humaine des idées particulières acquises par l'expérience. Les idées particulières sont des faits réels ; — ainsi le principe de l'induction étant une série de faits réels, et partant vrais et indubitables, la vérité dans les sciences inductives est, par rapport à la raison humaine, " ce qui est légitimement induit " ; — je ne dis pas induit de principes légitimes, car les principes de l'induction sont toujours légitimes.

L'induction nous conduit aux idées générales, — et de celles-ci par la déduction se forment les sciences déductives et démonstratives, qui sont les vraies sciences, les seules qui puissent mériter le nom de sciences.

Là où il n'y a pas certitude déductive, — où il n'y a pas marche transcendente, — où il n'y a pas génération logique d'idées, — où ne règne pas en souverain le principe de causalité, — où il n'y a pas démonstration, il n'y a pas de science ; — tout au plus pourra-t-il y avoir un complexe, plus ou moins ingénieusement coordonné, de connaissances. Maintenant si

l'induction a été légitime, l'idée générale qui en est résultée, est vraie; — ainsi la vérité, par rapport aux sciences déductives de la raison humaine, est " ce qui est légitimement déduit d'un principe légitime „. En réunissant les deux définitions, je dirai donc que la vérité pour la raison humaine est " ce qui a été d'abord légitimement induit, puis légitimement déduit „; — ce qui veut dire que, pour la raison suprême, si au lieu de voir par intuition, elle raisonnait, aussi bien que pour les raisons supérieures et pour la raison humaine; " le vrai est le rationnel „.

Nous avons d'abord transformé la loi logique en loi physique, — puis nous l'avons encore transformée en loi morale, l'établissant loi souveraine du créé aussi bien que de l'incrée, — du monde spirituel aussi bien que du monde matériel, — de l'intelligence aussi bien que de la volonté; le bon se confond avec le vrai, et, comme le vrai, le bon devient le rationnel.

Mais revenons à la raison humaine; " le vrai est le rationnel „; — or comment le rationnel et l'irrationnel sont-ils possibles? La raison humaine n'est-elle pas aussi une force, comme toutes les intelligences? Ses opérations ne sont-elles pas nécessaires? Existerait-il jamais une créature capable de mal et préordonnée au mal?

La raison humaine est une force; — les forces impliquent une action; — on ne peut concevoir une force qui soit une simple faculté, une simple puissance; — une telle force est une force sans force, elle n'est pas une force; — les forces impliquent des actions; — les actions des forces intelligentes et créées, des raisons, c'est-à-dire, leurs effets sont rationnels; ce qui veut dire que ce sont des effets de forces rationnelles. C'est donc une question vide de sens que de chercher si le

rationnel est possible dans l'ordre humain ; — la possibilité de la raison humaine, une fois admise, entraîne la possibilité du rationnel, du vrai dans l'ordre humain ; — la réalité de celle-là est la réalité de celle-ci.

Mais si la raison, aussi bien que toute autre force quelconque, agit avec la nécessité inexorable de la vapeur comprimée qui, la soupape une fois soulevée, entraîne le mouvement de toute la machine ; — si toute force a ses lois spécifiques, auxquelles elle chercherait envain à se soustraire, — si le rationnel est un effet nécessaire de la raison, les esprits humains, aussi bien que tout autre esprit, sont créés pour le bien, — sont préordonnés au bien et y sont poussés par une nécessité logique qui, étant une nécessité morale, ne nuit pas du tout à leur liberté.

Mais, s'il en est ainsi, — pourquoi l'irrationnel est-il possible ? Comment le mal est-il possible ?

L'erreur, l'irrationnel n'est pas possible à Dieu qui voit par intuition ; — il n'est pas possible aux intelligences supérieures qui ne font que déduire ; — mais il est possible aux intelligences humaines, qui sont actuellement dépourvues non seulement de l'idée générale de leur espèce, mais encore de toute idée générale, — parce que de prime abord, n'étant alors qu'engendrées, elles ne sont rien actuellement, bien qu'elles puissent *devenir* beaucoup. D'abord ces intelligences, devenant des substances spirituelles, — devenant des âmes, — acquérant une existence particulière et indépendante, existent en germe, comme toutes les choses qui ont été formées avant elles dans le monde : mais avec cette différence que “ dans les choses matérielles la force qui a donné la forme à l'organisme, en le faisant devenir et être ce qu'il était, en consti-

tuait l'essence, — se confondait avec lui, bien que non d'une manière indissoluble; — et que plus tard, agissant toujours, comme le veut sa nature, quand elle n'a plus rien à développer dans son organisme, elle le détruisait, — le transformait, faisant de lui de nouveaux organismes de nouvelle espèce suivant certaines lois, qui sont les lois de la force génératrice de l'univers „: tandis que la force substantialisée, l'intelligence n'agit plus sur elle-même pour la faire devenir autres substances, — mais elle agit sur les idées particulières pour en former des idées générales, jusqu'à ce qu'elle parvienne à la plus grande idée générale, à laquelle elle puisse parvenir, c'est-à-dire, à l'idée d'elle-même, — et ensuite elle agit encore sur les idées générales pour en former les idées particulières; — ce sont là ses éternelles opérations: “ induction et déduction; — voilà son travail incessant et éternel; — c'est là qu'est toute sa vie intellectuelle „: induction d'idées générales et déduction d'idées particulières.

En outre, dans l'ordre spirituel la force reste indissolublement unie à son effet; — et non-seulement elle peut coexister avec un nombre infini d'effets, d'idées, mais plus est grand le nombre d'idées qu'elle a et peut avoir (et elle peut avoir toutes les idées que renferme son idée générale), plus son être sera complet, — plus son actualisation et sa perfection seront grandes.

Tandis que les esprits supérieurs sont une perfection des esprits humains, — tandis qu'ils sont des esprits humains complètement actualisés, qui vivent dans une communion intellectuelle et morale avec Dieu, — qui se voyant et s'aimant eux-mêmes, voient et aiment Dieu lui-même, qui est la source de toute leur

vérité, de tout leur bien, de leur existence même; les esprits humains, à peine nés, existent seulement potentiellement; — la force qui vient alors seulement de se substantialiser, est au commencement de sa génération; — ses facultés se développent graduellement d'individu en individu, d'époque en époque, de siècle en siècle; — le progrès est continu; — de ce qu'ont fait ou qu'ont su les générations passées, rien ne sera perdu pour les générations futures; — comme la naissance et le développement de chaque raison humaine sont nécessaires, ainsi le sont également la naissance et le développement de la raison universelle, de l'humanité; — ils ne peuvent pas plus faire défaut que la naissance et le développement de toute autre force quelconque prédestinée dans l'intelligence divine à faire partie du monde.

Mais revenons à nous; la raison humaine est née, et partant elle est une enfant; — ses facultés se développent graduellement et seront toutes actualisées quand elle aura acquis l'idée générale d'elle-même et de son espèce; — alors elle deviendra un esprit supérieur; — cela sera-t-il ou non possible dans cette vie? Je ne saurais le dire. L'acquisition de la plus grande idée générale, de laquelle dépendent et dans laquelle sont contenues toutes les autres idées générales possibles à l'intelligence humaine, est le dernier acte de la raison humaine, — acte qui devra couronner son développement. Nous avons, en attendant, la conscience de tout ce qui se fait en nous, de tout ce qui existe en nous; voilà précisément par quoi l'esprit se distingue des choses qui ne sont pas esprit; — chaque nouveau développement, — chaque actualisation d'une nouvelle puissance, — chaque réalisation de la raison,

dont nous avons l'expérience interne, produit dans la raison une nouvelle idée; de ces idées, qui sont le fruit de l'expérience interne, — qui sont très-vraies parce qu'elles sont des faits, nous pouvons induire et nous induisons réellement des idées générales, parce qu'il y a en nous la tendance à acquérir l'idée générale de nous-même; en quoi consiste toute la perfection de notre intelligence, et partant, de notre volonté, de toute notre nature.

Tandis que le principe de l'induction est toujours légitime, les idées générales peuvent être induites illégitimement; en effet, pour que nos inductions fussent toujours légitimes, — pour que nos idées générales nouvellement formées fussent toujours vraies, il faudrait que nous eussions l'expérience de toutes les idées particulières que renferment ces idées générales. Or toutes les puissances de l'âme, comme celles de toute force quelconque finie, doivent s'actualiser nécessairement dans le temps, — et quand nous aurons eu l'expérience de toutes, nous pourrons acquérir l'idée générale de nous et de notre espèce, — nous pourrons avoir une véritable science de nous; de l'expérience de tous les siècles, — quand le développement de la raison humaine et sociale sera accompli, nous déduirons la science de nous-mêmes; — elle sera donc fondée sur l'histoire des idées humaines et sociales, laquelle doit donc être notre principale, notre unique étude. À une telle histoire j'ai la confiance, je le répète, de pouvoir concourir efficacement par mon histoire de la philosophie, — de laquelle resplendira la grande unité de la pensée philosophique au milieu d'une si grande apparence de diversité et d'opposition. Mais tant que ces potentialités de la raison humaine ne sont pas

actualisées, — tant qu'il nous reste à faire beaucoup d'expérience de nous, — tant qu'il nous reste à acquérir beaucoup d'idées particulières, si nous induisons plus que ce qu'il nous est permis d'induire des idées particulières que nous possédons, — si nous commettons une induction illégitime, nous formons une idée générale fausse, — nous tombons dans l'irrationnel, c'est-à-dire, dans l'impossible idéal et réel, c'est-à-dire, dans l'absurde, et partant dans le faux, dans le laid.

Comment cette induction illégitime peut-elle être possible ? Si le principe en est vrai, — comment l'induction peut-elle être fausse ? Quand le principe de la déduction est vrai, comme il arrive aux esprits supérieurs, aux âmes humaines déjà parfaites, — la déduction n'est-elle pas toujours légitime ?

Dans toutes les espèces de forces, aussi bien que dans l'ordre des intelligences humaines il y a des degrés : — les unes plus puissantes, d'autres moins ; et c'est précisément le degré avec la variété de l'expérience, dont j'ai déjà parlé plus haut et dont je parlerai encore, qui concourt à constituer l'individualité de chaque âme humaine, — individualité qui résulte d'une variété d'idées, à laquelle correspond naturellement une variété de faits, de mœurs, d'habitudes, de tendances, de sentiments et de passions. Or si les intelligences moins puissantes peuvent errer et se trompent souvent dans leurs déductions, — l'erreur déductive n'est pas possible aux intelligences humaines qui sont l'expression exacte de la puissance, du degré de développement auquel sont parvenues les intelligences de leur temps, de leur génération. Je parle ici de ces intelligences d'élite et supérieures, qui, comme des aigles, volent au dessus de toutes les intelligences de leur épo-

que, de leur siècle, — de ces intelligences qui de génération en génération, d'âge en âge, de siècle en siècle, de loin en loin, résument le travail de tout le passé, et le communiquent aux intelligences qui les suivent; c'est un héritage qu'elles transmettent pour qu'il soit accru. Donnez à ces intelligences supérieures et souveraines une idée générale vraie et légitimement induite, et, — résumant le travail de toutes les intelligences inférieures, elles sauront accorder ce travail et voir tout ce qui est contenu dans l'idée générale et tout ce qui n'y est pas contenu, rien de plus, rien de moins; — aussi leurs déductions seront-elles acceptées par la raison universelle, crues comme certaines, indubitables et éternelles. Les erreurs déductives des intelligences inférieures, — une fois corrigées par les intelligences supérieures, ne sont rien en face de la science. L'individu n'est rien en face de l'humanité; — ce qui est important et ce qu'on doit juger, c'est le résultat final, qui est toujours une vérité, un progrès.

La géométrie est science déductive; — les idées générales sur lesquelles elle se fonde sont vraies; — en les développant, les géomètres, sinon les plus distingués, du moins les secondaires, se sont, peut-être, dans le cours des âges, laissés aller à des erreurs; cependant la science s'est formée, elle est devenue une, et s'est imposée à la raison générale. Le système philosophique est une science déductive; — les idées générales sur lesquelles il se fonde sont imparfaites, et partant fausses; — ainsi l'œuvre des intelligences supérieures n'a servi à rien; — chacune d'elles est partie d'une idée générale qui lui est propre et est arrivée à des conclusions ou différentes, ou contraires aux conclusions de toutes les autres; — de là, la diversité et la confusion

immense des doctrines philosophiques. Chaque philosophe a considéré comme complet le principe incomplet de sa déduction, — l'a considéré comme parfait, bien qu'il fût imparfait, et lui a donné une valeur absolue; — aussi chaque doctrine qui en est née a-t-elle été la négation de toutes les autres. Les idées générales sur lesquelles se fondent les systèmes philosophiques, sont les fruits distincts d'une même plante; — leur ordre, leur harmonie admirable, aussi bien que l'ordre et l'harmonie des systèmes qui en sont dérivés, apparaîtront dans tout leur éclat lumineux dans mon histoire critique.

Quelle est la conclusion de tous ces raisonnements?

Dans la déduction, si le principe général est légitimement induit, s'il est vrai, les individus peuvent bien errer, mais la raison universelle, l'humanité ne se trompe jamais; — le résultat final est toujours une vérité certaine, une science vraie.

Pourrons-nous en dire autant de l'induction?

Dans l'induction nous voyons arriver le contraire; — plus le génie est grand, plus son imagination est puissante, plus grande est sa tendance à généraliser, plus est étonnante la hardiesse de ses généralisations; — alors dans l'histoire de la philosophie nous avons des systèmes qui sont des déductions d'idées générales obtenues, formées par une hardiesse extraordinaire et illégitime d'induction. Et tandis que dans les déductions les grands génies sont les correctifs des esprits inférieurs, dans les inductions ce sont ceux-ci qui sont les correctifs des grands génies, — c'est le vulgaire, c'est la masse, c'est l'universalité, — c'est la pensée commune et harmonique de cette masse, de cette universalité, qui ne voit que ce qu'elle touche,

n'induit que ce qu'elle peut induire, — c'est le *bon sens*. Voilà pourquoi l'on a dit que ce qui manque aux philosophes, c'est le *bon sens*.

Le tout, l'espèce, l'humanité ne peut donc errer ni dans les déductions, ni dans les inductions; — le résultat du travail total inductif et déductif des intelligences humaines est toujours une vérité, c'est toujours un progrès humain et social dans la voie de la civilisation. Le mouvement de l'humanité est donc nécessaire; — une loi logique le gouverne, le dirige nécessairement, et malheur à qui s'y oppose! Ce serait comme celui qui voudrait s'opposer au mouvement d'une machine à vapeur sur un chemin de fer; — il en serait écrasé. Les forces humaines et sociales sont aussi inexorables que les forces naturelles.

Mais les individus peuvent errer; — ils peuvent induire illégitimement et déduire illégitimement. Les idées innées ont toujours été regardées comme des idées générales; or les idées générales sont en nous potentiellement et non réellement, — et cette existence potentielle des idées générales est bien différente de celle qu'a pensée Leibnitz: les idées générales sont logiquement postérieures aux idées particulières. Quant aux intelligences supérieures et à Dieu, il en est bien autrement; — comme je l'ai démontré ailleurs. Or si par idées innées, on entend des idées générales qui sont en nous, ou actualisées, ou potentielles, comme le voudrait Leibnitz, dès le premier jour de l'existence de notre espèce, qui sont antérieures aux idées particulières et n'ont avec elles aucun lien de nécessité logique, — si par elles on entend des idées qui n'ont pas été originairement formées des idées particulières, et transmises ainsi de génération en génération, de

telle façon qu'elles sont maintenant le patrimoine universel de la raison humaine, — je dis ouvertement qu'il n'y en a pas.

Déjà nous avons vu que cette même force, qui a produit l'âme, a produit l'organisme humain, et — tant qu'elle continue incessamment sur celui-ci son action positive, — c'est-à-dire, tant que l'organisme n'est pas accompli, — tant que sa transformation en de nouveaux organismes n'est pas commencée, il existe toujours ce point de contact que l'âme a avec le corps et par lequel elle a avec lui ce commerce de sensations et d'actions, — par lequel elle est mise en communication avec le monde extérieur de la nature. Ainsi comme l'expérience interne quant à l'âme, de même l'expérience externe quant à la nature, sont la première source de toutes nos idées; idées particulières, dont la raison universelle, — non la raison individuelle de chacun, qui peut errer, — induit des idées générales qui ensuite, renfermant en elles les idées particulières, sont transmises d'individu en individu, de génération en génération, de siècle en siècle, et transmettent avec elles à l'avenir tout le savoir des hommes qui ont été, — et devenues le patrimoine et l'héritage de l'universalité, elles marquent sans cesse un nouveau progrès dans la voie de la science et de la civilisation: — progrès qui par de nouvelles expériences, de nouvelles inductions et des déductions successives va toujours s'accroissant. Ces idées générales, qui se sont actualisées en nous, expriment les potentialités déjà actualisées de la raison humaine, — mesurent le progrès fait et le degré actuel de développement de la raison humaine, — constituent, pour ainsi dire, l'atmosphère où elle vit et dont elle reçoit l'empreinte, qui la

constitue au degré de développement et de perfection auquel ont abouti les développements antérieurs. Mais ces idées générales n'étaient pas en nous originairement; — elles se sont formées par induction des idées particulières; — l'expérience en a été la source primitive. Comme on voit, la question même de l'origine des idées reçoit dans mon système un caractère tout-à-fait particulier et original; — ma doctrine à cet égard est tout à la fois aussi éloignée de celle de Locke que de celle de Leibnitz.

Mais revenons à notre point de départ. J'ai dit que les individus peuvent errer, et induire ou déduire illégitimement; — maintenant comment prouver que les erreurs, les vices, impossibles dans l'espèce, sont possibles dans les individus? Comment prouver l'impossibilité réelle et rationnelle d'une nouvelle époque barbare ou sauvage? Comment, et par quels principes prouver l'impossibilité rationnelle et réelle de la doctrine des *renouvellements des nations* exposée par G. B. Vico?

Je dois rappeler que l'humanité, c'est-à-dire, la raison universelle, aussi bien que la raison individuelle, se développe par degrés; — chacun de ses développements ultérieurs est l'actualisation d'une de ses nouvelles facultés, est l'acquisition d'une nouvelle idée; — le complément de tous ses développements est l'actualisation de toutes ses potentialités, est l'acquisition de l'idée générale de l'espèce à laquelle, comme à toutes les idées générales, elle ne parvient plus par expérience, mais par induction. Alors la science du *moi* est un fait, qui assume les deux formes de la psychologie et de la philosophie de l'histoire; — alors la civilisation est arrivée à son plus haut période, — le progrès est accompli, — l'âme humaine se transforme

en un esprit d'ordre supérieur, où il n'y a plus aucune potentialité, où tout est actualisé.

L'intelligence est une force qui, quoique spécifiquement identique dans tous les individus humains, est néanmoins individuellement différente dans chacun d'eux. La différence entre une force et une autre se manifeste dans la diversité des phénomènes; — l'expérience interne et externe de chaque intelligence est différente de l'expérience de toutes les autres intelligences: de là, la diversité d'idées particulières, et par conséquent d'idées générales, qui cependant ne se contredisent pas entre elles, mais s'harmonisent toutes, en tant qu'elles sont contenues dans l'idée générale de l'espèce, — et toutes aboutissent au même but, en tant que toutes contribuent à la formation graduelle de celle-ci. Chaque intelligence est nécessairement portée par sa nature à induire et à déduire, — mais le point de départ étant différent, les idées générales en sont aussi différentes, — différente aussi est la manière de penser et de sentir; — chacune a la conscience de son individualité.

Mais il y a encore une autre différence entre intelligence et intelligence. Chacune a l'expérience de soi et des choses externes; — chacune sent et connaît l'actualisation d'elle-même et de la nature extérieure; — chacune connaît les faits qui ont été, et voudrait en connaître le pourquoi, en déduire ceux qui doivent s'accomplir; — chacune induit, généralise. Ces opérations sont faites nécessairement par toutes les intelligences; — ainsi chacune d'elles, quand elle a atteint son développement complet, représente un système d'idées; — de l'expérience elle a induit ses idées générales; — sur celles-ci, elle a bâti un système particulier, selon

lequel elle explique et comprend à sa manière Dieu, la nature et le *soi*; — l'état d'ignorance est impossible; — là où il y a une intelligence, il y a une science, soit un système, qui est une hypothèse, — qui est une science hypothétique, — qui est une tentative de science, tentative qui provient du manque de science et qui prouve le besoin que nous en avons. Cependant les intelligences particulières sont plus ou moins puissantes; — il y a entre elles divers degrés; — cette actualisation, qui se vérifie de loin en loin, de l'intelligence humaine universelle en une intelligence d'élite, expression du présent, résumé du passé et prélude de l'avenir, — cette actualisation est le produit du concours d'innombrables intelligences, infiniment variées, différentes aussi de temps et de nation, lesquelles ont toutes plus ou moins concouru à l'effet général, selon le plus ou moins de puissance et de force de chacune de ces intelligences, — selon le plus ou moins de rapidité et de hardiesse de leur induction, — selon le plus ou moins d'élévation des idées générales; partant il sera aussi plus ou moins élevé, plus ou moins philosophique, le système d'idées qui en résulte — et qui constitue l'individualité de l'intelligence et du caractère de chacune, de la même manière que le système des idées d'un peuple et d'une époque, qui est le fruit du développement intellectuel de la génération et de l'époque précédente, constitue l'individualité de la pensée et du caractère du peuple comme de l'époque. Dans les systèmes philosophiques, les erreurs et les absurdités sont plus fréquentes là où la puissance inductive est plus grande, plus audacieuse, et partant plus illégitime; quant aux systèmes des intelligences vulgaires,

des masses, s'ils sont souvent erronés quant aux individus, en se corrigeant réciproquement et naturellement, ils finissent par être vrais quand on les considère dans leur effet total et unique, qui résulte d'un corps de doctrine qu'on appelle *sens commun*. L'ignorance est donc une absurdité; — chaque intelligence est un système d'idées; — chaque génération, chaque époque est exprimée par un système d'idées qui se résume toujours dans une intelligence d'élite, laquelle surgit comme une nécessité humaine et naturelle toutes les fois qu'une génération est parfaite, — toutes les fois qu'une époque est accomplie.

Ces systèmes se transforment-ils? — Les temps changent; la civilisation poursuit sa route.

J'ai dit que les intelligences particulières se distinguent en divers degrés; ne sont-elles donc pas toutes des forces, — et des forces intelligentes? Oui certainement, et comme telles, elles sont toutes égales, — toutes ont une égale puissance de faire ce qui leur est propre, — toutes ont une égale puissance inductive et déductive.

Mais ce qui constitue la substance intellectuelle, ce n'est pas seulement la puissance d'agir, mais aussi la puissance de sentir ce qu'elle fait; — voilà pourquoi toute action devient pour l'âme une passion; — sentir, c'est pour elle connaître toutes ses passions. Les idées sont des passions; — les opérations par lesquelles les idées naissent dans l'intelligence et s'engendrent, sont des actions. Les idées particulières naissent-elles donc en nous? — L'âme est passive. Les idées générales s'y forment-elles? — L'âme active d'abord, puis passive. Les idées particulières se déduisent-elles des idées générales, et la science se forme-t-elle ainsi? — Naît-il

une nouvelle action, la voilà suivie d'une nouvelle passion. Maintenant le degré plus ou moins élevé de l'intelligence se vérifie dans les cas suivants :

1° Dans les inductions illégitimement conduites, — et même dans les déductions conduites légitimement, pour la raison que voici ;

2° Dans le plus ou moins de clarté et de discernement de la conscience que chacune a de ses actions comme de ses passions, et par conséquent de ses idées, de son système d'idées, — en ce que chaque intelligence est une substance spirituelle plus ou moins parfaite, — en ce que chacune est un effet plus ou moins entier d'une force toujours identique spécifiquement, mais toujours variée individuellement, et passant d'un degré à l'autre à chaque instant de son existence et dans chaque lieu ; comme d'ailleurs cela est de la nature des forces finies qui vont s'actualisant peu à peu dans la création.

Pour être substance spirituelle, il ne suffit pas, comme je l'ai dit, de pouvoir et d'agir, mais il est aussi essentiel et nécessaire d'avoir la conscience de ses actions, et de ses passions ; — où commence cette conscience, commence également la substantialisation de la force génératrice, — la substance spirituelle commence aussi à exister comme puissance qui va de jour en jour s'actualisant sans cesse ; — à mesure que les puissances vont s'actualisant, elle acquiert toujours plus ou moins la conscience d'elle-même et devient toujours plus spirituelle ; — lorsqu'elles sont toutes actualisées et que de toutes elle en a la conscience, elle deviendra un esprit parfait, quoique créé.

Pendant comme l'intelligence de la génération présente est plus parfaite, plus spirituelle que celle

de la génération passée, elle l'est moins que celle de la génération de l'avenir; le résultat total toujours divers est le fruit de divers résultats individuels; — chaque âme en naissant respire l'atmosphère morale et intellectuelle qui l'environne; — il s'établit un équilibre; — les idées qu'elle acquiert de cette manière actualisent en elle toutes les puissances qui ont déjà été actualisées dans le temps passé et dans les âmes qui ont vécu précédemment; — chaque âme recueille l'héritage du passé et prépare un héritage pour l'avenir, concourant à ce but avec toutes les autres âmes de son temps.

Or chaque âme peut avoir plus ou moins conscience du patrimoine intellectuel légué par ces générations passées; — d'après notre système, tout naît et se développe par degrés: ce qui tient à la nature même des forces qui naissent et se développent; — le moins précède le plus; — les générations moins civilisées précèdent celles qui le sont davantage; — les intelligences moins puissantes, moins actives, qui ont une moindre puissance d'induction et de déduction précèdent celles qui en ont davantage; — les puissances intelligentes qui ont une moindre connaissance de soi, de leurs actions et de leurs passions, du patrimoine intellectuel qui leur a été légué et de celui nouvellement acquis, précèdent celles qui en ont davantage. Ainsi le système philosophique, qui est, à une époque donnée, le système le plus complet, naît quand une époque est accomplie, et doit faire place à une autre époque, — quand les intelligences qui devaient mûrir ce système touchant Dieu, le monde et l'homme, se sont complètement développées, et se sont manifestées en une intelligence particulière dans leur plus

grande perfection relative ; — alors naît un système de philosophie, qui est une suite, un perfectionnement des systèmes antérieurs, et n'en est jamais une contradiction ; — ainsi me voilà de nouveau, qu'on me le permette, à affirmer l'unité de la pensée philosophique.

La raison a donc des degrés différents suivant les temps ; — celui de l'époque précédente est toujours moindre que celui de l'époque successive ; — et s'il s'agit de la même époque, le degré d'une raison est différent de l'autre suivant l'ordre de leur naissance, — et quant à celles de la même époque et qui sont nées au même instant, leur puissance d'action, leur puissance de se connaître soi et leur temps varient aussi beaucoup ; — cependant le résultat final et total de ces diverses et nombreuses raisons est unique, et il est toujours plus grand que le résultat des raisons qui les ont précédées.

Remarquez que j'ai parlé ici des substances spirituelles, dont la naissance est parfaite ; — car pour elles, comme pour toute autre chose, pour tout autre enfantement, il peut y avoir des avortements partiels ou entiers. Ainsi en tout temps et en tout lieu naissent parfois des hommes qui sont totalement ou partiellement imbécilles, stupides, fous, etc.

Pourrons-nous maintenant résoudre la question de la possibilité de l'erreur ? Les intelligences humaines diffèrent en degré et en puissance ; — elles sont plus ou moins faciles à se laisser entraîner à l'erreur, suivant qu'il s'agit d'induction ou de déduction, de vérités à déduire, ou de vérités à induire ; — les intelligences vulgaires qui ont une moindre puissance inductive et ne dépassent pas les limites

marquées par les principes mêmes de l'induction, n'errent jamais, je l'ai déjà dit, dans leurs inductions, si on les considère comme espèces, parce qu'en ce cas les erreurs d'un individu sont corrigées par l'autre; — tandis que ces mêmes intelligences vulgaires, ayant une moindre puissance déductive, — une moindre conscience de soi et partant de leurs idées générales, errent facilement dans leurs déductions, voyant en celles-ci des idées particulières qui n'y sont pas contenues, et n'y voyant pas celles qui y sont.

Mais les erreurs des intelligences plus faibles sont corrigées par les intelligences plus puissantes, plus élevées; — celles-ci naturellement se corrigent entre elles, et tour à tour, les erreurs déductives dans lesquelles elles tombent parfois exceptionnellement, — de la même manière, comme je l'ai déjà dit, que les intelligences vulgaires se corrigent les erreurs inductives. Et comme les intelligences supérieures corrigent les erreurs déductives de celles-là, — de même elles trouvent, pour leurs propres erreurs inductives, un correctif dans les intelligences vulgaires. C'est de ces deux courants d'idées et de pensées qui se corrigent et se complètent tour à tour, maintenant ainsi un équilibre parfait dans l'atmosphère intellectuelle où l'humanité vit de siècle en siècle, — c'est, dis-je, de ces deux courants que naît la vérité; ainsi l'intelligence *in genere* n'erre jamais ni dans ses déductions, ni dans ses inductions; — elle aboutit toujours, en résultat final, à une vérité, bien que ce ne soit parfois qu'une vérité partielle. Voilà pourquoi nous sommes portés à donner beaucoup de poids aux preuves des vérités scientifiques qui se déduisent du consentement universel; — si l'on admet une doc-

trine différente de la mienne, de telles preuves n'ont plus raison d'être dans la science et doivent être rejetées.

Cette démonstration de l'impossibilité de l'erreur dans l'espèce, d'où s'ensuit naturellement l'impossibilité du recul humain dans la science, comme dans la civilisation qui en émane, — d'où s'ensuit que le progrès est incessant, — que la loi logique en est la loi nécessaire, — que l'intelligence est la reine du monde, cette démonstration, disons-nous, implique la démonstration non-seulement de la possibilité, mais même de la réalité de l'erreur dans les individus.

La raison est imparfaite en tant qu'elle admet l'erreur; — cela signifie qu'il y a encore en elle des puissances à actualiser, — que son être n'est pas encore complet, — que la loi logique ne la gouverne pas encore d'une manière absolue, inexorable, — que la loi morale n'est pas encore la loi nécessaire de la volonté, — qu'il y a encore possibilité de fautes et de délits.

Et plus le nombre des erreurs possibles est grand, plus grand aussi sera le nombre des fautes et des délits; — moins l'empire de la loi logique est nécessaire, moins son pouvoir sur la volonté est absolu, — moins la volonté est libre, et plus le mal sera fréquent. Cependant dans l'ordre des choses naturelles et créées, comme s'il n'y avait pas de potentialités, il ne pourrait pas y avoir de réalités, de la même manière que dans l'ordre éternel s'il n'y avait pas de réalités, il ne pourrait y avoir de potentialités, — comme dans l'ordre des choses naturelles et créées, s'il n'y avait pas de choses, il ne pourrait y avoir d'idées, — comme s'il n'y avait pas des forces in-

conscientes de soi, il ne pourrait y avoir des forces qui en eussent la conscience, — comme s'il n'y avait pas de germes, il ne pourrait y avoir d'organismes, — comme s'il n'y avait pas de naissance, il n'y aurait pas de vie, — comme s'il n'y avait pas un commencement, il n'y aurait pas une fin : — ainsi dans l'ordre des créations, s'il y a des vérités, il y a eu des erreurs, — s'il y a du bien, il y a eu du mal, — s'il y a science, il y a eu ignorance, — s'il y a civilisation, il y a eu la barbarie. Dans l'ordre des choses créées et humaines, — dans l'ordre des forces qui naissent et sont engendrées, le plus est possible parce qu'il y a la possibilité du moins, — la perfection est possible par cela même que l'imperfection l'est aussi, — la vérité, la vertu, la civilisation sont possibles et seront un fait, par cela même que l'erreur, le vice et la barbarie ont été possibles et furent un fait. Donc Dieu a fait l'intelligence pour la vérité, la volonté pour le bien et le genre humain pour la civilisation; — l'absolue continuité du progrès humain ne peut plus être contestée. L'erreur, le mal, la barbarie existent dans le temps, mais non dans l'ordre éternel des choses; — par rapport à Dieu, par rapport à l'éternité, il n'y a pas d'erreurs, pas de mal dans le monde; — le poète n'a qu'à entonner un hymne au Créateur.

Il est donc inutile de chercher la conciliation de ce qui n'est pas avec ce qui est, — de l'être avec le néant, — de l'existence du mal dans le monde avec la bonté divine, comme l'ont tenté jusqu'ici même les philosophes les plus éminents pour avoir mal compris la question.

J'ai parlé du vrai et du bon; ces deux idées, ai-je

dit, sont équivalentes; — dans l'ordre éternel elles sont l'objet de l'intuition, elles sont Dieu, parce que le sujet qui voit par intuition, c'est-à-dire, Dieu et l'objet de l'intuition, c'est-à-dire, les idées, se confondent en un; tandis que dans l'ordre humain, dans le temps, où l'on ne voit plus par intuition, — où l'on raisonne, — où l'objet de l'intuition se transforme en rationnel, elles sont le rationnel. Et que sera le beau? Sera-t-il aussi le rationnel?

Voilà la dernière question qui se présente à nous, — la dernière qu'il me reste à résoudre; car, à ce qu'il me semble, toutes les questions qui ont agité la philosophie depuis tant de siècles et qui ont donné une forme et un titre à ses diverses phases, ont déjà trouvé dans mon système une solution complète, légitime, claire et parfaitement intelligible, — aussi intelligible que les vérités géométriques et leurs conséquences.

Par une seule idée, un seul principe, qui a donné à mon système une forme, une unité et une harmonie parfaite, j'ai résolu toutes les questions précédentes; — à l'aide de ce même principe, par la force logique de la même idée, je dois maintenant résoudre cette dernière question.

Qu'est-ce que le beau? A une telle demande une seule réponse est possible: " Le beau est le rationnel, le logique, aussi bien que le vrai et le bon „ ; — d'où il s'ensuit que dans mon système on comprend d'une manière rationnelle que le vrai, le bon et le beau sont trois aspects d'une même chose, — qu'entre eux il y a une différence de noms et une identité de réalité, — que la loi et la règle de l'imagination, qui produit le beau, sont la même loi et la même règle

de la raison et de la volonté, — que la loi logique est en même temps loi morale et aussi loi esthétique. Tout est rationnel dans l'intelligence divine; ou, pour mieux dire, puisque Dieu ne raisonne pas, mais voit par intuition, — tout est logique en lui; donc Dieu qui est le vrai et le bon, est aussi le beau; — et tout ce qui est beau humainement, il est une image, une ombre, un reflet de l'éternelle beauté de Dieu; bien plus, il ne pourrait être sans elle. Mais ici je parle de l'imagination, c'est-à-dire, de la faculté qui produit le beau, — et comment celle-ci peut-elle être en moi, si jusqu'ici je n'ai trouvé en moi d'autre faculté que la raison et la volonté, — et si dans la raison il ne m'a pas été donné de voir d'autres fonctions que l'induction et la déduction?

Comme par induction nous voyons le vrai d'une manière si certaine et si indubitable qu'en tout temps, en tout lieu, chez tous les peuples, la conscience humaine, identifiée avec le vrai, l'impose comme loi, — le prescrit toujours à la volonté d'une manière égale et uniforme, de même par induction, en tout temps, en tout lieu, chez tous les peuples, d'une manière égale et uniforme, l'homme s'élève à la conception du beau, — non du beau éternel, immuable qu'il ne nous est pas donné dans l'état présent de voir, ni de retracer, mais du beau naturel, de ce beau qui, quoiqu'il change avec les changements des temps, des lieux, des peuples et des individus, et qu'il en retrace le caractère partiel, n'en est pas moins toujours le beau. La raison des individus se trompe; — mais celle des hommes vulgaires et celle des hommes éminents forment entre elles un correctif réciproque; — d'où il s'ensuit que l'espèce ne se trompe jamais et

que le résultat final et total de tous les raisonnements humains est toujours une vérité, toujours un bien, toujours un beau, — d'où il s'ensuit que, quoique tous les hommes aient toujours défini diversement le vrai, le bon et le beau, ils n'ont cependant jamais entendu par ces trois mots exprimer des choses diverses, — d'où il résulte que la plus grande harmonie d'opinions règne là même où en apparence il paraît y avoir la plus grande discorde.

Observons les êtres de ce monde; — plus ils sont composés, plus ils sont parfaits; — l'organisme corporel dans lequel les deux natures, l'organique et l'inorganique se sont, pour ainsi dire, fondues, est la plus parfaite des choses créées qui naissent et meurent, — c'est la plus parfaite des choses qui sont par rapport aux vraies substances comme sont les comètes qui de temps en temps et suivant leur rang, paraissent et disparaissent, par rapport aux planètes et aux corps fixes; — l'organisme corporel est comme le genre qui résume en soi toutes les espèces, — où toutes les choses qui naissent et meurent sont en quelque sorte exprimées et forment une chaîne merveilleuse et imperceptible. Dans l'ordre des idées, aussi bien que dans l'ordre des choses, la perfection est en raison proportionnelle de la généralité: ainsi Dieu est l'être le plus parfait, parce que son intelligence contient des idées infinies, — et de la même manière que l'homme est d'autant plus puissant, d'autant plus actif, qu'il a plus d'idées, ainsi Dieu peut donner commencement à une infinité de choses. Dieu est l'être parfait par excellence, parce que dans son intelligence réside la plus grande généralité; — les esprits supérieurs, puis les hommes sont les créatures

les plus parfaites. Or comme la beauté consiste dans la perfection, ainsi elle consiste dans la généralité; — pour concevoir le beau aussi bien que pour arriver au vrai et au bon, il faut que l'intelligence humaine s'élève du particulier au général; — sa marche est toujours la même; — la voie à parcourir toujours la même, et l'on arrive toujours au même résultat, vrai en soi, mais incomplet; — cependant ici l'idée générale, au lieu d'être considérée sous le point de vue de la vérité et de la bonté, est considérée sous le rapport de la perfection et de la beauté. Ainsi l'imagination est la puissance inductive de la raison; — ainsi elle est à un degré supérieur dans les esprits élevés; — le sentiment et l'instinct de l'art sont la propriété des génies; — les grands artistes ont tous été de puissants logiciens; — musique, dessin, peinture, tout est, du domaine de l'art, résultat de l'induction, du raisonnement. Le raisonnement n'est pas toujours exprimé, souvent il est tacite; — et même plus il est tacite, plus il est intuitif, — plus il s'approche du mode de raisonnement divin, — plus la puissance de raisonner est grande. Ce que je dis des beaux-arts, je dois le dire aussi des arts pratiques, de la politique, de l'industrie, du commerce; — et même dans ces arts, on ne peut s'y distinguer sans une grande puissance inductive, — et plus le génie est grand, plus l'induction est rapide, plus elle est intuitive.

Le monde qui regarde seulement aux apparences, croit que les inductions merveilleuses, les grandes conceptions dans les arts esthétiques ou pratiques sont les fruits de la nature ou de l'instinct; et elles le sont bien en réalité, mais il faut nous entendre

sur la signification et l'emploi des mots : — ces inductions, ces conceptions sont de puissants raisonnements non exprimés, mais tacites ; — ils sont le fruit d'une faculté qui ne s'est pas acquise par l'étude, mais qui est née avec l'individu. Ce qui constitue l'habileté pratique, c'est la grande puissance théorique ; — j'avoue que je n'ai jamais compris qu'on pût distinguer la théorie de la pratique ; — un homme qui est grand et puissant en théorie ne peut être que grand dans la pratique ; — une erreur dans la vie pratique des individus comme des nations provient d'une erreur de raisonnement, d'une induction manquée, de l'absence d'une vraie et bonne théorie. Mais revenons aux arts esthétiques.

Le beau est donc ce qui est légitimement induit ; — or sont légitimement induites les idées générales dans lesquelles sont contenues toutes les idées qui ont été le fondement de notre induction et desquelles toutes peuvent légitimement éclore et s'engendrer. Donc le beau consiste en ce qui est capable de génération, — en ce qui est fécond, — c'est-à-dire, en ce qui est comme un petit monde et d'où peut éclore un petit monde ; — c'est-à-dire, en ce qui est tout à la fois une multitude variée, mais réunie en une parfaite unité, et un principe qui peut transformer et transforme la plus grande unité dans la plus grande variété, et cela par une action, — par un mouvement continuellement réglé et harmonique, qui établit une gradation parfaite dans les parties mêmes qui constituent la variété, — gradation semblable à celle qui existait déjà dans l'unité, considérée en elle-même et considérée aussi par rapport aux autres unités spécifiques ou individuelles.

Ainsi toutes les définitions, qu'on a données jusqu'ici du beau, sont, que je sache, renfermées dans la mienne: — le beau est le rationnel.

Donc toutes les choses qui représentent une génération, sont belles; — les choses naturelles naissent et engendrent continuellement: elles sont donc belles; — mais cette puissance génératrice, cette fécondité est toujours plus grande à mesure que nous passons des espèces moindres aux plus grandes, — des généralités moins étendues à celles qui le sont davantage, — à mesure que du monde réel nous nous élevons vers le monde idéal.

Je représente quelques individus sur la toile; — mes peintures seront fort belles, si j'ai représenté ces individus avec vérité, tels qu'ils sont vivants; — mais dans aucune, quelque belle qu'elle soit, il n'y aura une perfection même relative. Je me forme par induction l'idée de l'espèce, de l'homme; — elle est la synthèse de toutes les perfections humaines; — elle la représente; — je me figure certes un beau bien plus élevé que celui que reproduisaient mes premières figures; — l'idée que je me suis faite me représente un monde entier, le monde humain; — elle est plus générale; — la fécondité en est plus grande; — la vertu génératrice plus puissante; — elle est une perfection plus grande, un beau qui se rapproche davantage du beau suprême, de Dieu.

Mais nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, je l'ai démontré; — l'idée générale de l'homme n'est pas encore formée dans l'intelligence humaine; — elle va s'y formant lentement par la voie de l'induction; — s'y élever, c'est franchir les limites légitimes de l'induction. Quand le type humain que s'est formé notre

intelligence — et qui serait éternellement et entièrement vrai, si nous avions déjà fait nous-mêmes toute l'expérience possible qu'on doit faire, se considère comme éternellement vrai par rapport à toute l'espèce, on s'égaré dans l'arbitraire, dans l'hypothétique.

Ainsi ces conceptions esthétiques, — auxquelles dans l'ordre du vrai correspondent les systèmes philosophiques et qui sont possibles seulement dans les artistes doués d'un génie puissant, ont une valeur hypothétique, relative et partielle; — si elles sont raisonnées, elles sont partiellement vraies; mais comme elles sont incomplètes, elles sont fausses, si on leur donne une valeur absolue. Comme il n'y a pas de discordance possible entre les systèmes, ainsi il n'y a pas de discordance possible entre les types idéaux; — il y a entre eux une unité fondamentale et une parfaite harmonie.

C'est ainsi qu'on explique comment il se fait que les artistes les plus sublimes ont toujours de très-beaux types des mêmes espèces, bien que différents, — et que tous ces types ont été reconnus beaux, et que les uns ont été trouvés plus beaux que les autres, suivant que la généralité typique, à laquelle s'était élevé l'artiste, était plus ou moins grande.

Donc, dans l'ordre des choses comme dans l'ordre des idées, le beau est tout ce qui représente un principe vrai et réel de génération; où la force génératrice est plus puissante, — où la capacité génératrice est plus grande, — où la généralité est plus étendue, il y a un plus grand vrai, un plus grand bien, et partant, il y aura encore un beau plus parfait. Dieu est le souverain beau, le beau par excellence; — l'œuvre de l'artiste consiste à retracer Dieu

dans toutes ses manifestations réelles et possibles, auxquelles l'intelligence humaine peut s'élever par le moyen de l'induction.

Où il y a génération, il y a vie et existence, — il y a multitude réduite à unité, — il y a ordre, harmonie, proportion, — il y a le beau, — en un mot, il y a une rationalité parfaite : le beau est le rationnel ; — le beau se trouve dans les choses et dans les idées ; — la peinture et la sculpture sont spécialement destinées à représenter les choses ; — la musique représente plus particulièrement les idées par le moyen des sons ; — une musique parfaite et divine est une musique sévèrement rationnelle ; — il n'y a pas de grand maître où il n'y a pas eu un puissant logicien.

C'est dans ce sens qu'en 1866 j'écrivais dans la préface de mon *Histoire de la philosophie Cartésienne*, que les sciences ont leur côté vrai et leur côté esthétique ; — il n'y a pas de vérité où il n'y a pas de beauté scientifique et *viceversa*. Les ouvrages des écrivains ont deux parties : la substance et la forme ; — mais les ouvrages scientifiques, quand ils seraient écrits dans le dialecte le plus barbare, pourraient être fort beaux, s'ils contenaient une suite bien enchaînée et rationnelle de pensées, c'est-à-dire, une suite d'inductions légitimes et hardies, ou de déductions légitimes et puissantes. La forme est une chose accidentelle, qui n'enlève rien, n'ajoute rien au mérite scientifique de l'ouvrage ; elles en constituent seulement le mérite littéraire. Ainsi comme la géométrie est le type des sciences vraies, de même elle est aussi le type des sciences esthétiques : — quel est l'homme ayant le sens scientifique, qui en étudiant la géo-

métrie, n'est pas saisi d'admiration devant cette œuvre monumentale de la raison humaine ?

Quant aux systèmes qui, étendant arbitrairement les conséquences de leurs inductions au delà des bornes tracées par la logique, — et cela pour comprendre dans une pensée, expliquer par une seule et même loi, le monde, Dieu et l'homme, sont tous également hypothétiques, c'est-à-dire, ni vrais, ni faux; — ils sont une tentative scientifique là où la science n'est pas logiquement possible; — ils sont le fruit du besoin de science, besoin qui pousse nécessairement la raison humaine à connaître complètement l'âme et à s'expliquer l'actualisation graduelle de toutes les facultés de l'âme. Ainsi l'historien considéré ces systèmes dans leur ensemble, — et enlevant de chacun d'eux ce qu'il a d'illogique, d'irrationnel, d'illégitime, réduit chacun à sa forme vraie, et trouve que tous finissent par s'accorder et s'harmoniser entre eux, d'où en résultent l'unité et la concorde: ou bien l'historien considère chaque système séparément comme un tout, comme un ensemble d'idées engendrées dans l'esprit d'un philosophe, desquelles il démontre la génération successive et logique, — et alors le système est un tout hypothétique; il est absurde de chercher s'il est vrai ou faux; — l'historien n'a autre chose à faire qu'à contempler le côté esthétique, — qu'à chercher s'il est beau ou laid, — si l'ensemble des idées, dont il se compose, est le résultat d'une génération logique et puissante, — c'est-à-dire, s'il peut éveiller dans l'esprit de l'observateur un sentiment de plaisir légitime et mériter un hommage d'admiration. Par l'*Histoire critique de la philosophie*, que j'ai commencée et dont j'ai publié quelques livraisons, on ar-

rive à l'un et à l'autre de ces graves et importants résultats, qui, une fois atteints, pourront, peut-être, exercer une certaine influence sur l'avenir de notre science.

Nous avons poussé jusqu'au bout notre hypothèse; — nous en avons déduit toutes les conséquences les plus importantes; — nous avons vu le monde exister en germe par la vertu créatrice de Dieu; — puis nous en avons contemplé le développement graduel; — de l'organisme primitif se sont graduellement développées les diverses espèces d'organismes; — la force génératrice est allée se développant peu à peu et acquérant toujours plus d'activité, jusqu'à ce qu'elle eût produit le plus parfait des organismes, l'organisme humain, — jusqu'à ce qu'elle se fût substantialisée en elle-même; alors est née la substance spirituelle, qui naît, mais ne meurt plus, qui ne se dissout plus pour composer de nouvelles substances, mais agit sur les idées qu'elle acquiert, en actualisant ses potentialités internes et externes; — alors commence un monde intellectuel à l'image du monde divin; — par la naissance de l'âme commence l'œuvre inductive de l'intelligence humaine; — alors se vérifie le progrès; — l'œuvre à laquelle tend l'induction est achevée; — la déduction devient possible et se fait; — alors naît la science complète et non seulement vraie; — l'âme a atteint l'apogée de son développement; — elle monte à la région des esprits supérieurs et communique immédiatement avec Dieu. Le monde part de Dieu et aboutit à Dieu; — il forme une grande, une immense et merveilleuse chaîne dont les deux bouts viennent se rattacher à Dieu; — sa vertu créatrice donne l'existence au moindre des êtres; puis par de-

grés et naturellement il s'en développe le *maximum*, qui naturellement vient ensuite se relier à Dieu; — l'œuvre de Dieu, à mes yeux, ne pourrait apparaître plus divine.

La logique gouverne le créé et l'incrée, — le temporaire et l'éternel, — le réel et le possible, — la matière et l'esprit, — l'intelligence et la volonté, — l'individu, les nations et l'humanité. On élimine les systèmes partiels, l'idéalisme et le réalisme, — le panthéisme et le sensisme, — le matérialisme et le spiritualisme; — on évite les écueils de chacun de ces systèmes, et par des voies naturelles on conduit la raison humaine saine et sauve jusqu'au port, où elle trouve la calme et le repos.

Ces idées que je professais déjà dans la préface d'un de mes premiers ouvrages, se sont maintenant mûries dans mon esprit et apparaissent pour la première fois logiquement reliées entre elles; — elles constituent un système complet, où tous les problèmes de la philosophie ont trouvé, ou peuvent trouver une solution rationnelle. L'exposition en est courte; — elles y ont été à peine esquissées à grands traits, même là où par leur fécondité elles auraient été susceptibles de larges développements, — où leur nouveauté mériterait de plus grandes explications; pour le moment il m'a paru suffisant de les énoncer; — j'espère avoir une autre fois le moyen et l'occasion de les développer plus amplement et de démontrer toutes les applications qu'on peut en faire.



Monsieur,

Le but de mes études et de mes méditations a été de trouver un système d'idées, d'où l'on éliminât tout élément extra-rationnel, — où tous les problèmes de la philosophie eussent une solution logique, — où les doctrines métaphysiques s'accordant avec les résultats modernes des sciences naturelles, loin d'en être combattues, y trouvassent appui et force, — où, en satisfaisant à la fois aux justes exigences de la philosophie et de la théologie, de l'Église et de l'État, la pensée de notre époque touchant la raison et la foi, la science et la croyance eût sa place naturelle, — où la pensée moderne, débarassée de sa forme vulgaire, se traduisît en formule scientifique, — où pût être satisfaite la tendance de notre siècle, essentiellement positif et pratique, ennemi des obscurités nébuleuses et des incertitudes métaphysiques, aimant les faits et les raisonnements fondés sur les faits, aimant la science qui donne pour certain ce qui est certain, pour hypothétique ce qui est hypothétique, et comme possible d'être connu ce qui est réellement possible, — où notre époque, fatiguée des contradictions des philosophes qui ne la conduisent qu'au doute et au scepticisme, trouvât la voie qui la conduise à l'unité et à la concorde, c'est-à-dire, au couronnement de ses aspirations.

